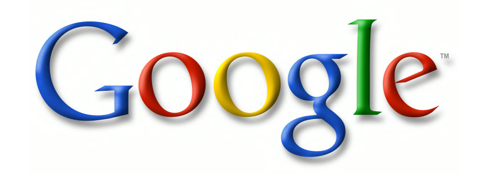
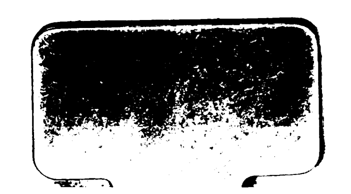



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1860



CONFIDENCES

D'UN

PRESTIDIGITATEUR

BLOIS. — IMP. LECESNE, RUE DU POIDS-DU-ROI, 17.

CONFIDENCES

D'UN

PRESTIDIGITATEUR

PAR

ROBERT-HOUDIN

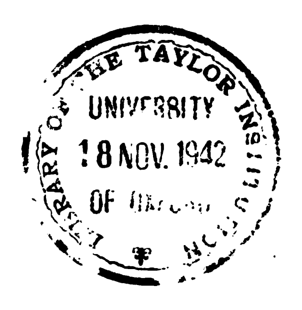
UNE VIE D'ARTISTE

Vocation — Luttes — Travaux — Succès
Théâtre et Prestidigitation
Algérie — Séances devant les Arabes
Un cours de Miracles
Expériences expliquées par des Gravures

TOME I

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
14. Boulevard des Italiens, 14.

1859



« L'escamoteur n'est pas ce qu'un vain peuple pense.
» Votre crédulité fait toute sa science. »

(VOLTAIRE, *traduction libre.)*

« Aimez-vous la muscade, on en a mis partout. »

BOILEAU.

PRÉFACE.

Saint-Gervais, près Blois, septembre 1858.

Huit heures sonnent à ma pendule.... J'ai près de moi ma femme, mes enfants ; je viens de passer une de ces bonnes journées que peuvent seuls procurer le calme, le travail et l'étude ; sans regret du passé, sans crainte pour l'avenir, je suis, je ne crains pas de le dire, aussi heureux qu'on peut l'être.

Et cependant, à chaque vibration de cette heure mystérieuse, mon pouls s'élance, mes tempes battent avec force,

je respire à peine, j'ai besoin d'air, de mouvement. Si l'on m'interroge, je ne réponds pas, tant mon âme est absorbée dans une vague et délicieuse rêverie !

Vous l'avouerai-je, lecteur? Et pourquoi pas? Cet effet électrique, sinon magique, n'a rien qui ne puisse être facilement compris de vous.

Si dans ce moment mon émotion est aussi vive, c'est que dans le cours de ma carrière d'artiste, huit heures étaient le moment où j'allais paraître en scène. Alors, l'œil avidement appliqué au *trou* du rideau, je voyais avec un plaisir extrême la foule qui se pressait à l'envi pour me voir. Ainsi qu'à présent le cœur me battait, car j'étais heureux et fier d'un tel succès.

Souvent aussi, à ce sentiment venait se mêler une inquiétude, un doute même. Mon Dieu ! me disais-je avec terreur, suis-je assez sûr de moi pour justifier un tel empressement, une telle vogue ?

Mais bientôt, rassuré par le passé, je voyais avec plus de calme arriver l'instant suprême d'agiter la sonnette. J'entrais alors en scène ; j'étais près de la rampe, devant mes juges; je me trompe, devant des spectateurs amis, dont j'allais essayer de gagner les suffrages.

Concevez-vous, maintenant, lecteur, tout ce que cette heure rappelle en moi de souvenirs, et comprenez-vous qu'elle soit restée dans mon esprit, toujours solennelle et toujours émouvante?

Ces émotions, ces souvenirs, ne me sont point pénibles; je les évoque, au contraire, et je m'y complais. Quelquefois même il arrive que, pour les prolonger, je me transporte mentalement sur mon théâtre. Là, comme jadis, j'agite la sonnette, le rideau se lève, je revois mes spectateurs, et, sous le charme de cette douce illusion, je me plais à leur raconter les épisodes les plus intéressants de ma vie d'artiste. Je dis comment une vocation se révèle, comment s'engage la lutte contre les difficultés de toutes sortes, comment enfin....

Mais pourquoi de cette fiction ne ferais-je pas une réalité?.... Ne pourrais-je pas, chaque soir, alors que huit heures sonnent, guidé par de fidèles souvenirs, continuer sous une autre forme le cours de mes représentations d'autrefois?.... Mon public serait le lecteur et ma scène un volume.....

Cette idée me séduit, je l'accueille avec joie, et me laisse aussitôt bercer par ces riantes illusions. Déjà je

me vois en présence de spectateurs dont la bienveillance m'encourage.... Il me semble que l'on attend.... que l'on écoute.

Sans plus hésiter, je commence.....

CONFIDENCES

D'UN

PRESTIDIGITATEUR

CHAPITRE PREMIER

Un horloger raccommodeur de soufflets. — Intérieur d'artiste. — Les leçons du colonel Bernard. — L'ambition paternelle. — Premiers travaux mécaniques. — Ah ! si j'avais un rat ! — L'industrie d'un prisonnier. — L'abbé Larivière. — Une parole d'honneur. — Adieu mes chers outils !

Pour me conformer à la tradition qui veut qu'au début de ses confessions, tout homme écrivant.... comment dirai-je ?... ses Mémoires, non, ses souvenirs, fasse connaître ses titres de noblesse, je

commence par déclarer au lecteur, avec un certain orgueil, que je suis né à Blois, patrie du roi Louis XII surnommé le *Père du peuple,* et de Denis Papin, l'illustre inventeur des machines à vapeur.

Voilà pour ma ville natale. Quant à ma famille, il devrait sembler naturel, en raison de l'art auquel j'ai consacré mon existence, de me voir greffer sur mon arbre généalogique le nom de Robert-le-Diable ou celui de quelque sorcier du moyen-âge ; mais, esclave de la vérité, je me contenterai de dire que mon père était horloger.

Sans s'élever à la hauteur des Berthoud et des Bréguet, il passait néanmoins pour fort habile dans sa profession. Au reste, je fais preuve de modestie en bornant à un seul art les talents de mon père, car la nature l'avait fait apte aux spécialités les plus diverses, et son activité d'esprit le portait à tout entreprendre avec une égale ardeur.

Excellent graveur, bijoutier plein de goût, il savait même au besoin sculpter un bras ou une jambe de statuette estropiée, remettre de l'émail à un vase du Japon endommagé, ou bien encore réparer les serinettes, fort en vogue à cette époque.

L'habileté dont il donnait tant de preuves avait fini par lui valoir une clientèle beaucoup trop nombreuse, car, ces travaux, il les faisait pour la plupart gratuitement et mû par le seul plaisir d'obliger.

Sa réputation lui attira même une petite mystification, dont au reste il se tira en homme d'esprit.

Un jour, un domestique en livrée entre dans la boutique et, présentant à mon père un objet soigneusement enveloppé :

— Mme de B....., dit-il, vous fait ses compliments et vous prie de lui réparer cela.

— C'est bien, répondit mon père, absorbé en ce moment par la réparation d'une tabatière à musique, je m'en occuperai.

Son travail terminé, il déchire l'enveloppe, mais quelle n'est pas sa surprise?... Il trouve un soufflet.

— « Un soufflet à réparer! à moi! à un horloger! à un bijoutier! » s'écria mon père indigné, et, ne sachant s'il devait voir dans ce fait une mystification ou simplement un manque de tact :

— *Un soufflet!* répétait-il, me prend-on pour un Auvergnat?

Sa première pensée fut de rempaqueter ce nouvel et singulier article de bijouterie pour le renvoyer à son propriétaire; mais la réflexion lui inspira une vengeance plus digne et plus originale à la fois.

Il examine ce soufflet aristocratique qui valait bien deux francs, le répare consciencieusement,

puis le fait porter à Mme de B...... avec cette facture inusitée dans l'art de l'horlogerie :

P. ROBERT

Horloger, bijoutier, raccommodeur de soufflets, étameur de casserolles, fondeur de cuillers d'étain, fait le commerce des peaux de lapin et tout ce qui concerne son état.

DOIT MADAME *De B...*

	F.	C.
Pour la réparation d'un soufflet...	6	»

NOTA. M. Robert espère que Mme de B... appréciera le *soufflet* qu'il lui renvoie.

L'aventure fut connue et l'on en rit beaucoup ; du reste, Mme de B...... n'avait pas tardé à reconnaître son étourderie ; elle vint elle-même payer la facture et fit sa paix avec mon père de la façon la plus aimable.

Ce fut dans cet intérieur, pour ainsi dire d'artiste, au milieu des outils et des instruments auxquels je devais prendre un goût si vif, que je naquis et que je fus élevé.

J'ai bonne mémoire ; pourtant, si loin que remontent mes souvenirs, ils ne vont pas jusqu'au jour de ma naissance : j'ai su depuis que ce jour était le 6 décembre 1805.

Je serais tenté de croire que je vins au monde une lime, un compas ou un marteau à la main, car dès ma plus tendre enfance, ces instruments furent mes hochets, mes joujoux ; j'appris à m'en servir comme les enfants apprennent à marcher et à parler. Inutile de dire que bien souvent mon excellente mère eut à essuyer les larmes du jeune mécanicien, quand le marteau, mal dirigé, s'égarait sur ses doigts. Pour mon père, il riait de ces petits accidents, et disait en plaisantant que l'état m'entrerait ainsi dans le corps, et qu'après avoir été un enfant prodige, je finirais par devenir un mécanicien hors ligne.

Je n'ai pas la prétention d'avoir réalisé cet horoscope paternel ; mais il est certain que de tout temps je me suis senti un penchant, une vocation prononcée, une passion irrésistible pour la mécanique.

Que de fois n'ai-je pas vu, dans mes rêves d'enfant, une fée bienfaisante me conduire par la main et m'ouvrir la porte d'un Eldorado mystérieux où se trouvaient entassés des outils de toute sorte. Le ravissement dans lequel me plongeaient ces songes était le même que celui qu'éprouve un autre enfant, lorsque son imagination lui retrace des pays fantastiques où les maisons sont en chocolat, les pierres en sucre candi et les hommes en pain d'épice.

Il faut avoir été possédé de cette fièvre des outils pour la concevoir. Le mécanicien, l'artiste les adore

véritablement; il se ruinerait même pour en acquérir. Les outils, du reste, sont pour lui ce qu'est un manuscrit pour le savant, une médaille pour l'antiquaire, un jeu de cartes pour le joueur; en un mot, ce sont des instruments qui favorisent une passion dominante.

A huit ans, j'avais déjà fait mes preuves, grâce à la complaisance d'un excellent voisin et aussi à une dangereuse maladie, dont la longue convalescence me donna le loisir d'exercer ma dextérité naturelle.

Ce voisin, nommé M. Bernard, était un colonel en retraite. Longtemps prisonnier, il avait appris, dans sa captivité, mille petits travaux qu'il consentit à m'enseigner pour me distraire. Je profitai si bien de ses leçons, qu'en assez peu de temps j'arrivai à égaler mon maître.

Il me semble encore voir et entendre ce vieux soldat, lorsque, passant sa main sur son épaisse moustache grise pour la rabaisser sur ses lèvres (geste qui lui était très familier), il s'écriait, dans son énergique satisfaction : « Il fait tout ce qu'il veut, ce petit b..... là » Ce compliment du colonel flattait au plus haut point mon amour-propre enfantin, et je redoublais d'efforts pour le mériter.

Avec ma maladie finirent mes travaux; on me mit en pension, et dès lors les occasions me manquèrent pour me livrer à mes attrayantes distrac-

tions; mais aux jours de congé, c'était avec un véritable bonheur que je venais me retremper, si j'ose le dire, à l'atelier paternel.

Que de fois aussi j'ai fâché ce bon père par de nombreux méfaits! Je n'étais pas toujours assez exercé ou assez habile, et souvent je brisais les outils dont je me servais. C'était une *lime*, un *foret*, un *équarrissoir*. J'avais beau me cacher, on ne manquait pas, cela va sans dire, de mettre sur mon compte ces accidents mystérieux; et, pour me punir, on m'interdisait l'entrée de l'atelier. Mais toute défense était inutile, toute précaution superflue; c'était toujours à recommencer. Aussi reconnut-on la nécessité de couper le mal dans sa racine, et l'on résolut de m'éloigner.

Si mon père aimait son état, il savait par expérience que dans une petite ville, l'art de l'horlogerie mène rarement à la fortune; malgré toute son habileté, et quelques ressources qu'il eût trouvées en dehors de sa profession, par son esprit industrieux, il n'y avait gagné qu'une bien modeste aisance.

Dans son ambition paternelle, il rêvait pour moi un destin plus brillant; il prit donc une détermination dont je lui ai conservé la plus vive reconnaissance : ce fut de me donner une éducation libérale. Il m'envoya au collége d'Orléans.

J'avais onze ans à cette époque.

Chante qui voudra les plaisirs de la vie de collége; quant à moi, j'avoue franchement que bien que je n'eusse aucune répulsion pour l'étude, l'existence claustrale de l'établissement ne m'offrit jamais de plus grand plaisir que celui que j'éprouvai lorsque je le quittai pour n'y plus revenir. Quoiqu'il en soit, une fois entré, suivant l'exemple de mes camarades, je pris mon mal en patience et je devins en peu de temps un collégien parfait.

En dehors de l'étude, mon temps était bien employé : poussé par mon irrésistible penchant, je passais la plus grande partie de mes récréations à m'occuper de mécanique. J'exécutais par exemple des piéges, des trébuchets et des souricières, dont les heureuses dispositions et les perfides amorces me livraient un grand nombre de prisonniers.

J'avais construit pour eux une charmante petite demeure à claire-voie, dans laquelle se trouvaient réunis des jeux gymnastiques en miniature. Mes pensionnaires, en prenant leurs ébats, faisaient mouvoir et basculer des machines destinées à procurer les plus agréables surprises.

Un de mes ouvrages excitait surtout l'admiration de mes camarades : c'était un petit manége faisant monter de l'eau à l'aide d'un corps de pompe confectionné presque entièrement avec des tuyaux de plume. Une souris, harnachée comme le sont ordi-

nairement les chevaux, devait, par la force musculaire de ses jarrets, mettre en action ce machinisme lilliputien. Malheureusement, mon docile animal, quelque bonne volonté qu'il y mît, ne pouvait vaincre à lui seul la résistance que lui opposait le jeu des engrenages et, à mòn grand regret, j'étais forcé de lui prêter assistance.

Ah! si j'avais un rat! me disais-je dans mon désappointement, comme tout cela marcherait! Un rat! mais comment me le procurer? Là était la difficulté, et elle me paraissait insurmontable; pourtant elle l'était pas, comme on va le voir.

Un jour, surpris par un surveillant dans une escapade d'écolier, aggravée d'escalade et d'effraction, je fus condamné à douze heures de prison.

Douze heures de prison pour le vol d'une friandise! et quelle friandise! du raisiné qu'à nos repas nous ne mangions que du bout des lèvres. Je n'avais pu résister, hélas! à l'attrait du fruit défendu.

Cette punition, que je subissais pour la première fois, m'affecta vivement; mais bientôt au milieu des tristes réflexions que m'inspirait ma solitude, une idée vint dissiper mes pensées mélancoliques en m'apportant un heureux espoir.

Je savais que chaque soir, à la tombée de la nuit, des rats descendaient des combles d'une église voisine pour ramasser les miettes de pain laissées par

les prisonniers. C'était une excellente occasion de me procurer un de ces animaux que je désirais si vivement pour mon manége; je ne la laissai pas s'échapper et me mis immédiatement à chercher les moyens de construire une ratière.

Je n'avais pour tout mobilier qu'une cruche contenant l'eau qui devait remplacer pour moi l'*abondance* du collége; ce vase était donc le seul objet autour duquel je pusse grouper mes combinaisons. Voici la disposition à laquelle je m'arrêtai :

Je commençai par mettre mon cruchon à sec, puis, après avoir placé un morceau de pain dans le fond, je le couchai de manière que l'orifice fût au niveau du sol. Mon but, on le comprendra, était d'allécher mon gibier par cet appât et de l'attirer dans le piége. Un carreau, que je descellai, devait en fermer subitement l'ouverture, mais comme dans l'obscurité où j'allais me trouver il me serait impossible de connaître le moment de couper la retraite au prisonnier, je mis près du morceau de pain un peu de papier sur lequel le rat en passant devait produire un frôlement qu'il me serait possible d'apprécier dans le silence de ma prison.

La nuit venue, je me blottis près de mon cruchon, le bras étendu vers lui, et, la main placée sous le carreau, j'attendis avec une anxiété fiévreuse l'arrivée de mes convives.

Il fallait que le plaisir que je me promettais de ma capture fût bien vif pour que je ne cédasse pas à la frayeur qui me saisit lorsque j'entendis les premiers soubresauts de mes enragés visiteurs. Je l'avoue : les évolutions qu'ils exécutèrent autour de mes jambes m'inspiraient une cruelle inquiétude ; j'ignorais jusqu'où pouvait aller la voracité de ces intrépides rongeurs. Toutefois, je tins bon, je ne fis pas le moindre mouvement dans la crainte de compromettre le succès de ma chasse, et je me tins prêt, en cas d'attaque, à opposer aux assaillants une énergique résistance.

Plus d'une heure s'était écoulée dans une vaine attente, heure pleine d'émotion et d'inquiétudes, et je commençais à désespérer de mon piége, lorsque je crus entendre le petit bruit qui devait me servir de signal. Je pousse alors vivement le carreau sur l'ouverture du cruchon et le redresse aussitôt.

Aux cris aigus que j'entends pousser à l'intérieur, j'acquiers l'assurance d'un succès complet et, dans ma satisfaction, j'entonne une fanfare, autant pour célébrer ma victoire que pour effrayer les compagnons de mon prisonnier et les congédier au plus vite.

Le concierge, en venant me délivrer, m'aida à me rendre maître de mon rat en l'attachant avec une ficelle par l'une des pattes de derrière.

Chargé de mon précieux butin, je me rends au dortoir, où maître et élèves dorment depuis longtemps. Je vais me reposer à mon tour, mais un embarras vient se présenter : comment loger mon prisonnier ?

A force de chercher, une idée surgit tout à coup dans mon esprit, idée bizarre et bien digne du cerveau d'un écolier : ce fut de l'enfoncer la tête la première dans un de mes souliers, en ayant soin d'attacher au pied de mon lit la ficelle qui le retenait, puis de fourrer le soulier dans un de mes bas et de placer le tout dans une des jambes de mon pantalon. Cela fait, je crus pouvoir me coucher sans la moindre inquiétude.

Le lendemain, à cinq heures précises, le surveillant, selon son habitude, fit sa tournée dans le dortoir en stimulant les dormeurs pour les faire lever.

— Habillez-vous tout de suite, me dit-il de ce ton aimable qui caractérise cet emploi.

Je me mis en devoir d'obéir ; mais ici cruelle disgrâce : mon rat, que j'avais si bien empaqueté, que j'avais si soigneusement emprisonné, ne trouvant pas sans doute son logement assez aéré, avait jugé à propos de percer mon soulier, mon bas et mon pantalon et prenait l'air par cette fenêtre improvisée... Heureusement, il n'avait pu couper la

ficelle qui le retenait. Peu m'importait le reste.

Mais le surveillant ne vit pas la chose du même œil que moi. La capture d'un rat, le dégât fait à ma toilette, furent jugés par lui comme autant de nouveaux griefs qui se joignirent à celui de la veille dans un rapport volumineux qu'il adressa au proviseur. Je dus me rendre chez celui-ci, revêtu des pièces qui portaient les traces de mon dernier délit. Par une coïncidence fâcheuse, le soulier, le bas et le pantalon étaient troués sur la même jambe.

L'abbé Larivière (ainsi s'appelait notre proviseur) dirigeait le collége avec une sollicitude toute paternelle. Toujours juste et porté par sa nature à l'indulgence, il avait su se faire adorer, et encourir sa disgrâce était pour les élèves le plus sévère des châtiments.

— Eh bien! Robert, me dit-il, en me regardant doucement pardessus les lunettes qui lui pinçaient le bout du nez, nous avons donc commis de grandes fautes? Voyons, dites-moi toute la vérité.

Je possédais alors une qualité que je me flatte de n'avoir pas perdue depuis : c'était une extrême franchise. Je fis au proviseur le récit exact et fidèle de mes méfaits, sans omettre un seul détail; ma sincérité me porta bonheur. L'abbé Larivière, après s'être contenu quelques instants, finit par rire aux éclats des burlesques péripéties de mes aventures ;

toutefois, après m'avoir fait comprendre tout ce qu'il y avait de répréhensible dans l'action que j'avais commise, en m'emparant d'un bien qui ne m'appartenait pas, le bon abbé termina ainsi sa petite allocution.

— Je ne vous sermonnerai pas plus longtemps, Robert, je crois à votre repentir ; douze heures de prison doivent suffire pour votre punition ; je vous rends votre liberté. Je ferai plus : quoique vous soyez bien jeune encore, je veux vous traiter en homme, mais en homme d'honneur, entendez-vous? Vous allez me donner votre parole que non seulement vous ne retomberez plus dans une faute semblable, mais encore, comme votre passion pour la mécanique vous fait trop souvent négliger vos devoirs, que vous renoncerez à vos outils et vous livrerez désormais exclusivement à l'étude.

— Ah! oui, Monsieur, je vous la donne, m'écriai-je, ému jusqu'aux larmes d'une indulgence aussi inattendue, et je puis vous assurer que vous ne vous repentirez pas d'avoir eu foi en mon serment.

J'avais à cœur de tenir cet engagement, mais je ne me dissimulais pas les difficultés qui s'opposeraient à ma bonne résolution ; il y avait tant d'occasions de faillir dans cette voie de sagesse où je voulais consciencieusement m'engager! D'ailleurs, comment résister aux railleries, aux quolibets, aux sarcasmes

des mauvais élèves, qui, pour cacher leurs folies, entraînent les caractères faibles à devenir leurs complices? Aussi mes serments eussent-ils couru de grands dangers, si je n'avais eu le courage de *mes opinions* : je rompis brusquement avec quelques étourdis dont les études classiques se ressentaient du travers de leur esprit.

Cependant, quelque chose de plus difficile encore restait à accomplir pour compléter ma conversion, et si douloureux que fût le sacrifice, j'eus la force de me l'imposer. Refoulant au fond de mon cœur ma passion pour la mécanique, je brûlai mes vaisseaux, c'est-à-dire que je mis de côté mon manége, mes cages et leur contenu; j'oubliai jusqu'à mes outils, et, dégagé de toute distraction extérieure, je me livrai entièrement à l'étude du grec et du latin.

Les éloges de l'excellent abbé Larivière, qui se vantait d'avoir su reconnaître en moi l'étoffe d'un bon élève, me récompensèrent de ce suprême effort, et je puis dire que je devins dès-lors un des écoliers les plus studieux et les plus assidus. Ce n'est pas que je ne regrettasse parfois mes outils et mes chères mécaniques ; mais, me rappelant ma promesse au proviseur, je tins toujours ferme contre la tentation. Tout ce que je me permettais, c'était de jeter furtivement sur le papier quelques

idées qui me passaient par l'esprit, ne sachant pas si un jour je pourrais les mettre à exécution.

Enfin, le moment arriva où je dus quitter le collége; mes études étaient terminées.

J'avais dix-huit ans.

CHAPITRE II.

Un badaud de province. — Le docteur Carlosbach, escamoteur et professeur de mystification. — *Le sac au sable*, *le coup de l'étrier*. — Je suis clerc de notaire, les *minutes* me paraissent bien longues. — Un petit automate. — Protestation respectueuse. — Je monte en grade dans la basoche. — Une machine de la force... d'un portier. — Les canaris acrobates. — Remontrances de Mᵉ Roger. — Mon père se décide à me laisser suivre ma vocation.

Dans le récit que je viens de faire, on n'a trouvé que des événements simples et peu dignes peut-être d'un homme qui, souvent, a passé pour un sorcier; mais patience, lecteur, encore quelques pages d'introduction à ma vie d'artiste, et bientôt ce que vous cherchez dans ce livre va se dérouler à vos yeux; vous saurez comment se fait un magicien et vous apprendrez que l'arbre où se cueille cette baguette magique qui enfantait mes prétendus

prodiges, n'est autre qu'un travail opiniâtre, persévérant et longtemps arrosé de mes sueurs ; bientôt aussi, en vous rendant témoin de mes travaux et de mes veilles, vous pourrez apprécier ce que coûte une réputation dans mon art mystérieux.

Au sortir du collége, je savourai d'abord toutes les joies d'une liberté dont j'avais été privé depuis tant d'années. Pouvoir aller à droite ou à gauche, parler ou se taire au gré de ses désirs, se lever tôt ou tard selon ses inspirations, n'est-ce pas pour un écolier le paradis sur terre ?

J'usais largement de ces ineffables plaisirs ; ainsi, le matin, quoique j'eusse conservé l'habitude de m'éveiller à cinq heures, dès que la pendule m'indiquait ce moment, autrefois si terrible, je me mettais à rire aux éclats, en accompagnant cet accès de gaîté maligne d'un monologue animé, sorte de défi jeté à d'invisibles surveillants ; puis, satisfait de cette petite vengeance rétroactive, je me rendormais jusqu'à l'heure du déjeuner. Après le repas, je sortais sans autre but que celui de faire ce que j'appelais une bonne flânerie.

Je fréquentais de préférence les promenades publiques, car j'avais plus de chances que partout ailleurs d'y trouver quelques distractions pour occuper mes loisirs ; aussi ne se passait-il aucun événement dont je ne fusse le témoin. J'étais en un

mot le badaud personnifié, la gazette vivante de ma ville natale.

La plupart de ces événements présentaient en eux-mêmes un bien faible intérêt ; pourtant un jour j'assistai à une petite scène qui laissa dans mon esprit de profonds souvenirs.

Une après dînée, comme j'étais à me promener sur le mail qui borde la Loire, plongé dans les réflexions que me suggéraient la chute des feuilles et leurs tourbillons soulevés par une bise d'automne, je fus tiré de cette douce rêverie par le son éclatant d'une trompette très habilement embouchée.

Je laisse à penser si je fus le dernier à me rendre à l'appel de cette éclatante mélodie.

Quelques promeneurs, affriandés comme moi par le talent de l'artiste mélomane, vinrent également former cercle autour de lui.

C'était un grand gaillard, à l'œil vif, au teint basané, aux cheveux longs et crépus, portant le poing sur la hanche et la tête élevée. Son costume, quoique d'une composition assez burlesque, était néanmoins propre et annonçait un homme pouvant avoir, comme diraient les gens de sa profession, *du foin dans ses bottes*. Il portait une redingote marron, surmontée d'un petit collet de même couleur et garnie de larges brandebourgs en argent ; autour de son cou, négligemment posée, s'enroulait une cravate

de soie noire. Les deux extrémités en étaient réunies par une bague ornée d'un diamant qui eût pu enrichir un millionnaire, si cette pierre n'eût eu le malheur de s'appeler strass. Son pantalon noir était largement étoffé ; il n'avait point de gilet, mais en revanche, un linge très blanc, sur lequel s'étalait une énorme chaîne en chrysocale, avec une collection de breloques dont le son métallique se faisait entendre à chaque mouvement du musicien.

J'eus tout le temps de faire ces observations, car mon homme ne trouvant pas sans doute son assistance assez nombreuse pour mériter l'honneur d'une séance, fit durer son prélude musical au moins un quart-d'heure ; enfin le cercle s'étant insensiblement agrandi, la trompette cessa de se faire entendre.

L'artiste posa son instrument à terre, fit gravement le tour de l'assemblée, en exhortant chacun à reculer un peu ; puis, s'arrêtant, il passa la main dans ses longs cheveux et sembla se recueillir dans une inspiration toute de poésie.

Peu habitué au charlatanisme de cette mise en scène de la place publique, je regardais cet homme avec une confiante admiration et me préparais à ne pas perdre un mot de ce que j'allais entendre.

— Messieurs, s'écria-il d'une voix assurée et sonore :

— Écoutez-moi :

— Je ne suis point ce que je parais être. Je dirai plus, je suis ce que je parais n'être pas. Oui, Messieurs, oui, avouez-le, vous me prenez pour un de ces pauvres diables venant implorer quelques gros sous de votre générosité. Eh bien! détrompez-vous; si vous me voyez aujourd'hui sur cette place, sachez que je n'y suis descendu que pour le soulagement de l'humanité souffrante, en général, pour votre bien en particulier, comme aussi pour votre agrément.

Ici, l'orateur, qu'à son accent on pouvait aisément reconnaître pour un des riverains de la Garonne, passa une seconde fois la main dans sa chevelure, releva la tête, humecta ses lèvres, et prenant un air de dignité majestueuse, il continua:

— Je vous apprendrai tout à l'heure qui je suis, et vous pourrez m'apprécier à ma juste valeur; en attendant, permettez-moi de vous présenter, pour vous distraire, un faible échantillon de mon savoir-faire.

L'artiste, après avoir régularisé le cercle de ses auditeurs, dressa devant lui une table à X, sur laquelle il déposa trois gobelets de fer-blanc, si bien polis, qu'on les eût pris pour de l'argent; puis il se ceignit d'une gibecière en velours d'Utrecht rouge, dans laquelle il plongea ses mains pendant quelques instants, sans doute pour préparer les

prestiges qu'il allait présenter, et la séance commença.

Dans une longue série de tours, les muscades, d'abord invisibles, parurent au bout des doigts de l'escamoteur, passèrent successivement d'un gobelet sous un autre, à travers la table, même jusque dans la poche d'un spectateur, pour sortir ensuite, à la grande joie du public, du nez d'un jeune badaud. Celui-ci prit le fait au sérieux, et il se tua à se moucher pour s'assurer qu'il ne lui restait plus de ces petites boules dans le cerveau.

L'adresse avec laquelle ces tours furent faits, la bonhomie apparente de l'opérateur dans l'exécution de ces ingénieux artifices, me produisirent la plus complète illusion.

C'était la première fois que j'assistais à un semblable spectacle : j'en fus émerveillé, stupéfait, ébahi. Cet homme pouvant produire à son gré de telles merveilles, me semblait un être surhumain; ce fut donc avec un vif regret que je lui vis mettre de côté ses gobelets et plier sa gibecière. L'assemblée paraissait également charmée; l'artiste s'en aperçut et mit à profit ces excellentes dispositions en faisant signe qu'il avait encore quelque chose à dire. Posant alors ses deux mains sur la table comme sur l'appui d'une tribune :

— Messieurs et Dames, dit-il avec une feinte

modestie et dans le but de ménager certains effets oratoires, Messieurs et Dames, j'ai été assez heureux pour vous voir prêter à mes tours d'adresse une bienveillante attention, je vous en remercie — l'escamoteur s'inclina jusqu'à terre — et comme je tiens à vous prouver que vous n'avez point affaire à un ingrat, je veux essayer de vous rendre toute la satisfaction que vous m'avez fait éprouver.

— Daignez m'écouter un instant :

— Je vous ai promis de vous dire qui j'étais, je vais vous satisfaire — changement subit de physionomie, sentiment de haute estime de soi-même : — vous voyez en moi le célèbre docteur Carlosbach ; la consonnance de mon nom vous indique assez que je suis d'origine *Anglo-Francisco-Germanique*, pays où l'on vient au monde avec une couronne de laurier sur la tête.

— Faire mon éloge ne serait qu'être l'interprète de la renommée aux *cent bouches d'or et d'azur ;* je me contenterai de vous dire que j'ai un immense talent et que mon incommensurable réputation ne peut être égalée que par ma modestie. Couronné par les plus illustres sociétés savantes du monde entier, je m'incline devant leur jugement, qui proclame la supériorité de mes connaissances dans le grand art de guérir le genre humain.

Cet exorde, aussi bizarre qu'emphatique, fut dé-

bité avec une imperturbable assurance; cependant, je crus remarquer sur la figure du célèbre docteur quelques légères crispations des lèvres qui trahissaient comme une envie de rire contenue. Je ne m'y arrêtai pas ; et, séduit par la faconde de l'orateur, je ne cessai de lui prêter une oreille attentive.

— Mais, Messieurs, ajouta-t-il, c'est assez vous entretenir de ma personne ; il est temps que je vous parle de mes œuvres.

— Apprenez donc que je suis l'inventeur du baume *Vermi-fugo-panacéti*, dont l'efficacité souveraine est incontestable.

— Oui, Messieurs, oui, le ver, cet ennemi de l'espèce humaine ; le ver, ce destructeur de tout ce qui porte existence ; le ver, ce rongeur acharné des morts et des vivants, est enfin vaincu par ma science ; une goutte, un atôme de cette précieuse liqueur, suffit pour chasser à tout jamais cet affreux parasite.

— Avez-vous des vers longs, des vers plats, des vers ronds ? peu m'importe la forme, je vous en délivrerai.

— Avez-vous encore le ver *macaque*, qui se place entre cuir et chair, le ver *coquin*, qui s'engendre dans la tête de l'homme, le *tenia*, vulgairement appelé le ver solitaire, venez à moi, sans crainte, je vous les *extirperai* sans douleur.

— Et, Messieurs, telle est la vertu de mon baume merveilleux, que non-seulement il délivre l'homme de cette affreuse calamité pendant sa vie, mais que son corps n'a plus rien à craindre après sa mort; prendre mon baume, c'est s'embaumer par anticipation; l'homme alors devient immortel. Ah! Messieurs, si vous connaissiez toutes les vertus de ma sublime découverte, mais, vous vous précipiteriez sur moi pour me l'arracher, en me jetant des poignées d'or; ce ne serait plus une distribution, ce serait un pillage, aussi je m'arrête.... »

L'orateur s'arrêta en effet un instant et essuya son front d'une main, tandis que de l'autre il indiquait à la foule qu'il n'avait pas fini. Déjà un grand nombre d'auditeurs cherchaient à s'approcher du savant docteur; Carlosbach sembla ne pas s'en apercevoir, et reprenant la pose dramatique qu'il avait un instant quittée, il continua ainsi:

— Mais, me direz-vous, quel peut être le prix d'un tel trésor? Serons-nous jamais assez riches pour l'acquérir? Eh! Messieurs, c'est ici le moment de vous faire connaître toute l'étendue de mon désintéressement.

Ce baume, pour la découverte duquel j'ai *séché* ma vie; ce baume, que des souverains ont acheté au prix de leur couronne, ce baume enfin que l'on ne saurait payer..... Je vous le donne.

A ces mots inattendus, la foule, frémissante d'émotion, reste un instant interdite, puis, comme s'ils eussent été sous l'impression du fluide électrique, tous les bras se lèvent suppliants et implorent la générosité du docteur.

Mais, ô surprise! ô déception! Carlosbach, *ce docteur célèbre,* Carlosbach, *ce bienfaiteur de l'humanité,* quitte soudainement son rôle de charlatan et se prend d'un rire *homérique.*

Ainsi que dans un changement à vue la scène est transformée, tous les bras levés retombent en même temps; on se regarde, on s'interroge, on murmure, puis l'on s'apaise, et bientôt la contagion du rire gagnant de proche en proche, la foule éclate en chœur.

L'escamoteur s'arrête le premier et réclame le silence.

— Messieurs, dit-il alors d'un ton de parfaite convenance, ne m'en veuillez point de la petite scène que je viens de jouer; j'ai voulu par cette comédie vous prémunir contre les charlatans qui chaque jour vous trompent, ainsi que je viens de le faire moi-même. Je ne suis point docteur, mais tout simplement escamoteur, professeur de mystifications et auteur d'un *recueil* dans lequel vous trouverez, outre le discours que je viens de vous débiter, la description d'un grand nombre de tours d'escamotage.

— Voulez-vous connaître l'art de vous amuser en société? pour dix sous, vous pouvez vous satisfaire.

L'escamoteur sort alors d'une boîte un énorme paquet de livres, fait le tour de l'assistance, et grâce à l'intérêt que son talent a su inspirer, il ne tarde pas à débiter toute sa marchandise.

La séance était terminée : je rentrai à la maison la tête pleine de tout un monde de sensations inconnues.

Comme on le pense bien, je m'étais procuré un des précieux volumes; je me hâtai d'en prendre connaissance, mais le faux docteur y continuait son système de mystification et, malgré toute ma bonne volonté, je ne pus parvenir à comprendre aucun des tours dont il semblait donner l'explication. J'eus, du reste, pour me consoler, le plaisant discours que je viens de rapporter ici.

Je m'étais promis de mettre le livre de côté et de n'y plus songer, mais les merveilles qui y étaient annoncées venaient à chaque instant se retracer à mon esprit. O Carlorsbach, disais-je dans ma modeste ambition, si j'avais ton talent, comme je me trouverais heureux! et plein de cette idée, je me décidai à aller prendre des leçons du savant professeur. Malheureusement cette détermination fut trop tardivement prise; lorsque je me présentai, j'appris que l'escamoteur mettant à profit les ressources de sa

profession avait, dès la veille, quitté son auberge, oubliant de payer les dépenses princières qu'il y avait faites.

L'aubergiste me donna des détails sur cette fugue, dernière mystification du professeur.

Carlosbach était arrivé chez lui avec deux malles d'inégale grandeur et lourdement chargées; sur la plus grande étaient écrits ces mots: *Instruments de physique*, sur l'autre *Vestiaire*. Or, l'escamoteur, qui, disait-il, avait reçu de nombreuses invitations des châteaux voisins pour y donner des séances, était parti la veille, afin de satisfaire à l'un de ces engagements. On ne l'avait vu emporter avec lui qu'une de ses malles, celle aux instruments, et l'on avait supposé que l'autre restait dans la chambre et servait tout naturellement à garantir ses frais d'auberge, qu'il devait payer à son retour.

Le lendemain, l'aubergiste ne voyant pas revenir son voyageur, pensa qu'il était prudent de mettre ses effets en lieu de sûreté. Il entre donc dans la chambre de l'escamoteur; mais les deux malles avaient disparu et à leur place était un énorme sac rempli de sable sur lequel on voyait en gros caractères :

SAC AUX MYSTIFICATIONS.

Le coup de l'étrier.

Voici ce que conjecturait le malheureux auber-

giste : La grande malle, lors de son arrivée, devait être remplie par le sable ; l'escamoteur, en quittant l'auberge, avait remplacé celui-ci par la boîte au vestiaire, et muni de ces deux malles, n'en faisant plus qu'une, il était parti pour ne plus revenir.

Je continuai pendant quelque temps encore à jouir de la vie contemplative que je m'étais créée ; mais à force de flâneries et de promenades, la satiété ne tarda pas à venir et je me trouvai tout surpris, un jour, de me sentir fatigué de cette existence désœuvrée.

Mon père, en homme qui connaît le cœur humain, attendait ce moment pour me parler raison ; il me prit à part, un matin, et, sans autre préambule, me dit avec bonté :

— Voyons, mon ami, te voilà sorti du collége avec une instruction solide ; je t'ai laissé jouir largement d'une liberté après laquelle tu semblais aspirer. Mais tu dois comprendre que cela ne suffit pas pour vivre ; il faut maintenant quitter l'habit d'écolier et entrer résolument dans le monde, où tu appliqueras tes connaissances à l'état que tu auras embrassé. Cet état, il est temps de le choisir ; tu as sans doute un goût, une vocation, c'est à toi de me les faire connaître ; parle donc et tu me trouveras

disposé à te seconder dans la carrière que tu auras choisie.

Bien que mon père eût souvent manifesté la crainte de me voir suivre sa profession, je pensai, d'après ces paroles, qu'il avait changé d'avis, et je m'écriai avec transport : « Sans doute, j'ai une vocation, et celle-là tu ne peux la méconnaître, car elle date de loin ; tu le sais, je n'ai jamais eu d'autre désir que celui d'être.... »

Mon père devina ma pensée et, ne me laissa pas achever :

— Je vois, reprit-il, que tu ne m'as pas compris, je vais m'expliquer plus clairement. Sache donc que mon désir est de te voir choisir une profession plus lucrative que la mienne. Réfléchis qu'il serait peu raisonnable d'enterrer dans ma boutique dix années d'études, pour lesquelles j'ai fait de si grands sacrifices ; songe d'ailleurs au peu de fortune que m'a procuré mon état, puisque trente années d'un travail assidu ne m'ont donné pour mes vieux jours qu'une bien modeste aisance. Crois-moi, change de résolution et renonce à ta manie de *faire de la limaille*.

Mon père ne faisait en cela que suivre les idées de la plupart des parents qui ne voient que les désagréments attachés à leur profession. A ce préjugé se joignait, il faut le dire aussi, la louable ambition du

chef de famille qui désire élever son fils plus haut que lui.

Me prononcer pour un autre état que celui de mécanicien, était pour moi chose impossible; car ne connaissant les autres professions que de nom, j'étais incapable de les apprécier et conséquemment d'en choisir aucune ; je restai muet.

En vain, mon père, pour solliciter une réponse, essaya de fixer mon choix en me faisant valoir les avantages que je trouverais à être pharmacien, avoué ou notaire, etc. Je ne pus que lui répéter que je m'en rapportais sur ce point à sa sagesse et à son expérience. Cette abnégation de mes volontés, cette soumission sans réserve parut le toucher; je m'en aperçus et voulant tenter un dernier effort sur sa détermination, je lui dis avec effusion :

— Avant de prendre un parti dont dépend mon avenir, permets-moi, cher père, de te faire une observation. Es-tu bien sûr que ce soit ton état qui manque de ressources et non la ville où tu l'as exercé? Je t'en supplie, laisse-moi faire, et lorsque, par tes conseils, je serai parvenu à avoir du talent, j'irai à Paris, centre des affaires et de l'industrie, et j'y ferai ma fortune; j'en ai, non pas le pressentiment, mais la conviction.

Craignant sans doute de faiblir, mon père voulut

couper court à cet entretien en évitant de répondre à mon objection.

— Puisque tu t'en rapportes à moi, me dit-il, je te conseille de suivre le notariat; avec ton intelligence, du travail et de la conduite, je ne doute pas que tu n'y fasses promptement ton chemin.

Deux jours après, j'étais installé dans une des meilleures études de Blois, et grâce à ma belle écriture, on me donna l'emploi d'expéditionnaire, lequel consiste, on le sait, à écrire du matin au soir des *expéditions* et des *grosses* sans trop savoir ce que l'on fait.

Je laisse à penser si ce travail d'automate pouvait longtemps convenir à la nature de mon esprit: des plumes, de l'encre, du papier, rien n'était moins propre à l'exécution des idées inventives qui ne cessaient de me poursuivre. Heureusement, à cette époque, les plumes d'acier n'étaient point encore inventées; j'avais donc pour me distraire la ressource de tailler mes plumes, et, je l'avoue, j'en usais largement.

Ce seul détail suffira pour donner une idée du *spleen* profond qui pesait sur moi comme un manteau de plomb; j'en serais tombé malade infailliblement, si je n'eusse trouvé le moyen de me procurer, en dehors de l'étude, une occupation plus attrayante et surtout plus conforme à mes goûts.

Parmi les curiosités mécaniques que l'on confiait à mon père pour être réparées, j'avais pu voir une tabatière sur le dessus de laquelle était une petite scène automatique qui m'avait vivement intéressé. Le dessus de la boîte représentait un paysage. En pressant une détente, un lièvre paraissait sur le premier plan, et se dirigeait vers une touffe d'herbe, qu'il se mettait en devoir de brouter; peu après on voyait déboucher d'un bois un chasseur, cheminant en compagnie de son chien.

Le Nemrod en miniature s'arrêtait à la vue du gibier, épaulait son fusil et mettait en joue; un petit bruit simulant l'explosion de l'arme se faisait entendre, et tout aussitôt le lièvre blessé, il faut le croire, s'enfuyait, poursuivi par le chien, et disparaissait dans un fourré.

Cette jolie mécanique excitait au plus haut point mon envie, mais je ne pouvais que la convoiter, car son propriétaire, outre l'importance qu'il y attachait, n'avait aucune raison pour consentir à s'en défaire, et d'ailleurs mes ressources pécuniaires ne pouvaient prétendre à une telle acquisition.

Puisque je ne pouvais posséder cette pièce, je voulus au moins en conserver le souvenir, et j'en fis un dessin exact à l'insu de mon père. Ce plan terminé, ma tête se monta à la vue de son ingénieuse disposition, et j'en vins à me demander s'il

ne me serait pas possible de le mettre à exécution.

Ma réponse fut affirmative.

Pendant six mois, j'eus la persévérance de me lever avec le jour, et, descendant furtivement à l'atelier de mon père, qui, lui, n'était pas matinal, je travaillais jusqu'à l'heure à laquelle il avait l'habitude d'y venir. Ce moment arrivé, je remettais les outils dans l'ordre où je les avais trouvés, je serrais soigneusement mon ouvrage et je me rendais à l'étude.

La joie que j'éprouvai en voyant fonctionner ma mécanique ne peut être égalée que par le plaisir que je ressentis en la présentant à mon père, comme protestation indirecte et respectueuse contre la détermination qu'il avait prise à l'égard de ma profession. J'eus de la peine à le convaincre que je n'avais point été aidé dans ce travail; quand enfin il n'en douta plus, il ne put s'empêcher de m'en faire compliment.

— C'est bien fâcheux, me dit-il d'un air pensif, qu'on ne puisse tirer parti de semblables dispositions; mais, mon ami, ajouta-t-il, comme pour chasser une idée qui l'importunait, crois-moi, méfie-toi de ton adresse; elle pourrait nuire à ton avancement.

Depuis plus d'un an je remplissais les fonctions de clerc amateur, c'est-à-dire de clerc sans rétribution, quand l'offre me fut faite par un notaire de campagne d'entrer chez lui, en qualité de second clerc, avec de modiques appointements.

J'acceptai avec empressement cet avancement inattendu ; mais, une fois installé dans mes nouvelles fonctions, je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que mon officier ministériel m'avait donné de l'*eau bénite de cour* dans l'énonciation de mon emploi. La place que je remplissais chez lui était tout simplement celle de petit clerc, c'est-à-dire que je faisais les courses de l'étude, le premier et unique clerc suffisant à lui seul pour le reste de la besogne.

Il est vrai que je gagnais quelque argent ; c'était le premier que mon travail me procurait : cette considération rendit la pilule moins amère à mon amour-propre. D'ailleurs monsieur Roger (ainsi se nommait mon nouveau patron) était bien le meilleur des hommes ; son abord, plein de bienveillance et de bonté, m'avait séduit dès le premier jour, et je puis ajouter que je n'eus qu'à me louer de ses procédés envers moi, tout le temps que je passai dans son étude.

Cet homme, la probité même, avait la confiance du duc d'Avaray, dont il régissait le château, et, plein de zèle pour les affaires de son noble client, il

s'en occupait beaucoup plus que de celles de son étude. A Avaray, du reste, les affaires de *notariat* étaient peu nombreuses, et nous venions facilement à bout de la besogne qu'elles nous procuraient; pour mon compte j'avais bien des loisirs que je ne savais comment occuper; mon patron me vint en aide, en mettant sa bibliothèque à ma disposition. J'eus la bonne fortune d'y trouver le Traité de botanique de Linné, et j'acquis les premières notions de cette science.

L'étude de la botanique exigeait du temps, et je n'avais à lui consacrer que les moments qui précédaient l'ouverture du cabinet; or, sans savoir pourquoi, j'étais devenu un dormeur infatigable. Impossible de me réveiller avant huit heures. Je résolus de triompher de cette somnolence opiniâtre et j'inventai un réveil-matin dont l'originalité me semble mériter une mention toute particulière.

La chambre que j'occupais dépendait du château d'Avaray, et était située au-dessus d'une voûte fermée par une lourde grille. Ayant remarqué que, chaque matin, au petit jour, le portier Thomas venait ouvrir cette grille, qui donnait passage dans les jardins, l'idée me vint de profiter de cette circonstance pour me faire un énergique réveil-matin.

Voici quelles étaient mes dispositions mécaniques : chaque soir, en me couchant, j'attachais

à l'une de mes jambes l'extrémité d'une corde dont l'autre bout, passant par ma fenêtre entr'ouverte, allait se fixer à la partie supérieure de la porte grillée.

On comprendra facilement le jeu de cet appareil : le portier, en poussant la grille, m'entraînait sans s'en douter au beau milieu de la chambre. Ainsi violemment tiré de mon sommeil, je cherchais à m'accrocher à mes couvertures; mais, plus je résistais, plus l'impitoyable Thomas poussait de son côté, et je finissais par me réveiller en l'entendant, chaque fois, maugréer contre les gonds de la porte, auxquels il promettait de l'huile pour le lendemain. Je me dégageais alors la jambe, et, mon Linné à la main, j'allais demander à la nature ses admirables secrets, dont l'étude m'a fait passer de si doux instants.

Autant pour plaire à mon père que pour remplir scrupuleusement les devoirs de mon emploi, je m'étais promis de ne plus m'occuper de la mécanique, dont je redoutais l'irrésistible attrait, et je m'étais religieusement tenu parole. Il y avait donc tout lieu de croire qu'adoptant le notariat, je prendrais enfin mes grades dans la basoche et deviendrais un jour moi-même maître Robert, notaire dans telle ou telle localité. Mais la Providence, dans ses décrets,

m'avait tracé une toute autre route, et mes inébranlables résolutions vinrent échouer devant une tentation trop forte pour mon courage.

Dans l'étude, il y avait, chose assez bizarre, une magnifique volière remplie d'une multitude de canaris, dont le chant et le plumage avaient pour destination de tromper l'impatience du client, quand par hasard il était forcé d'attendre.

Cette volière, étant considérée comme meuble de l'étude, j'étais, en ma qualité de petit clerc, chargé de la tenir en bon état de propreté et de veiller à l'alimentation de ses habitants.

Ce fut, sans contredit, parmi les travaux qui me furent confiés, celui dont je m'acquittai avec le plus de zèle ; j'apportai même tant de soins au bien-être et à l'amusement de mes pensionnaires, qu'ils absor bèrent bientôt presque tout mon temps.

Je commençai par organiser dans cette immense cage des mécaniques que j'avais inventées au collége dans de semblables circonstances ; insensiblement, j'en ajoutai de nouvelles, et je finis par faire de la volière un objet d'art et de curiosité, auquel nos visiteurs trouvaient un véritable attrait.

Ici, c'était un bâton près duquel le sucre et l'échaudé étalaient leurs séductions ; l'imprudent canari qui se laissait prendre à cette traîtreuse amorce avait à peine posé la patte sur le bâton fatal, qu'une

petite cage circulaire l'enveloppait vivement et le retenait prisonnier jusqu'à ce que, conduit par le hasard ou par sa fantaisie, un autre oiseau, en se perchant sur un bâton voisin, fît partir une détente qui délivrait le captif. Là, c'étaient des bains et des douches forcés; plus loin, une petite mangeoire était disposée de telle sorte que plus l'oiseau semblait s'en approcher, plus il s'en éloignait en réalité. Enfin, il fallait que chaque pensionnaire gagnât sa nourriture en la faisant venir à lui à l'aide de petits chariots qu'il tirait avec le bec.

Le plaisir que je trouvais à exécuter ces petits travaux me fit bientôt oublier que j'étais à l'étude pour tout autre chose que pour les menus-plaisirs des canaris. Le premier clerc m'en fit l'observation, en y ajoutant de justes remontrances; mais j'avais toujours quelque prétexte pour me déranger, découvrant sans cesse des additions à faire au gymnase de mes volatiles.

Enfin, les choses en vinrent au point que l'autorité supérieure, c'est-à-dire le patron en personne, dut intervenir.

— Robert, me dit-il d'un ton sérieux qu'il prenait rarement avec ses clercs, lorsque vous êtes entré chez moi, c'était, vous le savez, pour vous occuper exclusivement des travaux de mon étude, et non pour satisfaire vos goûts et vos fantaisies; des aver-

tissements vous ont été donnés pour vous rappeler à vos devoirs, et vous n'en avez tenu aucun compte; je viens donc vous dire aujourd'hui qu'il faut prendre une détermination bien arrêtée de cesser vos travaux de mécanique, où je me verrai dans la nécessité de vous renvoyer à votre père.

Ce bon monsieur Roger s'arrêta, comme pour reprendre haleine, après les reproches qu'il venait de me faire, j'en suis certain, bien à contre-cœur. Après un instant de silence, reprenant avec moi son ton paternel, il ajouta :

— Et tenez, mon ami, voulez-vous que je vous donne un conseil? Je vous ai étudié, et j'ai la conviction que vous ne ferez jamais qu'un clerc très médiocre, et par suite un notaire plus médiocre encore, tandis que vous pouvez devenir un bon mécanicien. Il serait donc très sage d'abandonner une carrière dans laquelle il y a pour vous si peu d'espoir de réussite, et de suivre celle pour laquelle vous montrez de si heureuses dispositions.

Le ton d'intérêt avec lequel M. Roger venait de me parler m'engagea à lui ouvrir mon cœur; je lui fis part de la détermination qu'avait prise mon père de m'éloigner de son état, et je lui dépeignis tout le chagrin que j'en avais ressenti.

— Votre père a cru bien faire, me répondit-il, en vous donnant une profession plus lucrative que la

sienne; il pensait sans doute n'avoir à vaincre en vous qu'une simple fantaisie de jeunesse; moi, je suis persuadé que c'est une vocation irrésistible, contre laquelle il ne faut pas essayer de lutter plus longtemps. Laissez-moi faire, je verrai vos parents dès demain et je ne doute pas que je ne les amène à partager mon avis et à changer leurs projets relativement à votre avenir.

Depuis que j'avais quitté la maison paternelle, mon père avait vendu son établisssement et vivait retiré dans une petite propriété près de Blois. Mon patron alla le trouver, comme il me l'avait promis. Une longue conversation s'en suivit, et, après de nombreuses objections de part et d'autre, l'éloquence du notaire vainquit les scrupules de mon père, qui se rendit enfin :

— Allons, dit-il, puisqu'il le veut absolument, qu'il prenne mon état. Et comme je ne puis plus le lui enseigner moi-même, mon neveu, qui est mon élève, fera pour mon fils ce que j'ai fait pour lui-même.

Cette nouvelle me combla de joie; il me sembla que j'allais entrer dans une nouvelle vie et je trouvai bien longs les quinze jours qu'en raison de divers arrangements, il me fallut encore passer à Avaray.

Enfin je partis pour Blois, et dès le lendemain de mon arrivée je me trouvais installé devant un étau, la lime à la main et recevant de mon parent ma première leçon de mécanique.

CHAPITRE III.

Le cousin Robert. — L'événement le plus important de ma vie. — Comment on devient sorcier. — Mon premier escamotage. — *Fiasco* complet. — Perfectibilité de la vue et du toucher. — Curieux exercice de prestidigitation. — Monsieur Noriet. — Une action plus ingénieuse que délicate. — Je suis empoisonné. — Un trait de folie.

Avant de parler de mes études dans l'horlogerie, je ferai connaître à mes lecteurs mon nouveau patron.

Et tout d'abord, pour me mettre à l'aise et parce que pour moi cela résume tout, je dirai que le *cousin Robert*, comme je le nommais, a été dès mon entrée chez lui et est toujours demeuré depuis un de mes meilleurs et plus chers amis. C'est qu'il serait difficile en effet d'imaginer un caractère plus heureux, un cœur plus affectueux et plus dévoué.

Comme ouvrier, mon cousin avait des qualités non moins précieuses : à une rare intelligence il joignait une adresse qui, je le déclare sans fausse modestie, semble être un privilége de notre famille; il avait, du reste, la réputation du plus habile horloger de Blois, et cette ville, comme on le sait, excella longtemps dans l'exécution des machines à mesurer le temps.

Mon père ne pouvait donc mieux faire que de me confier à un homme qui possédait toutes mes sympathies et chez qui je trouvais réunies à la fois, la bienveillance d'un ami et la science d'un maître.

Mon cousin commença par me faire faire *de la limaille*, comme disait mon père, mais je n'eus pas besoin d'apprentissage pour arriver à me servir des outils, car depuis longtemps j'en avais acquis l'habitude, et les débuts du métier, ordinairement si ennuyeux, n'eurent rien de pénible pour moi. Je pus, dès les premiers jours, être employé à de petits travaux dont je m'acquittai avec assez d'habileté pour mériter les éloges de mon maître.

Je ne voudrais pas laisser croire cependant que je fus toujours un élève parfait; j'avais conservé dans mon nouvel état cette disposition d'esprit qui est innée en moi, et qui m'attira de la part du cousin plus d'une réprimande : je ne pouvais me résoudre à enchaîner mon imagination à l'exécution

des idées d'autrui; je voulais à toute force inventer ou perfectionner.

Toute ma vie j'ai été dominé par cette passion, ou si l'on veut par cette manie. Jamais je n'ai pu arrêter ma pensée sur une œuvre quelconque sans chercher les moyens d'y apporter un perfectionnement ou d'en faire jaillir une idée nouvelle. Mais cette disposition d'esprit, qui plus tard me fut si favorable, était à cette époque très préjudiciable à mes progrès. Avant de suivre mes propres inspirations et de m'abandonner à mes fantaisies, je devais m'initier aux secrets de mon art, apprendre à surmonter les difficultés signalées par les maîtres et chasser, enfin, des idées qui n'étaient propres qu'à me détourner des vrais principes de l'horlogerie.

Tel était le sens des observations paternelles que m'adressait de temps à autre mon cousin et j'étais bien forcé d'en reconnaître la justesse. Alors je me remettais à l'ouvrage avec plus de zèle, tout en gémissant en secret sur cet assujettissement qui m'était imposé.

Pour favoriser mes progrès et seconder mes efforts, mon patron m'engagea à étudier quelques ouvrages traitant de la mécanique en général et de l'horlogerie en particulier. Cela rentrait trop bien dans mes goûts pour que je ne suivisse pas son conseil; et je me livrais sans réserve à ces attrayantes

études, lorsqu'un fait, bien simple en apparence, vint tout-à-coup décider du sort de ma vie en me dévoilant une vocation dont les mystérieuses ressources devaient ouvrir plus tard un vaste champ à mes idées inventives et fantastiques.

Un soir, j'entre dans la boutique d'un bouquiniste nommé Soudry, pour acheter le Traité d'horlogerie de Berthoud, que je savais être en sa possession.

Le marchand, engagé en ce moment dans une affaire d'une toute autre importance que celle qui m'amenait, sort de ses rayons deux volumes, me les remet et me congédie sans plus de façon.

Revenu chez moi, je me dispose à lire avec la plus grande attention mon Traité d'horlogerie, mais que l'on juge de ma surprise, lorsque sur le dos de l'un de ces volumes je lis ces mots : AMUSEMENTS DES SCIENCES.

Étonné de trouver un titre semblable sur un ouvrage sérieux, j'ouvre impatiemment ce livre, je parcours la table des chapitres, et ma surprise redouble en lisant ces mots étranges :

Démonstration des tours de cartes.... Deviner la pensée de quelqu'un..... Couper la tête d'un pigeon et le ressusciter, etc.....

Soudry s'était trompé : dans sa préoccupation, au lieu d'un Berthoud il m'avait remis deux volumes de l'Encyclopédie. Fasciné toutefois par l'annonce

de semblables merveilles, je dévore les pages du mystérieux in-quarto, et, plus j'avance dans ma lecture, plus je vois se dérouler devant moi les secrets d'un art pour lequel j'avais, à mon insu, plus que de la vocation.

Je crains d'être taxé d'exagération ou tout au moins de n'être pas compris d'un grand nombre de lecteurs, lorsque je dirai que cette découverte, trésor inespéré, me causa l'une des plus grandes joies que j'aie jamais éprouvées. C'est qu'en ce moment de secrets pressentiments m'avertissaient que le succès, la gloire peut-être, se trouveraient un jour pour moi dans l'apparente réalisation du merveilleux et de l'impossible, et ces pressentiments ne m'ont heureusement pas trompé.

La ressemblance de deux in-quarto et la préoccupation d'un bouquiniste, telles furent les causes vulgaires de l'événement le plus important de ma vie.

Plus tard, dira-t-on, des circonstances différentes eussent pu éveiller en moi cette vocation ; c'est probable; mais plus tard il n'eût plus été temps. Un ouvrier, un industriel, un négociant établi quittera-t-il une position faite, si médiocre qu'elle soit, pour céder à une passion qui serait infailliblement taxée

de folie? non certes. C'était donc seulement à cette époque que mon irrésistible penchant vers le mystérieux pouvait être raisonnablement suivi.

Combien de fois depuis n'ai-je pas béni cette erreur providentielle sans laquelle je serais resté sans doute un modeste horloger de province! Ma vie, il est vrai, se serait ainsi écoulée calme, douce et tranquille; bien des peines, des émotions, des angoisses m'eussent été épargnées; mais aussi de quelles vives sensations, de quelles joies profondes mon âme n'eût-elle pas été privée?

J'étais passionnément courbé sur mon précieux in-quarto, dévorant jusqu'aux moindres détails de ces tours de main merveilleux; ma tête brûlait et je restais parfois plongé dans des réflexions qui tenaient de l'extase. Cependant les heures s'écoulaient, et tandis que mon imagination se berçait dans des rêves fantastiques, je ne m'apercevais pas que ma chandelle était arrivée à sa dernière période; sa lueur pâlissait sensiblement et j'entendis bientôt crépiter la mèche; puis, réduite à un imperceptible lumignon, elle s'affaissa brusquement et rendit le dernier soupir.

Comprendra-t-on tout mon désappointement? Cette chandelle était la dernière que j'eusse en ma possession; force me fut donc de quitter les sublimes

régions de la magie faute de pouvoir les éclairer. A cet instant de dépit, que n'aurais-je pas donné pour la lumière la plus vulgaire, fût-ce même pour un lampion!

Ce n'était pas que je fusse dans une obscurité complète; une blafarde clarté me venait d'un réverbère voisin, mais quelques efforts que je fisse pour profiter de ses pâles rayons, je ne pouvais parvenir à déchiffrer un seut mot, et, bon gré mal gré, je dus me résigner à me coucher.

J'essayai vainement de dormir; la surexcitation fiévreuse que m'avait donnée cette lecture ne me permit ni sommeil ni repos; je repassais dans mon esprit les endroits qui m'avaient le plus frappé, et l'intérêt qu'ils m'inspiraient exaltait de plus en plus mon imagination.

Incapable de rester au lit, je retournais de temps en temps me mettre à la fenêtre, et, jetant sur le réverbère des regards de convoitise, j'en étais arrivé à former le projet d'aller lire à sa clarté, au beau milieu de la rue, lorsque soudain une autre idée traverse mon esprit. Dans mon impatience de la réaliser, je ne me donne même pas le temps de m'habiller, et, bornant mon vêtement au strict nécessaire, si l'on peut appeler ainsi des pantoufles et un caleçon, je prends mon chapeau

d'une main, une paire de pincettes de l'autre, et je descends l'escalier à tâtons.

Une fois dans la rue, je me dirige rapidement vers le réverbère; car je dois avouer au lecteur que poussé, sans doute, par le désir de mettre promptement à exécution certaines notions que je venais d'acquérir sur la prestidigitation, j'avais conçu la pensée d'*escamoter* à mon profit le quinquet affecté par la municipalité à la sûreté de la ville. Le rôle destiné aux pincettes et au chapeau dans cette audacieuse opération consistait, pour les premières, à briser la petite porte de tôle derrière laquelle s'enroulait la corde qui servait à monter et à descendre le réverbère, et pour le second à, jouer l'office de lanterne sourde, en étouffant les jets lumineux qui eussent pu trahir mon larcin.

Tout se passa au gré de mes désirs, et déjà je me retirais triomphant, quand un misérable incident vint me faire perdre le fruit de mon coup de main. Au moment même où j'allais disparaître avec mon butin, un mitron, oui, un vulgaire mitron, me fit échouer en apparaissant subitement au seuil de sa boutique. Je me blottis aussitôt dans l'encoignure d'une porte, et là, redoublant de soins pour absorber dans mon chapeau les rayons du quinquet, j'attendis, dans l'immobilité la plus complète, qu'il plût au malencontreux boulanger de rentrer chez lui. Mais que

l'on juge de ma douleur et de mon effroi, quand je le vis s'adosser à la porte et fumer tranquillement sa pipe!

La position devenait intolérable; le froid et aussi la crainte d'être découvert faisaient claquer mes dents, et, pour comble de désespoir, je sentis bientôt la coiffe de mon chapeau s'enflammer. Il n'y avait pas à hésiter : je serrai convulsivement ma soi-disant lanterne sourde entre mes mains et parvins ainsi à étouffer l'incendie; mais à quel prix, grand Dieu! Mon pauvre chapeau, celui dont je me parais le dimanche, était roussi, rempli d'huile et complètement déformé. Et tandis que je subissais toutes ces tortures, mon bourreau continuait à fumer avec un air de calme et de béatitude qui me causait des accès de rage.

Je ne pouvais pourtant demeurer là jusqu'au jour, mais comment sortir de cette situation critique? Demander le secret au boulanger, c'était faire appel à son indiscrétion et me couvrir de ridicule; rentrer directement chez moi, c'était me trahir, car j'étais obligé de passer devant lui, et un réverbère peu éloigné jetait assez de clarté pour me faire reconnaître. Restait un troisième parti : c'était d'enfiler rapidement une rue qui se trouvait à ma gauche et de regagner la maison par un chemin détourné. Ce fut celui là auquel je m'arrêtai au risque d'être rencontré dans mon excursion en costume de baigneur.

Sans plus tarder, je mets sous mon bras, et chapeau et quinquet, car je me vois forcé de les emporter avec moi pour enlever toute trace de mon délit, et je pars comme un trait.

Dans mon trouble, je m'imagine que le boulanger me poursuit, je crois même entendre ses pas derrière moi, et voulant à toute force le dépister, je redouble de vitesse ; je prends tantôt à droite, tantôt à gauche, et traverse un si grand nombre de rues, que ce n'est qu'au bout d'un quart-d'heure d'une marche effrenée que je me retrouve dans ma chambre, haletant, n'en pouvant plus, mais heureux d'en être quitte encore à si bon marché.

Il faut avouer que pour un homme destiné à jouer plus tard un certain rôle dans les fastes de l'escamotage, je n'avais pas eu la main heureuse pour mon coup d'essai, ou pour m'exprimer en termes de théâtre, je dirai que je venais de faire un *fiasco* complet.

Cependant, je ne fus aucunement découragé ; loin de là, dès le lendemain, j'oubliais mes infortunes de la veille en me retrouvant avec mon précieux traité de *magie blanche*, et je me remettais avec ardeur à la lecture de ses intéressants secrets.

Huit jours après je les possédais tous.

De la théorie je résolus de passer à la pratique ; mais, ainsi que cela m'était arrivé avec le livre de

Carlosbach, je me trouvai subitement arrêté devant un obstacle. L'auteur était, il est vrai, plus consciencieux que le mystificateur Bordelais ; il donnait de ses tours une explication très facile à comprendre; seulement il avait eu le tort de supposer à tous ses lecteurs une certaine adresse pour les exécuter. Or, cette adresse me manquait complètement, et, si désireux que je fusse de l'acquérir, je ne trouvais rien dans l'ouvrage qui m'en indiquât les moyens. J'étais dans la position d'un homme qui tenterait de copier un tableau sans avoir les moindres notions du dessin et de la peinture.

Faute d'un professeur pour me guider, je dus créer les principes de la science que je voulais étudier.

D'abord, comme base fondamentale de la prestidigitation, j'avais facilement reconnu que les organes qui jouent le principal rôle dans l'exercice de cet art, sont la vue et le toucher. Je compris que, pour approcher le plus possible de la perfection, il fallait que le prestidigitateur développât en lui une perception plus rapide, plus délicate et plus sûre de ces deux organes, par cette raison que dans ses séances il doit embrasser d'un seul regard tout ce qui se passe autour de lui, et exécuter ses prestiges avec une dextérité infaillible.

J'avais été souvent frappé de la facilité avec la-

quelle les pianistes peuvent lire et exécuter, même à première vue, un morceau de chant avec son accompagnement. Il était évident, pour moi, que par l'exercice on pouvait arriver à se créer une faculté de perception appréciative et une habileté du toucher qui permettent à l'artiste de lire simultanément plusieurs choses différentes, en même temps que ses mains s'occupent d'un travail très compliqué. Or, c'est une semblable faculté que je désirais acquérir pour l'appliquer à la prestidigitation ; seulement, comme la musique ne pouvait me fournir les éléments qui m'étaient nécessaires, j'eus recours à l'art du jongleur, dans lequel j'espérais trouver des résultats, sinon semblables, du moins analogues.

On sait que l'exercice des boules développe étonnamment le toucher. Mais n'est-il pas évident qu'il développe également le sens de la vue?

En effet, lorsqu'un jongleur lance en l'air quatre boules qui se croisent dans différentes directions, ne faut-il pas que ce sens soit bien perfectionné chez lui, pour que ses yeux puissent, d'un seul regard, suivre avec une merveilleuse précision chacun des dociles projectiles dans les courbes variées que leur ont imprimées les mains?

Il y avait précisement à Blois, à cette époque, un pédicure nommé Maous, qui possédait le double talent de jongler assez adroitement et d'extirper les

cors avec une habileté digne de la légèreté de ses mains. Maous, malgré ce cumul, n'était pas riche; je le savais, et cette particularité me fit espérer obtenir de lui des leçons à un prix en rapport avec mes modestes ressources.

En effet, moyennant dix francs, il s'engagea à m'initier à l'art du jongleur.

Je me livrai avec une telle ardeur aux exercices qu'il m'indiqua et mes progrès furent si rapides, qu'en moins d'un mois je n'avais plus rien à apprendre; j'en savais autant que mon maître, si ce n'est pourtant l'art d'extirper les cors, dont je lui laissai le monopole. J'étais parvenu à jongler avec quatre boules.

Cela ne satisfit pas encore mon ambition; je voulus, s'il était possible, surpasser la faculté de lire par appréciation que j'avais tant admirée chez les pianistes. Je plaçai un livre devant moi, et tandis que mes quatre boules voltigeaient en l'air, je m'habituai à y lire sans hésitation.

Je ne serais point étonné que ceci parût extraordinaire à bien des lecteurs; mais, ce qui les surprendra peut-être plus encore, c'est que je viens à l'instant même de me donner la satisfaction de répéter cette curieuse expérience; pourtant trente ans se sont écoulés depuis le fait que je viens de raconter, et pendant ce temps j'ai bien rarement

touché à mes boules; car jamais je ne m'en suis servi dans mes séances.

Je dois avouer toutefois que sur ce point mon adresse a baissé d'un degré; ce n'est plus qu'avec trois boules que j'ai pu lire avec facilité.

On ne saurait croire combien, alors, cet exercice communiqua à mes doigts de délicatesse et de sûreté d'exécution, en même temps que cette lecture par appréciation donnait à mon regard une promptitude de perception qui tenait du merveilleux. Je parlerai plus tard du service que me rendit cette dernière faculté pour l'expérience de la seconde vue.

Après avoir ainsi rendu mes mains souples et dociles, je n'hésitai plus à m'exercer directement à la prestidigitation. Je m'occupai spécialement de la manipulation des cartes et de l'*empalmage*.

Cette opération d'escamotage exige un long travail; car il faut, tout en ayant la main droite ouverte et renversée, arriver à y retenir invisiblement des boules, des bouchons de liége, des morceaux de sucre, des pièces de monnaie, etc., sans que les doigts soient fermés ou perdent rien de leur liberté.

En raison du peu de temps dont je pouvais disposer, les difficultés inhérentes à ces nouveaux exercices eussent été insurmontables, si je n'eusse trouvé

le moyen de satisfaire les exigences de ma passion sans négliger mon état. Voici comment je m'y pris.

Selon la mode de l'époque, j'avais de chaque côté de ma redingote, dite à la *propriétaire*, des poches assez vastes pour pouvoir y manipuler avec facilité. Cette disposition me présentait cet avantage qu'aussitôt qu'une de mes mains n'était plus occupée au dehors, elle se glissait dans l'une de mes poches et se mettait à l'œuvre avec des cartes, des pièces de monnaie ou l'un des objets que j'ai cités.

Il est aisé de comprendre combien cette organisation me faisait gagner de temps. Ainsi, par exemple, dès que j'étais en course, mes deux mains pouvaient travailler chacune de son côté; au dîner, il m'arrivait très souvent de manger ma soupe d'une main, tandis que je faisais *sauter la coupe* de l'autre. Bref, si court que fût le répit que me laissait le travail de ma profession, j'en profitais immédiatement pour mes occupations favorites.

Comme on était loin de se douter que mon paletot fût en quelque sorte une salle d'étude, cette manie de tenir constamment mes mains renfermées passa pour une originalité de mauvais goût; mais après quelques plaisanteries sur ce sujet, on ne m'en parla plus.

Quelle que fût ma passion pour l'escamotage,

j'eus toutefois assez d'empire sur moi-même pour m'appliquer à ne pas mécontenter mon patron, qui ne s'aperçut jamais d'aucune distraction dans mon travail et n'eut que des éloges à me donner sous le double rapport de l'exactitude et de l'application.

Je vis enfin arriver le terme de mon noviciat, et, un beau jour, *le cousin* me déclara ouvrier et m'assura que j'étais apte à recevoir désormais un salaire. Ce fut avec le plus vif plaisir que je reçus cette déclaration, dans laquelle je trouvais, outre ma liberté, l'avantage de pouvoir relever ma situation financière.

Je ne fus pas longtemps, du reste, sans profiter des bénéfices de ma nouvelle position. Une place m'ayant été offerte chez un horloger de Tours, je partis le lendemain du jour où je devins libre.

Mon nouveau patron était ce M. Noriet, qui plus tard acquit une certaine célébrité comme sculpteur. Son imagination, qui déjà pressentait ses œuvres futures, lui faisait dédaigner le travail routinier des *rhabilleurs* de montres, et il laissait volontiers à ses ouvriers le soin de faire ce qu'il appelait par dérision le *décrotage* de l'horlogerie. C'était pour remplir cette fonction qu'il m'avait fait venir chez lui.

Je devais gagner, en sus de la nourriture et du logement, trente-cinq francs par mois ; c'était peu,

à la vérité, mais la somme était énorme pour moi qui, depuis ma sortie de chez le notaire d'Avaray, n'avais vécu que des ressources d'un revenu plus que modeste.

Quand je dis que je gagnais trente-cinq francs, c'est pour établir une somme ronde; en réalité je ne les touchais pas dans leur intégralité. Mme Noriet, en sa qualité d'excellente ménagère, possédait au plus haut point l'intelligence des escomptes et des retenues. Aussi avait-elle trouvé le moyen de modifier mon traitement par un procédé aussi ingénieux qu'indélicat: c'était de me payer en écus de six livres. Or, comme à cette époque les pièces de six francs ne valaient que cinq francs quatre-vingts centimes, il en résultait chaque mois pour la patronne un bénéfice de vingt-quatre sous, que de mon côté je portais au compte de mes *profits et pertes*.

Chez M. Noriet, mon temps était certainement bien rempli par ma besogne, et pourtant je trouvais encore le moyen d'exécuter mes exercices dans les poches de ma redingote; tous les jours, je constatais avec joie les progrès sensibles que je devais à mon travail persévérant. J'étais parvenu à faire disparaître avec la plus grande facilité tout objet que je tenais entre mes mains; quant aux principes des tours de cartes, ils n'étaient plus pour moi qu'un

jeu d'enfant et me servaient à produire de charmantes illusions.

J'étais fier, je l'avoue, de mes petits talents de société et je ne négligeais aucune occasion de les faire valoir. Le dimanche, par exemple, après l'invariable partie de loto qui se jouait dans la famille toute patriarcale de M. Noriet, je donnais, à la grande satisfaction de l'assistance, une petite séance de prestidigitation qui venait égayer les fronts soucieux des victimes du plus monotone de tous les jeux. On trouvait que j'étais un *agréable farceur*, et ce compliment me ravissait d'aise.

Ma conduite régulière, mon assiduité au travail, et peut-être aussi un certain enjouement dont j'étais doué à cette époque, m'avaient concilié l'amitié et la sympathie du *patron* et de la *patronne*, si bien que j'étais devenu un membre indispensable de leur société et que je participais à toutes leurs parties de plaisir. Il nous arrivait assez souvent d'aller à la campagne.

Dans une de ces excursions, c'était le 25 juillet 1828 (et je n'oublierai jamais cette date mémorable, car peu s'en fallut qu'elle ne marquât la fin de mon existence), nous étions allés faire une promenade dans le but d'assister à la fête d'un village voisin. Avant de partir, nous avions annoncé notre retour pour cinq heures, en recommandant à la *bonne*

de tenir le dîner prêt pour ce moment ; mais entraînés par le plaisir, nous ne pûmes être exacts, et nous n'arrivâmes au logis que vers huit heures.

Après avoir subi la mauvaise humeur de la cuisinière, dont le dîner s'était refroidi, nous nous mettons à table et mangeons comme des gens dont l'appétit a été aiguisé par une longue promenade, le grand air et huit ou dix heures d'abstinence.

Quoi qu'en eût dit Jeannette (c'était le nom de notre *cordon bleu*) tout ce qu'elle nous servit fut trouvé excellent, à l'exception pourtant d'un certain ragoût que tout le monde déclara détestable et auquel on toucha à peine. Seul je dévorai ma part du mets, sans m'inquiéter, le moins du monde, de sa qualité. Malgré les railleries que m'attira mon avidité, j'en demandai même une seconde fois et j'aurais sans doute absorbé tout le plat, si la maîtresse de la maison ne s'y était opposée dans l'intérêt de ma santé.

Cette précaution me sauva la vie. En effet, le repas était à peine fini et la partie de loto commencée, que déjà j'éprouvais un malaise indéfinissable. Je ne tardai pas à me retirer dans ma chambre, où des douleurs atroces me saisirent et me forcèrent à requérir les soins d'un médecin. Le docteur, après s'être minutieusement renseigné, acquit bientôt la certitude qu'une forte dose de vert-de-gris s'était

formée dans la casserole où le ragoût avait été préparé, et déclara que j'étais empoisonné.

Les suites de cet empoisonnement furent terribles pour moi : pendant quelque temps l'on désespéra de mes jours, mais enfin, grâce aux soins intelligents dont je fus entouré, mes souffrances, bien qu'elles n'eussent pas encore dit leur dernier mot, semblèrent se calmer et me laissèrent un peu de repos.

Ce qu'il y eut d'étrange dans cette seconde période de ma maladie, c'est que ce fut seulement à partir du moment où le docteur déclara que j'étais hors de danger, que je fus saisi d'une idée fixe de mort prochaine, à laquelle vint se joindre un désir immodéré de finir mes jours près de ma famille.

Cette idée, sorte de monomanie, me poursuivait sans cesse, et je n'eus bientôt plus d'autre pensée que de partir. Je ne pouvais espérer obtenir du docteur l'autorisation de me mettre en voyage, lorsque ses recommandations tendaient à ce que je prisse les plus grands ménagements ; je résolus de m'en passer.

Un matin, à six heures, profitant d'un moment où l'on m'avait laissé seul, je m'habille à la hâte, je descends l'escalier et je gagne une voiture publique faisant le service de Tours à Blois.

Je m'installe aussitôt dans la rotonde, où par pa-

renthèse je me trouve seul, et, deux minutes après, l'équipage, léger de voyageurs et de bagages, part au galop.

On ne sera point surpris lorsque je dirai que la route ne fut pour moi qu'un horrible martyre. J'étais consumé par une fièvre brûlante, et ma tête semblait se briser à chaque cahot de la voiture. Dans mon délire, je voulais fuir mes souffrances, et mes souffrances voyageaient incessamment avec moi et s'augmentaient encore. N'y pouvant plus tenir, je passe le bras par la fenêtre, j'ouvre la porte du compartiment, et, au risque de me tuer, je saute à terre où je tombe privé de connaissance...

Je ne saurais dire ce que je devins après mon évanouissement; je me rappelle seulement de longues journées remplies par une existence vague et pénible dont je ne pus apprécier la durée; j'étais en proie au délire; je faisais des rêves affreux; j'avais des cauchemars épouvantables. Un d'eux surtout se renouvelait sans cesse. Il me semblait que mon crâne s'ouvrait comme une tabatière, qu'un médecin, les bras nus, les manches retroussées, et muni d'une énorme fourchette en fer, retirait de mon cerveau des marrons rôtis, qui aussitôt éclataient comme des bombes et projetaient devant mes yeux des milliers d'étincelles.

Cette fantasmagorie finit par s'évanouir, et la ma-

ladie vaincue ne me laissa plus que quelques souffrances beaucoup plus supportables.

Mais ma raison avait été si fortement ébranlée, qu'elle ne m'éclairait plus. Une existence d'automate, une indifférence complète, voilà à quoi j'étais réduit. Si j'entrevoyais quelques objets, ils étaient comme perdus dans un épais nuage, et je ne pouvais suivre un raisonnement. Il est vrai aussi de dire que tout ce qui frappait mes sens était d'une bizarrerie à mettre mon intelligence en défaut. Je me sentais comme emporté et ballotté dans une voiture, et pourtant j'étais bien sûr que j'occupais un bon lit, dans une petite chambre d'une propreté exquise. C'était à croire que j'étais encore sous l'empire de quelque hallucination !

Enfin je sentis une lueur d'intelligence s'éveiller en moi, et la première impression un peu vive que j'éprouvai fut produite par les soins empressés d'un homme que j'aperçus au chevet de mon lit. Ses traits m'étaient inconnus. Il s'approcha de moi et m'engagea affectueusement à prendre une potion. J'obéis; après quoi il me recommanda de garder le silence et de conserver le calme le plus parfait.

Hélas! l'état de faiblesse où je me trouvais rendait cette recommandation facile à suivre. Je cherchai cependant à deviner qui était cet homme, et j'interrogeai mes souvenirs.

Ce fut en vain! je ne voyais plus rien à partir du moment où, dans le transport de la douleur, je m'étais précipité par la portière de la diligence.

CHAPITRE IV.

Je reviens à la vie. — Un étrange médecin. — Torrini et Antonio : Un escamoteur et un mélomane. — Les confidences d'un meurtrier. — Une maison roulante. — La foire d'Angers. — Une salle de spectacle portative. — J'assiste pour la première fois à une séance de prestidigitation. — *Le coup de Piquet de l'aveugle*. — Une redoutable concurrence. — Le signor Castelli mange un homme vivant.

Je suis très peu fataliste, et si je le suis, ce n'est qu'avec de grandes réserves ; toutefois, je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici qu'il y a dans la vie humaine bien des faits qui tendraient à donner raison aux partisans de la fatalité.

Supposons, cher lecteur, que, au moment où je sortais de Blois pour me rendre à Tours, le destin, dans un élan de bonté pour moi, m'eût ouvert son livre à l'une des plus belles pages de ma vie

d'artiste. J'aurais été certainement ravi d'un si bel avenir, mais dans mon for intérieur n'aurais-je pas eu lieu de douter de sa réalisation ?

En effet, je partais comme simple ouvrier avec l'intention bien arrêtée de faire ce qu'on appelle un tour de France. Ce voyage, dont je ne pouvais préciser la durée, devait me conduire fort loin, car j'allais, sans doute, m'arrêter un an ou deux dans chacune des villes que je visiterais, et la France est grande ! Puis quand je serais suffisamment habile, je comptais revenir au pays natal pour m'établir en qualité d'horloger.

Mais le destin en a décidé autrement; il faut, pour ne pas mentir à ses propres décrets, qu'il m'arrête en chemin, me fasse revenir sur mes pas, et m'instruise dans l'art auquel je suis prédestiné. Que m'envoie-t-il pour cela? Un empoisonnement qui me rend fou de douleur et me jette inanimé sur la voie publique.

Ce serait pourtant à croire que ma carrière est terminée et que le destin se trouve en défaut. Pas du tout ! ainsi qu'on le verra par la suite de ce récit, rien n'était plus logique dans l'ordre de ma destinée que cet événement, et plus tard, lecteur, vous ne pourrez vous empêcher de convenir avec moi que c'est à mon empoisonnement que je dois d'avoir été prestidigitateur.

Mais j'en étais à rappeler mes souvenirs après ma *bienheureuse* catastrophe ; je reprends mon récit au point où je l'ai laissé.

Que m'était-il arrivé depuis mon évanouissement; où étais-je; et à quel titre cet homme si bon, si affectueux, me prodiguait-il tous ses soins? Je brûlais d'avoir la solution de ces problèmes, et je n'eusse pas manqué de la demander à mon hôte sans la recommandation expresse qu'il venait de me faire. Comme la pensée ne m'était pas interdite, je me lançaï dans le champ des suppositions, en les établissant sur l'examen de ce qui m'entourait.

La chambre dans laquelle je me trouvais pouvait avoir trois mètres de long sur deux de large ; les parois, brillantes de propreté, étaient en bois de chêne poli. De chaque côté, dans le sens de la largeur, était pratiquée, à hauteur d'appui, une petite fenêtre garnie de rideaux de mousseline blanche; quatre chaises en noyer, des tablettes servant de table et mon excellent lit, dont je ne pouvais voir la forme, composaient le mobilier de cette chambre roulante qui, au luxe près, ressemblait fort à une large *cabine* de bateau à vapeur.

Il devait y avoir deux autres compartiments; car, à ma gauche, je voyais de temps en temps disparaître mon docteur derrière deux larges rideaux de damas rouge ornés de crépines d'or, et je l'entendais mar-

cher dans une pièce dont je ne pouvais voir l'intérieur, tandis que, à ma droite, j'entendais à travers une mince cloison une voix qui adressait des encouragements à des chevaux. Cette circonstance me fit conclure que j'étais réellement dans une voiture, et que cette voix était celle de notre conducteur.

Je connaissais déjà le nom de ce dernier, pour l'avoir entendu appeler plusieurs fois par celui que je supposais être son maître. Il se nommait Antonio ; c'était du reste un mélomane parfait, et il chantait à ravir des morceaux italiens qu'il interrompait parfois pour faire la grosse voix, avec un accent très prononcé, et stimuler par un juron énergique la lenteur de son attelage. Je n'avais point encore eu l'occasion de voir ce garçon.

Quant au maître, c'était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, dont la taille, au-dessus de la moyenne, était bien prise ; dont la figure triste ou sérieuse, respirait toutefois un air de bonté qui prévenait en sa faveur. Une longue chevelure noire, naturellement bouclée, tombait sur ses épaules, et il avait pour vêtement une blouse avec un pantalon en toile écrue, pour cravate un foulard de soie jaune.

Mais aucune de ces particularités ne pouvait m'aider à deviner qui il était, et mon étonnement redoublait, en le voyant se tenir constamment à mes

côtés, me combler de soins et de prévenances, et me couver des yeux, comme eût fait la plus tendre des mères.

Un jour s'était écoulé depuis la recommandation qui m'avait été faite de garder le silence. J'avais repris un peu de forces, et il me semblait que j'étais assez bien pour pouvoir parler; j'allais donc prendre la parole, lorsque mon hôte, devinant mon intention, me prévint:

—Je conçois, me dit-il, que vous soyez impatient de savoir où vous êtes et avec qui vous vous trouvez; je ne vous cacherai pas que, de mon côté, je suis tout aussi curieux de connaître les circonstances qui ont amené notre rencontre. Cependant, dans l'intérêt de votre santé, dont j'ai pris la responsabilité, je vous demande de laisser passer encore la nuit; demain, j'ai tout lieu d'espérer que nous pourrons, sans aucun risque, causer aussi longuement qu'il vous plaira.

N'ayant aucune raison sérieuse à opposer à cette prière, et d'ailleurs, habitué depuis quelque temps à suivre aveuglément tout ce que me prescrivait mon étrange docteur, je me résignai.

La certitude d'avoir bientôt le mot de l'énigme contribua, je crois, à me procurer un sommeil paisible dont je sentis l'heureuse influence à mon réveil. Aussi, quand le docteur vint pour étudier mon pouls,

fut-il étonné lui-même des progrès qui s'étaient opérés en quelques heures, et, sans attendre mes questions :

— Oui, me dit-il, comme répondant au muet interrogatoire que lui adressaient mes yeux, je vais satisfaire votre juste curiosité; je vous dois une explication, et je ne vous la ferai pas attendre plus longtemps.

—Je me nomme Torrini, et j'exerce la profession d'escamoteur. Vous êtes chez moi, c'est-à-dire dans la voiture qui me sert ordinairement d'habitation. Vous serez étonné, je n'en doute pas, d'apprendre que la chambre à coucher que vous occupez en ce moment, peut, en s'allongeant, se transformer en salle de spectacle ; pourtant, c'est l'exacte vérité. Dans la petite pièce que vous voyez derrière ces rideaux rouges, est la scène où sont rangés mes instruments.

A ce mot d'escamoteur, je ne pus reprimer un mouvement de satisfaction dont mon sorcier ne devina pas la cause, car il ignorait qu'il eût près de lui un des plus fervents adeptes de son art.

—Quant à vous, poursuivit-il, je ne vous demanderai pas qui vous êtes ; votre nom, votre profession, ainsi que les causes de votre maladie, me sont connus. J'ai puisé ces renseignements sur votre livret et sur quelques notes trouvées sur vous, et

que j'ai cru devoir consulter dans votre intérêt.

— Je dois maintenant vous faire connaître ce qui s'est passé depuis le moment où vous avez perdu connaissance.

— Après avoir donné quelques représentations à Orléans, je me rendais de cette ville à Angers, où bientôt va s'ouvrir la foire, lorsque, à quelque distance d'Amboise, je vous ai rencontré étendu, la face contre terre et entièrement privé de sentiment. Par bonheur pour vous, je me trouvais alors près de mes chevaux, faisant ma promenade du matin, ainsi que cela m'arrive, chaque jour, quand je suis en voyage, et c'est à cette circonstance que vous devez de n'avoir pas été écrasé.

— Avec l'aide d'Antonio, je vous déposai sur ce lit, où ma pharmacie portative et mes connaissances en médecine vous rappelèrent à la vie. Pauvre enfant ! Le transport d'une fièvre ardente vous donnait des accès de folie furieuse; vous me menaciez sans cesse, et j'eus toutes les peines du monde à vous contenir.

—En passant à Tours, j'aurais bien désiré m'arrêter pour consulter un docteur, car votre position était grave, et il y a longtemps que je ne pratique plus la médecine que pour mon usage particulier. Mais j'étais à heures comptées; il fallait que j'arrivasse promptement à Angers où je désire être un des

premiers, afin de choisir un emplacement pour mes représentations; puis, je ne sais pourquoi, j'avais un pressentiment que je vous sauverais, et ce pressentiment ne m'a point trompé.

Ne sachant comment remercier ce bon Torrini, je lui tendis la main qu'il serra dans les siennes; mais l'avouerai-je ? je fus arrêté dans l'effusion de cet élan par une pensée que je me reprochai vivement plus tard :

— A quel motif, me disais-je, dois-je attribuer une affection aussi instantanée? Ce sentiment, quelque sincère qu'il soit, doit avoir nécessairement une cause ; et, dans mon ingratitude, je cherchais si mon bienfaiteur ne cachait pas quelque motif d'intérêt sous son apparente générosité.

Torrini, comme s'il eût deviné ce qui se passait en moi, reprit avec un accent plein de bonté :—Vous attendez une explication plus complète, n'est-ce pas? Eh bien ! quoiqu'il puisse m'en coûter je vous la donnerai ;.... la voici :

—Vous êtes étonné qu'un saltimbanque, un banquiste, un homme appartenant à une classe qui ne pèche pas d'habitude par excès de délicatesse et de sensibilité, ait compati si vivement à vos douleurs?

—Votre suprise cessera, mon enfant, lorsque vous saurez que cette compassion prend sa source dans une douce illusion de l'amour paternel.

Ici, Torrini s'arrêta un instant, parut se recueillir et continua d'une voix émue.—J'avais un fils, un fils chéri ; c'était mon idole, ma vie, tout mon bonheur ; une fatalité terrible m'a enlevé mon enfant ! il est mort, et, chose horrible à dire, il est mort assassiné, et vous voyez son assassin devant vous.

A un aveu si inattendu, je ne pus réprimer un mouvement d'horreur ; une sueur froide inonda mon visage.

— Oui, oui, son assassin, répéta Torrini dont la voix s'animait par degrés ; et cependant, la loi n'a pu m'atteindre, on m'a laissé la vie.... J'ai eu beau m'accuser devant mes juges ; ils m'ont traité de fou, et mon crime a passé pour un fait d'homicide par imprudence.... Que m'importent, après tout, leur appréciation et leur jugement? que ce soit par incurie ou par imprudence, comme ils le disent, mon pauvre Giovanni n'en est pas moins perdu pour moi, et, toute ma vie, j'aurai sa mort à me reprocher !

La voix de Torrini se perdit au milieu des sanglots; il resta quelque temps les yeux couverts de ses mains, puis, faisant un effort sur lui-même, il continua avec plus de calme :

— Pour vous épargner des émotions dangereuses dans votre position, j'abrégerai le récit d'infortunes dont cet événement ne fut qu'un terrible prélude. Ce que je vais vous dire suffira pour vous

faire comprendre la cause bien naturelle de ma sympathie pour vous.

—Lorsque je vous vis, je fus frappé d'une conformité d'âge et de taille entre vous et mon malheureux enfant ; je crus même retrouver dans quelques-uns de vos traits une certaine ressemblance avec les siens, et, m'abandonnant à cette illusion, je décidai que je vous garderais auprès de moi, que je vous donnerais des soins, comme si vous étiez mon propre fils.

—Vous pouvez vous faire maintenant une idée des angoisses que me causa, pendant huit jours, votre maladie, et de la douleur qui s'empara de moi, quand j'en vins à désespérer de vos jours.

— Mais enfin, la Providence, nous prenant tous deux en pitié, vous a sauvé. Vous êtes maintenant en pleine convalescence, et, sous peu de jours, je l'espère, vous serez complètement rétabli....

— Voilà, mon enfant, le secret de mon affection et de mon dévouement pour vous.

Profondément ému des malheurs de ce père, touché jusqu'aux larmes de la tendre sollicitude dont il m'avait entouré, je ne sus lui exprimer ma reconnaissance que par des phrases entrecoupées ; je suffoquais d'émotion.

Torrini, sentant lui-même la nécessité d'abréger cette scène attendrissante, sortit en me promettant un prompt retour.

Je ne fus pas plus tôt seul, que mille réflexions vinrent assaillir mon esprit. Cet événement, tragique et mystérieux, dont le souvenir semblait égarer la raison de Torrini; ce crime, dont il s'accusait avec tant d'insistance; ce jugement, dont il contestait la justice, m'intriguaient au plus haut point, et me donnaient un vif désir d'avoir des détails plus complets sur ce drame intime.

Puis je me demandais comment cet homme doué d'une agréable physionomie, qui ne manquait ni de jugement ni d'esprit, et qui joignait à une instruction solide une conversation facile et des manières distinguées, se trouvait ainsi descendu aux derniers degrés de sa profession.

Comme j'étais absorbé dans ces pensées, la voiture s'arrêta : nous étions arrivés à Angers. Torrini nous quitta un instant pour aller demander à la Mairie l'autorisation de donner des représentations, et, dès qu'il l'eut obtenue, il se mit en devoir de s'installer sur le terrain qui lui était assigné.

Ainsi que je l'ai dit, la chambre que j'habitais dans la voiture, devait être transformée en salle de spectacle; on me transporta donc dans une auberge voisine, et, à ma demande, on me plaça dans un excellent fauteuil, près d'une fenêtre ouverte. Le temps était beau; le soleil apportait dans ma chambre une tiède chaleur qui me ranimait; je me sentais

revivre, et, perdant insensiblement cette égoïste indifférence que donne une souffrance continue, je retrouvai dans mon imagination rafraîchie toute mon activité d'autrefois.

De ma place, je voyais Antonio et son maître, habit bas, manches retroussées, travailler à la construction du théâtre forain. En quelques heures, la transformation de notre demeure fut terminée: la maison roulante était devenue une charmante salle de spectacle. Il est vrai de dire que tout y était préparé, disposé et machiné, comme pour un changement à vue.

La distribution et l'organisation de cette singulière voiture sont restées si profondément gravées dans ma mémoire qu'il m'est facile encore d'en faire aujourd'hui une exacte description.

J'ai déjà donné, plus haut, quelques détails sur l'intérieur de l'habitation de Torrini; je vais les compléter.

Le lit, sur lequel j'avais reçu des soins,pendant ma maladie, se ployait par une ingénieuse combinaison, et rentrait, par une trappe, dans le parquet où il occupait un très petit espace.

Avait-on besoin de linge ou de vêtements? on ouvrait une trappe voisine de la précédente, et, à l'aide d'un anneau, on dressait devant soi un meuble à tiroir, qui semblait apparaître comme par en-

chantement. Un moyen analogue procurait une petite cheminée, qui, par une disposition toute particulière, chassait la fumée en dessous du foyer.

Enfin le garde-manger, la batterie de cuisine et quelques autres accessoires de ménage, mystérieusement casés, se trouvaient facilement sous la main pour le service, et reprenaient ensuite leurs places respectives.

Ce bizarre mobilier occupait, sous la voiture, tout l'emplacement compris entre les quatre roues, de sorte que la chambre, bien que suffisamment meublée, était cependant dégagée de tout embarras.

Mais si quelque chose me surprit, ce fut surtout lorsque je vis le véhicule, qui mesurait à peine cinq ou six mètres, prendre tout à coup une extension de deux fois cette longueur. Voici par quel ingénieux procédé on avait obtenu ce résultat : la caisse de la voiture était double, et on l'avait allongée en la tirant, ainsi que cela se pratique pour les tuyaux d'une lorgnette. Ce prolongement, soutenu par des tréteaux, présentait la même solidité que le reste de l'édifice.

La cloison qui séparait la chambre du cabriolet avait été enlevée, de manière que ces deux compartiments ne formaient plus qu'une seule pièce. On devait recevoir le public de ce côté, et un escalier, muni d'une rampe, conduisait à l'entrée, devant la-

quelle une élégante marquise simulait un vestibule, où était le bureau pour les billets.

Enfin, pour que rien ne manquât à l'aspect monumental de cette étrange salle de spectacle, on avait revêtu l'extérieur d'un décor simulant des pierres de taille et des ornements d'architecture.

La vue de cette machine, enflammant mon imagination, m'inspira un de ces rêves comme peut en concevoir une tête de vingt ans; véritable château en Espagne qui fut longtemps le but de mon ambition, mais que la Providence ne me permit pas de réaliser.

Je me voyais en perspective possesseur d'une voiture semblable, mais un peu plus petite, en raison du genre d'exhibition que je me proposais d'y faire.

Ici, je me trouve forcé d'ouvrir une parenthèse pour donner une explication que je crois nécessaire. J'ai tant parlé de prestidigitation, que l'on pourrait penser, d'après ce qui précède, que j'avais complètement abandonné mes idées sur la mécanique. Loin de là, j'étais plus que jamais passionné pour cette science; seulement, depuis que l'amour du merveilleux s'était emparé de mon esprit, j'en avais modifié les applications. Ne rêvant plus que prestiges, je les cherchais aussi dans mon art favori, sous forme d'automates, que je me proposais de mettre tôt ou tard à exécution.

Je me voyais donc possesseur d'une voiture munie d'une scène, où je faisais, en imagination, fonctionner les machines que j'avais inventées et exécutées moi-même.

Je m'y réservais, pour mon domicile privé, une petite pièce, dont je pouvais faire à ma volonté, ainsi que Torrini, une salle à manger, un salon, ou une chambre à coucher. Là, j'avais en outre un établi, des outils de mécanicien, un atelier complet enfin, puis je voyageais de ville en ville, à bien petites journées, il est vrai, mais je charmais l'ennui de la route par le travail. Quel plaisir, aussi, je me promettais de marcher à pied, quand l'envie m'en prendrait, et de m'arrêter pour visiter les lieux intéressants ! Je ne voulais rien moins que parcourir la France, l'Europe, le monde peut-être, en récoltant partout honneur, plaisir et profit.

Au milieu de ces riantes pensées, je ne tardai pas à voir renaître mes forces et ma santé, et je pus espérer que Torrini me permettrait bientôt d'assister à une de ses représentations. Il ne tarda pas, en effet, à m'en faire l'agréable surprise.

Un soir, m'aidant à descendre, il me conduisit jusqu'à son théâtre, et m'installa sur le premier banc de places, qu'il décorait pompeusement du titre de stalles.

J'étais le premier, l'heure d'entrée pour le public

n'ayant pas encore sonné. Torrini me laissa pour aller terminer les apprêts de sa séance, et, dès que je fus seul, je me recueillis, afin de pouvoir mieux savourer mon bonheur, car cette séance, la première de ce genre à laquelle j'allais assister, devait être une fête, je dirai plus, une véritable solennité pour moi.

L'entrée du public vint me tirer de mes rêveries. J'avais d'avance calculé son empressement sur l'intérêt que je portais moi-même à la représentation de Torrini, et je m'attendais à soutenir un assaut autour de ma place. Il n'en fut rien, et, si courtes que fussent les banquettes, je remarquai, avec peine et surprise, qu'elles n'étaient pas entièrement garnies de spectateurs; chacun avait ses coudées franches.

L'heure fixée pour le commencement du spectacle était arrivée. La sonnette résonna trois fois, le rideau s'ouvrit, et une charmante petite scène s'offrit à nos regards. Ce qu'elle avait surtout de remarquable, c'est qu'elle était entièrement dégagée de cet attirail d'instruments qui supplée à l'adresse de la plupart des escamoteurs. Par une innovation de bon goût et dont les yeux des spectateurs se trouvaient à merveille, quelques bougies, artistement disposées, remplaçaient cette prodigalité de lumières qui, à cette époque, était l'ornement

indispensable de tous les cabinets de *physique amusante*.

Torrini parut, s'avança vers le public avec une grande aisance, fit, selon l'usage du temps, un long salut, puis annonçant, en quelques mots, son désir de bien faire, sollicita l'indulgence des spectateurs, et termina par un compliment adressé aux dames.

Ce petit discours, bien que débité d'un ton froid et mélancolique, reçut du public quelques bravos encourageants.

La séance commença au milieu du plus profond silence, chacun semblant disposé à lui prêter toute son attention. Quant à moi, le cou tendu, les yeux inquiets, l'oreille attentive, je respirais à peine, tant je craignais de perdre un seul mot, un seul geste.

Je ne raconterai pas les différentes expériences dont je fus le témoin; elles furent toutes d'un intérêt palpitant pour moi; mais Torrini me sembla se surpasser encore dans les tours de cartes. Cet artiste possédait deux qualités bien précieuses dans la pratique de cet art, que l'on dit, je ne sais pourquoi, renouvelé des Grecs : c'était une adresse extrême et une incroyable hardiesse d'exécution. A cela, il joignait une manière tout aristocratique de toucher les cartes; ses mains blanches et soignées, semblaient à peine effleurer le jeu; et son travail était tellement

dissimulé, ses artifices, voilés par un naturel si parfait, que le public s'abandonnait invinciblement à une sympathique confiance. Sûr de l'effet qu'il produisait, il exécutait les *passes* les plus difficiles, avec un aplomb qu'on était bien loin de lui supposer, et obtenait par cela même les plus heureux résultats.

Pour clore la séance, Torrini pria l'assemblée de désigner quelqu'un pour venir jouer une partie de piquet avec lui. Un monsieur monta aussitôt sur la scène.

—Monsieur, lui dit Torrini, pardonnez-moi mon indiscrétion, mais il m'est indispensable pour la réussite de mon expérience de connaître votre nom et votre profession.

— Rien n'est plus facile, Monsieur; je me nomme Joseph Lenoir, et j'exerce la profession de maître de danse.

Un autre que Torrini n'eût pas manqué en pareille circonstance de faire quelque jeu de mots ou quelque plaisanterie sur le nom et la qualité de l'émule de Vestris; il n'en fit rien. Torrini n'avait fait cette demande que dans le but de gagner du temps, car il n'entrait ni dans son caractère, ni dans ses habitudes, de faire aucune mystification ; il se contenta d'ajouter :

— Je vous remercie, Monsieur, de votre complaisance, et maintenant que nous savons qui nous

sommes, nous pouvons avoir confiance l'un dans l'autre. Vous êtes venu, Monsieur, jouer au piquet avec moi, mais connaissez-vous bien ce jeu?

— Oui, Monsieur, je m'en flatte.

— Ah! ah! fit en riant Torrini, attendez, je vous prie, pour vous en flatter, que nous ayons joué notre partie. Toutefois, pour ne pas vous faire déchoir dans votre propre estime, je veux bien vous accorder que vous êtes très fort; mais, je vous en préviens, cela ne vous empêchera pas de perdre avec moi, et pourtant les conditions de la partie seront toutes à votre avantage.

— Ecoutez-moi: le tour que je vais exécuter et qu'on nomme *le coup de piquet de l'aveugle*, exige que je sois complètement privé de la vue; veuillez donc me bander les yeux avec soin.

M. Joseph Lenoir, qui, par parenthèse, portait des lunettes, était très méticuleux; aussi prit-il des précautions inouïes dans l'accomplissement de sa tâche. Il commença par poser sur les yeux du patient des étoupes en coton qu'il recouvrit successivement de trois épais bandeaux, et, comme si cette quadruple cloison ne devait pas suffire pour aveugler son antagoniste, il lui entoura encore la tête d'un énorme châle dont il serra très étroitement les extrémités.

J'ignore comment Torrini put tenir sans étouffer,

sous ces chaudes enveloppes ; pour moi, mon front ruisselait de sueur, tant je souffrais de le voir ainsi empaqueté! Ne connaissant pas alors toutes les ressources dont cet habile prestidigitateur pouvait disposer, je n'étais pas sans inquiétude sur l'issue de son expérience, et mon anxiété fut portée à son comble, lorsque je l'entendis s'adresser en ces termes à son adversaire :

—Monsieur Lenoir, ayez la bonté de vous asseoir, en face de moi, à cette table; j'ai encore un petit service à réclamer de votre obligeance, avant de commencer la partie. Grâce à vos soins, je suis entièrement privé de la vue Ce n'est pas assez ; pour que mon *incapacité* soit complète, il faut que vous me liiez les mains.

Monsieur Lenoir releva ses lunettes et regarda Torrini d'un air stupéfait. Mais ce dernier, avançant tranquillement les bras sur la table, et mettant ses deux pouces en croix, — Allons, Monsieur, attachez-moi cela solidement.

Le maître de danse prit une corde placée près de lui, et s'acquitta de ce nouveau travail avec autant de conscience qu'il en avait montré précédemment.

— Suis-je maintenant aveugle et privé de l'usage de mes mains, dit Torrini, en s'adressant à son vis-à-vis.

— J'en ai la certitude, répondit Joseph Lenoir.

— Eh bien ! alors, commençons la partie. Mais, dites-moi d'abord en quelle couleur vous voulez être repic ?

— En trèfle.

— Soit ! veuillez distribuer vous-même les cartes, en les donnant, par deux ou par trois, à votre gré. Lorsque les jeux seront faits, vous pourrez, je vous le permets encore, choisir celui que vous jugerez le plus convenable pour déjouer le repic annoncé.

Tout le temps que durèrent ces explications et les étranges préparatifs de la partie, le public était resté immobile et silencieux, ne sachant au juste s'il marchait vers une mystification, ou s'il assistait à une véritable expérience. Enfin, lorsqu'on vit le maître de danse mêler les cartes, l'on put croire que la partie était sérieusement engagée. Alors chacun se leva pour dominer la scène, et un grand nombre de spectateurs vinrent même entourer la table.

Je m'en étais approché aussi, et, à ma grande satisfaction, je me trouvais placé au premier rang.

Le plus grand silence régnait dans la salle.

— Voici les cartes mêlées, coupez, dit d'un ton railleur le maître de danse, qui se croyait déjà sûr de la victoire.

— Volontiers, répondit Torrini. Et, bien qu'il fût gêné dans ses mouvements, il parvint aussitôt à satisfaire son adversaire.

Les cartes ayant été distribuées, M. Lenoir déclara qu'il gardait celles qui se trouvaient devant lui.

— Très-bien, dit Torrini. Vous avez désiré, je crois, d'être repic en trèfle ?

— Oui, monsieur.

— Suivez donc mon jeu... J'écarte les sept de pique, de cœur et de carreau et mes deux huit ; ma rentrée me donne alors une quinte en trèfle, quatorze de Dames et quatorze de Rois, avec lesquels je vous fais repic ; comptez, Monsieur, et vérifiez.

Torrini disait vrai ; des bravos unanimes accueillirent ce coup d'éclat, en même temps que des plaisanteries reconduisaient jusqu'à sa place le pauvre maître de danse qui, tout interdit et confus de sa défaite, s'était empressé de quitter la scène.

La séance terminée, j'exprimai à Torrini le plaisir que m'avaient fait éprouver ses expériences, et je lui fis de sincères compliments sur l'adresse qu'il avait déployée, pendant toute la soirée, et plus particulièrement encore dans son dernier tour.

— Ces félicitations me flattent d'autant plus de votre part, me répondit-il en souriant, que je sais maintenant qu'elles me viennent, sinon d'un confrère, au moins d'un amateur, qui doit à coup sûr posséder une certaine habileté dans l'escamotage.

Je ne sais qui des deux, de Torrini ou de moi, fut

le plus charmé des compliments que nous venions de nous adresser réciproquement; mais je dois avouer que, pour ma part, je fus très sensible à l'opinion favorable qu'il avait conçue de mes talents. Une chose m'intriguait cependant : je n'avais jamais dit un mot à Torrini de ma passion pour la prestidigitation ; comment donc avait-il pu la connaître?

Il devina ma pensée et ajouta :

— Vous êtes étonné de voir vos secrets ainsi pénétrés, n'est-ce pas? et vous voudriez bien savoir comment je m'y suis pris pour les découvrir. Je vous le dirai volontiers.

— Ma salle est petite ; il m'est donc facile, quand je suis en scène, d'embrasser d'un coup-d'œil toutes les physionomies, et de voir les différentes impressions que je produis sur mes spectateurs. Je vous ai observé particulièrement, et j'ai pu, en suivant la direction de vos regards, juger ce qui se passait dans votre esprit. Ainsi, lorsque je me livrais à quelque paradoxe amusant, dans le but d'attirer l'attention du public du côté opposé à l'endroit où devait se faire le travail de l'escamotage, vous seul de tout l'auditoire, évitant le piége, vous teniez constamment vos yeux fixés là où s'accomplissait le tour dont vous guettiez l'exécution.

Quant à mon coup de piquet, bien que je n'aie pu vous apercevoir tandis que je l'exécutais, j'ai des

raisons pour être assuré que vous ne le connaissez pas.

— Vous avez deviné très juste, mon cher sorcier, et je ne puis disconvenir aussi que dans mes moments de loisir, je ne me sois amusé à quelques-uns de ces exercices, pour lesquels je me suis toujours senti une certaine inclination.

— Inclination! Permettez-moi de vous dire, mon enfant, que ce mot n'est pas celui qui convient ici; vous avez plus que de l'inclination pour l'escamotage; vous avez de la passion. Voici, du reste, sur quelles observations j'ai basé cette opinion. Ce soir, à ma séance, dès le lever du rideau, vos traits animés, votre œil avide, votre bouche béante et légèrement crispée, tout en vous dénotait des sensations vivement surexcitées. Votre physionomie, par exemple, portait dans ce moment là l'expression que doit avoir celle d'un gourmand devant une table somptueusement servie, ou plutôt celle d'un avare couvant du regard son trésor. Pensez-vous qu'avec de tels indices il soit besoin d'être sorcier pour avoir découvert tout l'empire que l'escamotage exerce sur votre esprit?

J'allais répondre à Torrini et lui donner raison, quand tirant sa montre et me la mettant sous les yeux: « Voyez, me dit-il, l'heure est avancée; il est temps pour un convalescent de prendre du repos;

nous continuerons cette conversation dans un moment plus convenable pour votre santé. » A ces mots, mon docteur me conduisit à ma chambre, et, après avoir consulté mon pouls, dont il parut satisfait, il me quitta.

Malgré le plaisir que j'éprouvais à causer, je ne fus pas fâché cependant de me trouver seul, car j'avais mille souvenirs à évoquer. Je voulais revoir encore en imagination les expériences qui m'avaient le plus vivement frappé, mais ce fut en vain.

Une pensée dominait toutes les autres, et me causait un serrement de cœur dont je ne pouvais me défendre. Je cherchais, sans pouvoir y parvenir, à me rendre compte des motifs du peu d'empressement du public pour les représentations intéressantes de Torrini.

Ce motif, Antonio me le fit connaître plus tard, et il est trop curieux pour que je le passe sous silence. D'ailleurs, j'y trouve l'occasion de faire connaître, dès maintenant, au lecteur, une variété très curieuse de cette grande famille des banquistes, famille étrange, originale, multiple, peu ou mal étudiée jusqu'à présent, et dont plus tard j'essayerai d'esquisser les mille physionomies.

J'ai dit que nous étions arrivés à Angers, en temps

de foire; or, parmi les nombreux entrepreneurs d'amusements qui sollicitaient à l'envi la présence et l'argent des Angevins, se trouvait un autre escamoteur, nommé Castelli.

Pas plus que Torrini, celui-ci n'était italien. Je dirai plus tard le véritable nom de Torrini et les raisons qui l'avaient décidé à le changer contre celui que nous lui connaissons. Quant à son confrère, il était normand d'origine, et il n'avait pris le nom de Castelli, que pour se conformer à l'usage adopté par le plus grand nombre des escamoteurs de cette époque, qui pensaient inspirer plus de confiance en s'attribuant une origine italienne.

Castelli était loin de posséder l'adresse merveilleuse de Torrini, et ses séances même ne présentaient aucun intérêt sous le rapport de la prestidigitation; mais il pensait comme Figaro *que le savoir faire vaut mieux que le savoir*, et il le prouvait par ses nombreux succès. Vraiment cet homme était le charlatanisme incarné et rien ne lui coûtait pour piquer la curiosité publique. On voyait, chaque jour, sur ses gigantesques affiches, l'annonce de quelque nouveau prodige. Ce prodige n'était en réalité qu'une déception, et le plus souvent même une mystification pour les spectateurs; mais il se résumait toujours dans l'encaissement d'une bonne recette: donc le tour était bon. Le public venait-il à se fâcher

d'être pris pour dupe ? Castelli connaissait l'art de se tirer d'un mauvais pas et de mettre les rieurs de son côté : il lançait avec assurance au parterre quelques lazzis baragouinés en mauvais italien et auxquels il était impossible de résister. Le public riait et se trouvait désarmé.

D'ailleurs, on doit se rappeler aussi qu'à cette époque, l'escamotage ne faisait pas, comme aujourd'hui, l'objet d'une représentation sérieuse; on allait à ces sortes de séances avec l'intention de rire aux dépens des victimes de l'escamoteur, dût-on subir soi-même les attaques du mystificateur.

Il faut avoir vu le mystificateur par excellence, le célèbre physico-ventriloque de l'époque, Comte, enfin, pour se faire une idée du sans façon avec lequel on en agissait envers le public. Ce physicien, si gracieux et si galant envers les dames, était impitoyable envers les hommes. Il lui semblait que les *cavaliers* (comme on disait alors) fussent prédestinés à servir aux distractions du *beau sexe*.

Mais, n'anticipons pas sur la biographie du *Physicien du Roi*, qui doit prendre place dans ce volume et dont nous ne voulons pas déflorer l'intéressante esquisse.

Le jour même où j'avais assisté à la séance donnée par Torrini, les affiches de Castelli étalaient cette

annonce, dont la singularité, il faut l'avouer, était bien faite pour tenter la curiosité du public :

THÉATRE DU SIGNOR CASTELLI.

Aujourd'hui 10 Août 1828.
Avec la Permission de M. le Maire de cette Ville,

LE SIGNOR CASTELLI,
Premier Prestidigitateur des deux Hémisphères,

Mangera

UN HOMME VIVANT.

NOTA. — Pour que le Public soit bien persuadé que le Spectateur qui sera mangé n'est point un Compère, le signor CASTELLI admettra toute personne qui voudra bien l'honorer de sa confiance. Le signor Castelli s'engage en outre à verser le produit de sa recette dans la caisse du Bureau de Bienfaisance de la ville d'Angers, dans le cas où il refuserait de faire l'expérience promise.

A ce séduisant appel, la ville entière mise en émoi, s'était précipitée en foule à la porte de l'escamoteur; on s'était poussé, coudoyé, bousculé pour avoir des places, et même des billets avaient été payés le double de leur valeur par des retardataires, jaloux d'assister à pareil spectacle.

Mais le nouveau tour qui fut joué dans cette

séance par l'escamoteur, fut en tous points digne de ceux qu'on avait déjà cités de lui.

Castelli, après avoir exécuté diverses expériences d'un intérêt secondaire, en était enfin arrivé à celle qui faisait palpiter d'impatience les spectateurs même les plus calmes.

—Messieurs, dit-il alors, en s'adressant au public, nous allons passer au dernier tour de ma séance. J'ai promis de manger, pour mon souper, un homme vivant; je vais tenir ma promesse. Que le courageux spectateur qui veut bien consentir à me servir de pâture (Castelli prononça ce dernier mot avec l'expression d'un véritable cannibale) se donne la peine de monter sur ma scène.

Deux victimes vinrent immédiatement s'offrir en holocauste.

Par un effet du hasard les deux individus offraient un contraste parfait.

Castelli, qui entendait l'art de la mise en scène, en profita habilement. Il les plaça côte à côte, le visage tourné vers les spectateurs, puis après avoir toisé des pieds à la tête l'un d'eux, grand gaillard sec et efflanqué, au teint jaune et bilieux :

— Monsieur, lui dit-il, avec une politesse affectée, mon intention n'est pas de vous humilier, mais j'ai le regret de vous dire qu'en fait de nourriture, je suis entièrement du goût de M. le curé. Comprenez-vous ?

Le grand homme sec parut un instant chercher la solution d'un problème, et finit par se gratter l'oreille, geste significatif qui, chez toutes les nations civilisées ou barbares, se traduit par ces mots : je ne comprends pas.

— Je vais me faire comprendre, reprit Castelli, d'un ton visant à la mystification. Sachez donc que M. le curé n'aime pas les os ; on le dit du moins dans les jeux innocents, et je viens de vous le déclarer, je partage l'antipathie de M. le curé sur ce point ; vous pouvez donc vous retirer, je ne vous retiens plus. Et Castelli de faire force salutations exagérées à son visiteur éconduit, qui se hâta de regagner sa place.

— Maintenant à nous deux, Monsieur, fit l'escamoteur, en s'adressant à celui qui restait ; c'était un gros garçon joufflu, au teint rosé, et qui semblait fait exprès pour le repas d'un cannibale épicurien.

— Voyons, mon gros ami, vous consentez donc à être mangé tout vif ?

— Oui, Monsieur, j'y consens d'autant plus volontiers que je suis venu ici pour cela.

— Ah ! ah ! cela se trouve à merveille (et Castelli humecta ses lèvres ainsi qu'un gourmet affriandé par l'aspect d'un mets succulent), comme je suis en appétit, nous allons nous mettre immédiatement à l'œuvre.

On apporta au même instant une gigantesque salière.

Le gros garçon regardait d'un air ébahi, semblant demander quel pouvait être l'usage de cet étrange ustensile.

— N'y faites pas attention, lui dit Castelli. Je mange d'ordinaire très épicé, ainsi permettez-moi de vous saler et poivrer, comme j'ai l'habitude de faire.

Et il se mit à saupoudrer le malheureux d'une poudre blanche qui, s'attachant à son visage, à ses mains, à ses vêtements, lui donna bientôt la plus singulière physionomie.

Le gros garçon qui, au début de cette petite scène, essayait de lutter d'entrain et de gaîté avec l'escamoteur, ne riait plus du tout et semblait désirer ardemment la fin de la plaisanterie.

— Ah çà, maintenant, ajouta Castelli, en roulant des yeux effrayants, mettez-vous à genoux, élevez vos deux mains au-dessus de la tête, et joignez-les en forme de paratonnerre..... Fort bien, mon ami, on dirait vraiment que vous n'avez fait d'autre métier de votre vie que de vous faire manger. Allons, faites votre prière et je commence mon repas.... Y êtes-vous?....

— Oui Monsieur, murmura le gros garçon devenu blême d'émotion. J'y suis!

Aussitôt Castelli saisit dans sa bouche le bout des doigts du patient, et les mord d'une telle force que ce dernier, comme poussé par un ressort, se redresse tout d'un trait en s'écriant avec énergie :

— Sacredié ! Monsieur, faites donc attention, vous me faites mal !

— Comment ! je vous fais mal, dit Castelli avec le plus grand calme ; ah çà, mais que direz-vous donc quand j'en arriverai à votre tête ? C'est certainement par enfantillage que vous criez ainsi à la première bouchée. Voyons, soyez raisonnable, laissez-moi continuer ; j'ai une faim d'enfer et vous me faites languir.

Et Castelli le poussant par les épaules voulait lui faire reprendre sa position. Mais le gros garçon résistait de toutes ses forces en criant d'une voix altérée par la frayeur : je ne veux plus ! je vous dis que je ne veux plus ! çà fait trop de mal. Enfin, par un effort suprême, il s'échappa des mains de l'escamoteur.

Pendant ce temps, le public qui entrevoyait le dénouement de cette plaisante scène, remplissait la salle de bruyants éclats de rire. Ce ne fut qu'à grand'peine que Castelli parvint à se faire entendre.

— Messieurs, dit-il, en affectant le ton du plus grand désappointement, vous me voyez à la fois

surpris et fort contrarié de la fuite de ce Monsieur, qui n'a pas eu le courage de se voir manger entièrement. J'attends maintenant quelqu'un qui veuille bien le remplacer, car, loin de reculer devant l'accomplissement de ma promesse, je me trouve dans de si heureuses dispositions, que je m'engage, après avoir mangé le premier spectateur qui se présentera, à en manger un second, puis un troisième et enfin, pour me rendre digne de vos suffrages et de vos applaudissements, je promets de dévorer la salle entière.

Cette plaisanterie eut encore un immense succès de rire; mais la farce était jouée, et personne ne se présentant de nouveau pour être dévoré, chacun prit le parti d'aller digérer chez lui la mystification dont il avait eu sa part.

Si de semblables manœuvres réussissaient, on conçoit qu'il devait rester peu de monde pour Torrini. Voulant toujours conserver une certaine dignité vis-à-vis du public, cet homme consciencieux n'annonçait sur ses affiches que des expériences qu'il exécutait réellement, et, s'il tâchait parfois d'en rendre les titres attrayants, il demeurait néanmoins dans les limites de la plus exacte vérité.

CHAPITRE V.

Confidences d'Antonio. — Comment on peut provoquer les applaudissements et les ovations du public. — Le comte de......, banquiste. — Je répare un automate. — Atelier de mécanicien dans une voiture. — Vie nomade : heureuse existence. — Leçons de Torrini ; ses principes sur l'escamotage. — Un *grec* du grand monde, victime de son escroquerie. — L'escamoteur Comus. — Duel aux coups de piquet. — Torrini est proclamé vainqueur. — Révélations. — Nouvelle catastrophe. — Pauvre Torrini !

Le lendemain de la séance, Antonio, selon son habitude, vint s'informer de ma santé.

J'ai déjà dit que ce garçon possédait un charmant caractère : toujours gai, toujours chantant, son fonds de bonne humeur était intarissable et ramenait souvent la gaîté dans notre intérieur, qui sans cela eût été fort triste.

En ouvrant ma porte, il avait interrompu un air

d'opéra qu'il fredonnait depuis le bas de l'escalier.

— Eh bien! mon petit signor, me dit-il dans un français pittoresquement mêlé d'italien, comment va la santé ce matin?

— Très bien, Antonio, très bien, merci.

— Ah oui ! très bien, Antonio, très bien ! et mon Italien cherchait à reproduire l'intonation de ma voix, je vous crois, mon cher malade, mais cela ne vous empêchera pas de prendre cette potion que vous envoie le docteur mon maître.

— J'y consens, mais, en vérité, ce médicament devient du superflu, car j'éprouve maintenant un bien-être indéfinissable qui me fait présager que, bientôt revenu à la santé, il ne me restera plus qu'à vous remercier de vos bons soins, vous et votre maître, et à m'acquitter envers lui des dépenses occasionnées par ma maladie.

— Per Diou! que dites-vous là, s'écria Antonio, penseriez-vous à nous quitter? Oh! j'espère bien que non.

— Vous avez raison, Antonio, je n'y pense pas aujourd'hui, mais j'y penserai dès que je serai en état de le faire. Vous devez comprendre, mon ami, que malgré tout le chagrin que me causera notre séparation, il faudra bien en arriver là. J'ai hâte de retourner à Blois pour rassurer ma famille, qui doit être dans une mortelle inquiétude. . . . .

—Votre famille ne saurait être inquiète, puisque, pour tranquilliser votre père, vous lui avez écrit que votre indisposition n'ayant pas eu de suites, vous vous étiez dirigé vers Angers pour y chercher du travail.

— C'est vrai, mais...

— Mais, mais, interrompit Antonio, vous n'aurez aucune bonne raison à me donner; je vous répète que vous ne pouvez pas nous quitter. D'ailleurs, ajouta-t-il en baissant la voix, si je vous disais quelque chose, je suis sûr que vous seriez de mon avis.

Antonio s'arrêta, parut lutter un instant contre le désir qu'il avait de me faire une confidence, puis se décidant enfin : « Ah batz! fit-il résolument, puisque c'est nécessaire, je n'hésite plus.

— Vous parliez tout à l'heure de vous acquitter envers mon maître, sachez donc que c'est plutôt lui qui se trouverait votre obligé.

— Je ne vous comprends pas.

— Eh bien, écoutez-moi, mon cher ami, dit Antonio d'un air mystérieux, je vais m'expliquer. Vous n'ignorez pas que notre pauvre Torrini est affecté d'une maladie très grave qui lui tient là (Antonio posa le doigt sur son front). Or, depuis que vous êtes avec nous, depuis que dans une douce illusion de sa folie, il croit trouver en vous une ressemblance avec son fils, mon maître, grâce à cette

bienfaisante hallucination, perd tous les jours de sa tristesse et se livre même par moments à quelques courts accès de gaîté. Hier, par exemple, pendant sa séance, vous l'avez vu deux ou trois fois égayer son public, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps.

Ah! mon cher, continua Antonio devenant de plus en plus communicatif, si vous l'aviez vu avant le fatal événement, alors qu'il jouait sur les plus grands théâtres de l'Italie. Quel esprit! quelle verve! quel entrain! Hélas! qui aurait pu dire à cette époque qu'on verrait un jour le Comte de..... Antonio se reprit vivement : qu'on verrait le célèbre Torrini, réduit à jouer dans une baraque, en concurrence avec le dernier des saltimbanques, lui, le prestidigitateur sans rival, lui, l'artiste fêté, qu'on appelait partout le beau, l'élégant Torrini. Du reste, ce n'était que justice, car il éclipsait les plus riches par son luxe et par la distinction de ses manières, et jamais prestidigitateur ne mérita par son talent et son adresse de plus légitimes acclamations.

Cependant, vous avouerai-je, ajouta Antonio dans l'entraînement de ses confidences, que ces acclamations étaient quelquefois mon œuvre?

Sans doute le public est un intelligent appréciateur du talent; mais, vous le savez, il a souvent

besoin d'être guidé dans les élans de son admiration. Je me chargeai de ce soin, et sans en rien dire à mon maître, je lui ménageai quelques ovations qui purent contribuer à étendre et à prolonger ses succès.

Que de fois des bouquets, jetés à propos, provoquèrent l'explosion des sentiments de la salle entière? Que de fois aussi des murmures approbateurs, habilement placés, enfantèrent des trépignements passionnés?

Je me rappelle encore avec plaisir une partie que j'organisai, et dans laquelle j'eus une réussite inespérée.

C'était à Mantoue, à la sortie d'une représentation où le signor Torrini s'était vraiment surpassé; ses expériences avaient toutes été couvertes de frénétiques applaudissements, car, ajouta Antonio avec une certaine fierté, une fois lancé, l'Italien n'est pas enthousiaste à demi.

Le public sortait en foule de la salle, lorsque mon maître quittant également le théâtre, monta dans sa voiture.

A un signal donné par moi, quelques amis poussent d'éclatants bravos en l'honneur du prestidigitateur. Vivat Torrini! crions-nous de toute la force de nos poumons. Vivat Torrini! répète la foule dans une immense acclamation. « Il faut le

conduire en triomphe, » ajoutons-nous en chœur, et en un instant nous dételons les chevaux et nous prenons leur place.

La foule, électrisée par notre ardeur, se met elle-même à pousser aux roues, et finit par nous disputer l'honneur de traîner la voiture.

Il va sans dire que loin de nous y opposer, nous laissons faire, et tranquilles spectateurs de la scène, nous suivons le char triomphal jusqu'à l'hôtel.

Là, Torrini se débattant au milieu de la foule toujours grossissante, monte à grand'peine à son balcon, d'où il remercie le peuple avec tous les signes de l'émotion la plus vive.

Quels succès, mon cher, quels succès nous avions alors! Je ne saurais mieux vous en donner l'idée, qu'en vous disant qu'à cette époque mon maître avait de la peine à dépenser tout l'argent que lui rapportaient ses séances.

— Il est fâcheux pour votre maître, dis-je à Antonio, que moins confiant dans l'avenir, il n'ait pas conservé une partie de cette fortune, qu'il serait si heureux de retrouver aujourd'hui.

— Nous avons fait souvent aussi cette réflexion, répliqua-t-il, mais elle n'a servi qu'à augmenter nos regrets. Comment supposer alors que la fortune nous tournerait si brusquement le dos? D'ailleurs, mon maître croyait le luxe nécessaire pour

acquérir le prestige dont il aimait à s'entourer, et pensait avec raison que ses prodigalités ajoutaient encore à la popularité que lui procurait son talent.

Cette causerie intime semblait devoir durer longtemps encore, lorsque Torrini appela Antonio, qui me quitta brusquement.

Un incident m'avait frappé dans cette conversation; c'était le moment où Antonio s'était repris à propos du nom de son maître. Cette remarque contribua à m'inspirer un vif désir de connaître l'histoire de Torrini. Mais je n'avais pas de temps à perdre, car la dernière représentation était annoncée pour le lendemain, et j'étais résolu à retourner immédiatement après dans ma famille.

Je m'armai donc de courage pour vaincre la répugnance que, au dire d'Antonio, son maître éprouvait à parler du passé, et après le déjeûner que nous prîmes ensemble, j'entamai ainsi la conversation, espérant trouver l'occasion de l'amener à me raconter ce que je désirais tant savoir.

— Vous partez demain pour Angoulême, lui dis-je, j'ai le regret de ne pouvoir vous y suivre; il faut enfin nous séparer, quoi qu'il puisse m'en coûter après le service que vous m'avez rendu et les bons soins dont vous m'avez comblé.

Je le priai ensuite de faire connaître à ma famille

les dépenses que lui avait occasionnées ma maladie, et je terminai en l'assurant de ma profonde reconnaissance.

Je m'attendais à entendre Torrini se récrier à l'annonce de notre séparation ; il n'en fut rien.

— Quelques instances que vous fassiez, me répondit-il avec la plus grande tranquillité, je n'accepterai rien de vous. Puis-je vous faire payer ce qui a été pour moi une source de bonheur? Ne parlons donc jamais de cela. Vous voulez me quitter, ajouta-t-il avec un sourire sympathique qui lui était particulier, moi, je vous dis que vous ne me quitterez pas.

J'allais répliquer.

— Je dis que vous ne me quitterez pas, reprit-il vivement, parce que vous n'avez aucune raison pour le faire et que, tout à l'heure, vous en aurez mille pour demeurer encore quelque temps avec moi.

D'abord, vous avez besoin de grands ménagements pour rétablir votre santé profondément altérée, et pour déraciner les restes d'un mal dont vous devez craindre le retour. En outre, j'ajouterai que j'attendais votre rétablissement pour vous prier de me rendre un service que vous ne pouvez me refuser. Il s'agit de la réparation d'un automate que je tiens d'un certain Opré, mécanicien hollandais, et j'en suis convaincu, vous vous en tirerez à merveille.

A ces excellentes raisons, Torrini, qui craignait sans doute quelque indécision de ma part, joignit les plus attrayantes promesses.

— Pour charmer votre travail, me dit-il, nous ferons de longues causeries sur l'escamotage; je vous expliquerai le coup de piquet qui vous a tant charmé, et plus tard, lorsque cette matière sera épuisée, je vous raconterai les événements les plus importants de mon existence. Vous apprendrez par mon récit ce qu'il est permis à l'homme de souffrir sans en perdre la vie; et les enseignements que vous tirerez d'une vie presque terminée, serviront peut-être à vous guider dans votre carrière à peine commencée. Enfin, fit-il en me tendant la main, votre présence contribuera, je l'espère, à chasser de mon esprit les sombres idées qui depuis longtemps m'assiégent et m'ôtent toute énergie.

Je n'avais rien à répondre à d'aussi pressantes sollicitations: je me rendis aux désirs de Torrini.

Le jour même, il me remit l'automate que je devais réparer.

C'était un petit harlequin dont les fonctions consistaient à ouvrir la boîte dans laquelle il était enfermé, à sauter dehors pour exécuter quelques évolutions, et à rentrer de lui-même dans sa prison, lorsqu'on lui en donnait l'ordre. Mais cette pièce était en si mauvais état, que je dus songer à

la refaire presque entièrement. A cet effet, j'organisai un petit atelier dans la voiture, et, deux jours après, assis devant mon établi, je commençais mon premier ouvrage en fait d'automates, tandis que nous roulions sur la route d'Angers à Angoulême

Je vivrai longtemps encore avant d'oublier les joies intimes de ce voyage; la santé m'était entièrement revenue, et avec la santé la gaîté et le réveil de mes facultés morales.

Notre énorme véhicule, traîné par deux chevaux, ne pouvait courir la poste; aussi ne faisions-nous que dix à douze lieues par jour, et encore fallait-il commencer la journée de bonne heure. Cependant, malgré la lenteur de ce trajet, jamais le temps ne s'écoula pour moi plus vite et plus agréablement. Ce voyage n'était-il pas en effet l'accomplissement de mes plus beaux rêves ? que pouvais-je désirer de plus ? Installé dans une petite chambre bien propre, devant une fenêtre à travers laquelle je voyais se dérouler le riant panorama du Poitou et de l'Angoumois, je me trouvais au milieu de mes outils bien aimés, travaillant à la construction d'un automate, dans lequel je voyais le premier-né d'une nombreuse famille à venir ; il m'était impossible de rien imaginer au-delà.

Dès le début de notre voyage, je m'étais mis à l'ouvrage avec tant d'ardeur, que Torrini, toujours

plein de sollicitude pour ma santé, avait exigé un matin que je prisse quelque distraction après chaque repas. Le jour même, quand nous sortîmes de table, il m'engagea, en me présentant un jeu de cartes, à lui montrer mon savoir-faire.

Bien que intimidé par un spectateur aussi clairvoyant, par un juge dont l'adresse m'avait tant émerveillé, je m'armai de courage et je commençai par un de ces effets auxquels j'avais donné le nom de *fioritures*. Prélude brillant des tours de cartes, il n'avait pour but que d'éblouir les yeux en montrant l'extrême agilité des doigts.

Torrini me regarda faire d'un air indifférent et j'aperçus même un sourire effleurer ses lèvres; j'en fus, je l'avoue, un peu désappointé, mais il se hâta de me consoler:

— J'admire sincèrement votre adresse, me dit-il, mais je dois ajouter que je fais peu de cas de ces *fioritures*, comme vous les appelez; je les trouve brillantes, il est vrai, mais fort inutiles. Du reste, je serais curieux de savoir si vous les placeriez au commencement ou à la fin de vos tours de cartes.

— Il me semble assez logique, répondis-je, de placer au commencement d'une séance un exercice dont le but est de s'emparer de l'imagination des spectateurs.

— Eh bien! mon enfant, répliqua-t-il, nous

différons sur ce point ; moi, je pense qu'il ne faut les placer ni au commencement ni à la fin, mais en dehors de vos tours de cartes. En voici la raison :

— Après une exposition aussi brillante, le spectateur ne verra plus dans vos tours que le résultat de votre dextérité, tandis qu'en affectant beaucoup de bonhomie et de simplicité, vous l'empêcherez d'attribuer une cause à vos prestiges. Vous produirez alors du surnaturel et vous passerez pour un véritable sorcier.

Je me rendis complètement à ce raisonnement, d'autant plus que dès mes premiers travaux en escamotage, j'avais toujours considéré le naturel et la simplicité comme les bases essentielles de l'art de produire des illusions, et que je m'étais posé cette maxime (applicable seulement à l'escamotage), *qu'il faut d'abord gagner la confiance de celui que l'on veut tromper*. Je n'avais pas été conséquent avec mes principes, et j'en fis humblement l'aveu.

Il faut avouer que c'est une singulière occupation pour un homme auquel la franchise est naturelle, que de s'exercer incessamment à dissimuler sa pensée et à chercher le meilleur moyen de faire des dupes. Mais ne pourrait-on pas dire aussi que la dissimulation et le mensonge deviennent des qualités ou des défauts selon les applications qui en sont faites ?

Le commerçant, par exemple, ne les regarde-t-il pas comme des qualités précieuses pour faire valoir sa marchandise?

La science du diplomate consiste-t-elle à tout dire avec franchise et simplicité?

Enfin, n'est-il pas jusqu'à ce qu'on appelle le bon ton ou l'usage de la bonne compagnie, qui ne soit un charmant tissu de dissimulations et de tromperies?

Quant à l'art que je cultivais, que pouvait-il être sans le mensonge?

Encouragé par Torrini, je repris de l'assurance; je continuai à exécuter tous mes exercices d'escamotage, et je lui exposai plusieurs nouveaux principes que j'avais imaginés.

Mon maître, cette fois, me fit quelques compliments, auxquels il joignit de sages avis.

— Je vous conseille, me dit-il, de modérer la vivacité de votre jeu. Loin de mettre autant de pétulance dans vos mouvements, affectez au contraire une grande tranquillité; et vous éviterez ainsi ces étourdissantes gesticulations, par lesquelles les escamoteurs en général croient détourner l'attention des spectateurs, lorsqu'ils ne parviennent qu'à les fatiguer.

Mon professeur joignant ensuite l'exemple aux préceptes, prit le jeu de mes mains, et, dans les

mêmes passes que j'avais exécutées, il me montra les finesses de la dissimulation appliquées à l'escamotage.

J'étais dans la plus complète admiration.

Flatté sans doute de l'impression qu'il produisait sur moi :

—Puisque nous sommes sur le chapitre des tours de cartes, me dit Torrini, je vais vous donner l'explication de mon coup de piquet; mais avant, il est nécessaire que je vous montre un instrument qui sert à son exécution.

Torrini alla chercher une petite boîte qu'il me remit.

Vingt fois je retournai l'instrument sans pouvoir en comprendre les fonctions.

— Vous chercheriez en vain, me dit-il, vous ne trouveriez pas. Quelques mots pourraient vous mettre sur la voie, mais je préfère, si pénibles que soient pour moi les souvenirs que je vais évoquer, vous raconter comment cette boîte est tombée entre mes mains, et dans quel but elle avait été primitivement imaginée.

— Il y a vingt-cinq ans environ, j'habitais Florence où j'exerçais la profession de médecin; je n'étais pas alors escamoteur, ajouta-t-il avec un profond soupir, et plût au ciel que je ne l'eusse jamais été !

Parmi les jeunes gens de mon âge que je fréquentais, je m'étais particulièrement lié avec un Allemand, nommé Zilberman.

Comme moi, Zilberman était docteur, mais comme moi aussi, docteur sans clientèle. Nous passions ensemble la plus grande partie des heures de loisir que nous laissait l'exercice de notre profession ; c'est vous dire que nous nous quittions à peine. Nos goûts étaient à peu près les mêmes, sauf un point sur lequel nous différions essentiellement.

Zilberman aimait passionnément le jeu, moi je n'y trouvais aucun attrait. Il fallait même que mon antipathie pour les cartes fût alors bien forte pour que je ne cédasse pas à la contagion de l'exemple, car mon ami réalisait des bénéfices considérables qui lui permettaient de mener un train de grand seigneur, tandis que moi, tout en vivant avec la plus stricte économie, je contractais des dettes.

Quoiqu'il en fût, nous vivions, Zilberman et moi, dans la plus fraternelle intimité. Sa bourse m'était souvent ouverte; mais, j'en usais avec d'autant plus de discrétion, que j'ignorais quand je pourrais lui rendre ce qu'il me prêtait. Sa délicatesse et sa générosité envers moi me portaient à croire qu'il était franc et loyal envers tout le monde. Je me trompais !

Un jour, il y avait quelques heures à peine que

je l'avais quitté, lorsqu'un de ses domestiques vint en toute hâte m'annoncer que, dangereusement blessé, son maître me priait de me rendre auprès de lui.

J'y courus aussitôt.

Mon malheureux ami, le visage couvert d'une pâleur mortelle, gisait étendu sur son lit.

Surmontant ma douleur, je m'approchai pour le secourir.

Zilberman m'arrêta, me fit signe de m'asseoir, congédia les personnes qui l'entouraient, et, après s'être assuré que nous étions seuls, il me pria de l'écouter.

Sa voix, affaiblie par d'horribles souffrances, arrivait à peine à mon oreille ; je fus obligé de me pencher vers lui.

— Mon cher Edmond, me dit-il, un homme m'a traité d'escroc...., je l'ai provoqué en duel..., nous nous sommes battus au pistolet, et j'ai reçu sa balle en pleine poitrine.

Et comme j'insistais près de Zilberman pour lui donner des soins.

— C'est inutile, mon ami ; je sens que je suis frappé à mort; il me reste à peine le temps de vous faire une confidence pour laquelle je réclame toute votre indulgente amitié ...... Sachez, ajouta-t-il en me tendant une main déjà glacée, que je n'ai

point été injustement insulté.... J'ai la honte de vous avouer que, depuis longtemps, je vis aux dépens des dupes que je fais.... Secondé par une fatale adresse et plus encore par un instrument que j'ai imaginé, je trichais journellement au jeu.

— Comment! vous, Zilberman? fis-je en retirant vivement ma main de la sienne.

— Oui moi, répondit le moribond, qui d'un regard suppliant sembla me demander grâce;....

Edmond, ajouta-t-il, en réunissant tout ce qui lui restait de forces, au nom de notre ancienne amitié ne m'abandonnez pas..... pour l'honneur de ma famille, qu'on ne retrouve pas ici la preuve de mon infamie. Je vous en conjure, débarrassez-moi de cet instrument, faites le disparaître. » Il découvrit son bras auquel était fixée une petite boîte.

Je la détachai, et, ainsi que vous, mon enfant, je la regardai sans y rien comprendre.

Ranimé par un reste de sa coupable passion, Zilberman ajouta avec l'expression de la plus vive admiration : Voyez pourtant comme c'est ingénieux! Cette boîte peut s'attacher au bras sans en augmenter visiblement le volume. On y met des cartes que l'on a disposées à son gré. Lorsqu'il s'agit de couper, on place sans affectation la main sur le jeu qui se trouve sur la table, de manière à le cacher tout entier; on presse la détente, que vous voyez là,

en appuyant légèrement le bras sur le tapis, et aussitôt, les cartes préparées sortent, tandis qu'une pince vient subtilement saisir l'autre jeu et le ramène dans la boîte.

Aujourd'hui, pour la première fois, mon instrument a mal fonctionné; la pince a laissé une carte sur la table..... mon adversaire.....

Zilberman ne put terminer la phrase.... il avait rendu le dernier soupir.

Les confidences de Zilberman, sa mort, m'avaient jeté hors de moi-même, ajouta Torrini, je me hâtai de sortir de sa chambre. Rentré chez moi, je me mis à réfléchir sur ce qui venait de se passer, et pensant que ma liaison trop connue avec ce malheureux ne me permettait plus de rester à Florence, je me décidai à partir pour Naples.

J'emportai avec moi la fatale boîte, sans prévoir l'usage que j'en pourrais faire un jour, et pendant longtemps je la laissai de côté. Cependant, quand je me livrai à l'escamotage, j'y songeai pour l'exécution de mon coup de piquet, et l'heureuse application que j'en fis me valut un de mes plus beaux succès de prestidigitateur.

A ce souvenir, les yeux de Torrini s'animèrent d'un éclat inaccoutumé, et me firent pressentir un récit intéressant. Il continua en ces termes :

Un escamoteur nommé Comus[1], possédait un coup de piquet qu'il exécutait, il faut le dire, avec une merveilleuse adresse. Les éloges qu'on lui prodiguait à ce sujet le rendaient très glorieux; aussi ne manquait-il jamais de mettre sur ses affiches que seul il pouvait exécuter ce tour incomparable, portant ainsi un défi à tous les prestidigitateurs en renom. J'avais alors quelque réputation. Cette prétention de Comus me piqua vivement; je connaissais sa manière de faire, et, par cette raison, sachant mon coup de piquet bien supérieur au sien, je résolus de relever le gant qu'il jetait à la face de tous ses rivaux.

Je me rendis donc à Genève, où il se trouvait, et je lui proposai une représentation commune, dans laquelle un jury serait chargé de prononcer sur notre mérite respectif.

Comus accepta avec empressement, et, au jour fixé, un nombre immense de spectateurs accourut pour nous voir opérer.

En sa qualité de doyen, mon adversaire commença. Mais, mon cher Robert, pour que vous puissiez, comme le jury, comparer nos deux manières de faire, je vais d'abord vous dire comment il exécuta sa partie.

---

[1] Comus eut plus tard un concurrent redoutable dans Cotte dit Conus, qui était également doué d'une extrême habileté.

S'étant fait donner un jeu, il le décacheta, le fit mèler, puis, le reprenant, brouilla les cartes par une feinte maladresse, de manière qu'elles se trouvèrent face contre face ou dos à dos. Ce dérangement, qui semblait un effet du hasard, lui procura l'occasion de manipuler le jeu, tout en ayant l'air de le remettre dans un ordre convenable; aussi, quand il eut terminé, je reconnus, comme je m'y attendais, qu'il avait marqué d'un petit pli, à peine perceptible, certaines cartes qui devaient lui donner une dix-huitième majeure, un roi et un quatorze d'as.

Cela fait, Comus remit le jeu à son partenaire en le priant de le mêler de nouveau, et pendant ce temps il se fit bander les yeux ; précaution inutile, soit dit en passant, car quelque soin que l'on prenne pour priver quelqu'un de la vue par ce moyen, la proéminence du nez laisse toujours un vide suffisant pour qu'on y voie distinctement.

Quand le partenaire eut fini, Comus prit encore le jeu comme pour le mêler à son tour, mais vous comprenez facilement qu'il ne s'agissait pour lui, cette fois, que de disposer les cartes de manière à ce que celles qu'il avait marquées lui échussent dans la distribution que ferait son adversaire.

Le *saut de coupe*, comme vous le savez, neutralise l'action de couper; par conséquent Comus était sûr du succès.

En effet, les choses se passèrent ainsi, et de chaleureux applaudissements accueillirent la victoire de mon antagoniste.

J'ai lieu de croire, pourtant, que grand nombre de ces bravos lui étaient accordés surtout par des amis et des compères, car, lorsque je me présentai à mon tour pour exécuter ma partie, un murmure désapprobateur accueillit mon entrée en scène. Le mauvais vouloir des spectateurs était même si manifeste, qu'il eût suffi pour m'intimider si, à cette époque, je n'avais été en quelque sorte cuirassé contre toutes les appréciations ou préventions du public.

Les spectateurs étaient loin de s'attendre à la surprise que je leur ménageais. Au lieu de réclamer un partenaire dans la salle, ainsi que l'avait fait mon rival, ce fut à Comus lui-même que je m'adressai pour tenir ma partie.

A cette demande, je vis chacun se regarder avec surprise. Mais quelles ne furent pas les exclamations, quand après avoir prié mon adversaire de me bander les yeux et de me lier les mains, je lui déclarai que non-seulement je ne toucherais pas le jeu avant de couper, mais encore que je le laissais libre, lorsqu'il aurait désigné dans quelle couleur il voulait être repic et capot, de donner les cartes par deux ou par trois, et de choisir enfin celui des deux jeux qui lui conviendrait !

J'avais un jeu tout préparé[1] dans ma petite boîte ; j'étais sûr de mon instrument. Ai-je besoin de vous dire que je gagnai la partie ?

Grâce à ces dispositions secrètes, ma manière de faire était si simple, qu'il était impossible de deviner comment je m'y prenais, tandis que les manipula-

---

[1] Le jeu est divisé en quatre parties égales, par quatre cartes plus larges que les autres, de sorte que l'on peut couper où cela est nécessaire pour l'organisation du jeu.

Voici l'ordre des cartes avant d'être coupées : Dame, neuf, huit, *sept de trèfle*. As, roi, valet, dix, dame, neuf, huit, *sept de cœur*. As, roi, valet, dix, dame, neuf, huit, *sept de pique*. As, roi, valet, dix, dame, neuf, huit, *sept de carreau*. As, roi, valet, dix de trèfle. Les quatre sept sont des cartes larges.

Lorsque l'adversaire a nommé la couleur dans laquelle il veut être repic et que nous supposerons être trèfle, on coupe au sept de cette couleur et on lui laisse la liberté de donner par deux ou par trois. De plus, les cartes étant une fois données, on laisse l'adversaire choisir celui des deux jeux qu'il préfère. Si celui-ci a donné les cartes par deux et qu'il ait gardé son jeu, on écarte : les neuf de pique, de cœur et de carreau et deux dames quelconques. La rentrée donne quinte majeure en trèfle, quatorze d'as et quatorze de rois.

Si, au contraire, l'adversaire a choisi le jeu du premier en cartes, on écartera : les sept de cœur, de pique et de carreau et deux huit quelconques. La rentrée produira la même quinte en trèfle, quatorze de dames et quatorze de valets.

Si l'adversaire a préféré donner les cartes par trois, et qu'il garde son son jeu, on écartera : le roi, le huit et le sept de cœur, le neuf et le huit de pique, afin d'avoir par la rentrée : la quinte majeure en trèfle, une tierce à la dame en carreau ; trois as, trois dames et trois valets.

Si, au contraire, il choisit le jeu du premier en cartes, on écartera : la dame et le neuf de cœur, le valet et le sept de pique et l'as de carreau. On aura par la rentrée cette même quinte majeure en trèfle, une tierce au neuf en carreau, trois rois et trois dix qui feront soixante.

tions préliminaires de Comus faisaient nécessairement supposer qu'on était victime de sa dextérité. Je fus déclaré vainqueur à l'unanimité. Des bravos prolongés accueillirent cette décision, et les amis mêmes de Comus, délaissant mon rival, vinrent m'offrir une charmante épingle en or, surmontée d'un gobelet, insigne de ma profession. Cette épingle, à ce que m'apprit un des assistants, avait été commandée par le pauvre Comus, qui croyait bien qu'elle lui serait revenue.

Je puis, ajouta Torrini, me vanter à bon droit de cette victoire, car si Zilberman m'avait laissé la boîte, il ne m'avait pas montré le coup de piquet dont j'ai imaginé moi-même les combinaisons. Ce tour n'était-il pas, je vous le demande, bien supérieur à celui de Comus qui, il est vrai, faisait illusion à la multitude, mais que le moindre prestidigitateur pouvait facilement deviner ?

En sa qualité d'inventeur, Torrini avait un amour-propre extrême; mais c'était, je crois, son seul défaut, et il le rachetait, du reste, par la facilité avec laquelle lui-même accordait aux autres des éloges. S'il attribuait à chacun la part de mérite qui lui revenait, il avait à cœur qu'on lui rendît la justice qui lui était due.

Son récit terminé, je lui adressai les compliments les plus sincères, tant sur son invention que sur

l'avantage qu'il en avait retiré vis-à-vis de Comus.

Ainsi voyageant, et nous arrêtant de temps à autre pour donner des séances dans les villes où nous pouvions espérer faire recette, nous dépassâmes Limoges et nous nous trouvâmes sur la route qui mène de cette ville à Clermont.

Torrini se proposait de donner quelques représentations dans le chef-lieu du Puy-de-Dôme, après quoi il voulait retourner directement en Italie, car il en regrettait le doux climat et les fanatiques ovations.

Je comptais moi-même me séparer alors de lui. Il y avait environ deux mois que nous voyagions ensemble; or, c'était à peu près le terme que j'avais fixé pour la réparation de l'automate, et mon travail était sur le point d'être terminé.

D'un autre côté, j'avais le droit de demander mon congé, sans crainte d'être taxé d'ingratitude. La santé de Torrini était devenue aussi bonne que nous pouvions l'espérer, et je lui avais donné tout le temps dont je pouvais raisonnablement disposer.

Néanmoins, il me coûtait de parler encore de séparation, car mon professeur enchanté de mes progrès et de mon adresse, ne concevait pas que je pusse avoir d'autre intérêt, d'autre désir que celui de continuer à voyager avec lui, et de finir par être ou son suppléant ou son successeur.

Sans doute, cette position m'aurait convenu à bien des égards, car, je l'ai dit, ma vocation était irrévocablement fixée. Mais, soit que de nouveaux instincts se fussent éveillés en moi, soit que l'intimité dans laquelle je vivais avec Torrini m'eût ouvert les yeux sur les inconvénients de son genre de vie, je visais maintenant plus haut qu'à sa succession.

Ma détermination de partir était donc bien arrêtée : de pénibles circonstances retardèrent encore le moment de la séparation.

Nous étions sur le point d'arriver à Aubusson, ville célèbre par ses nombreuses manufactures de tapis. Torrini et son domestique étaient sur le devant de la voiture; moi j'étais à mon travail; nous descendions une côte, et Antonio avait serré le frein puissant destiné à enrayer les roues de notre véhicule. Tout-à-coup, j'entends le bruit d'un objet qui se brise, puis la voiture, violemment lancée, descend avec une rapidité effrayante. Les moindres obstacles lui font faire des soubresauts à tout briser, et produisent un balancement régulier qui s'accroît en nous menaçant d'une chute épouvantable.

Tremblant et respirant à peine, je me cramponne à mon établi comme à une planche de salut et, les yeux fermés, j'attends avec terreur la mort qui paraît inévitable.

Un instant nous sommes sur le point d'échapper

à notre catastrophe. Nos vigoureux chevaux, habilement dirigés par Antonio, avaient tenu bon dans cette course effrénée ; nous étions enfin arrivés au bas de la côte. Déjà même nous passions devant les premières maisons d'Aubusson, quand la fatalité conduit de ce côté une énorme voiture chargée de foin qui, sortant d'une rue transversale, vient subitement nous barrer le passage. Son conducteur ne s'aperçut du danger que lorsqu'il n'était plus temps d'y parer. La rencontre était inévitable, le choc fut terrible.

Lancé violemment sur la cloison de ma chambre, je fus un instant étourdi par la douleur, mais presqu'aussitôt revenu à moi, je pus encore descendre de voiture et m'approcher de mes compagnons de voyage. Antonio, couvert de contusions sans gravité, soutenait Torrini, qui beaucoup plus maltraité que nous, avait le bras démis et une jambe cassée.

Nos deux chevaux gisaient sur la place ; ils avaient été tués sur le coup. Quant à la voiture, la caisse seule était à peu près intacte, le reste se trouvait complètement démembré.

Un médecin, que l'on alla chercher, arriva presque en même temps que nous dans une auberge voisine où nous avions été conduits.

Ici, je pus admirer la force d'âme de Torrini qui,

dissimulant avec un courage héroïque ses vives souffrances, voulut qu'on s'occupât d'abord de nous avant de songer à lui. Quelques instances que nous fîmes, il nous fut impossible de vaincre sa résolution.

Ma guérison et celle d'Antonio furent assez rapides; quelques jours suffirent pour notre entier rétablissement. Mais il n'en fut pas de même de Torrini, qui fut forcé de passer par toutes les opérations et les différentes phases d'une jambe cassée.

Cet homme, qui n'avait, pour ainsi dire, de sensibilité que pour les chagrins passés, pour les douleurs morales, accepta avec la résignation la plus philosophique les conséquences de ce nouveau malheur.

Cependant elles pouvaient être terribles pour lui: la réparation de la voiture, le médecin, notre séjour forcé à l'auberge allaient lui coûter fort cher. Pourrait-il continuer ses représentations, remplacer ses chevaux perdus, etc.? Cette pensée nous causait de cruelles inquiétudes à Antonio et à moi. Torrini seul ne désespérait pas de l'avenir:

— Laissez faire, disait-il, avec une entière confiance en lui-même, quand une fois je serai rétabli, tout ira bien; que peut craindre un homme courageux et plein de santé? *Aide-toi, le Ciel t'aidera,* a

dit notre bon Lafontaine ; eh bien ! nous nous aiderons tous les trois, et nul doute que nous ne sortions de ce mauvais pas.

Afin de tenir compagnie à cet excellent homme et lui procurer quelques distractions, j'apportai mon établi près de son lit, et, tout en travaillant, je repris avec lui le cours de nos conversations, qui avaient été si fatalement interrompues.

Le jour vint enfin où j'eus la joie de mettre la dernière main à mon automate et de le faire fonctionner devant Torrini, qui en parut enchanté. Si notre blessé avait été moins malheureux, j'aurais profité de cette circonstance pour prendre congé de lui, mais pouvais-je abandonner en cet état l'homme qui m'avait sauvé la vie ? D'ailleurs, une autre pensée m'était venue aussi. Quoique Torrini ne nous eût rien dit de sa position pécuniaire, nous croyions, Antonio et moi, nous apercevoir qu'elle était fort embarrassée. Mon devoir n'était-il pas de chercher à la relever, si cela était en mon pouvoir ? Je communiquai certain projet à Antonio qui l'approuva, en me priant toutefois d'en remettre l'exécution à un peu plus tard, lorsque nous verrions que nos suppositions s'étaient vérifiées.

Cependant les journées étaient bien longues près du malade, car, ainsi que je l'ai dit, mes travaux de mécanique se trouvaient terminés, et l'escamotage

était un sujet de conversation depuis longtemps épuisé.

Un jour que nous nous regardions, Torrini et moi, sans trouver une parole à échanger, je me souvins de la promesse qu'il m'avait faite de me raconter l'histoire de sa vie et je la lui rappelai.

A cette demande, Torrini soupira. — Ah! dit-il, si je pouvais supprimer de mon récit de tristes souvenirs, ce serait un bonheur pour moi de vous raconter quelques belles pages de ma vie d'artiste. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, c'est une dette que j'ai contractée envers vous, je dois m'acquitter.

Ne vous attendez pas à ce que je vous raconte jour par jour toute mon existence, ce serait beaucoup trop long et pour vous et pour moi. Je veux seulement citer quelques épisodes intéressants qui forment, pour ainsi dire, les jalons d'une carrière beaucoup trop agitée, et vous donner la description de quelques tours qui ne doivent point être arrivés à votre connaissance. Ce sera, j'en suis certain, la partie de mon récit qui vous intéressera le plus, car, ajouta Torrini sur le ton d'une plaisante prophétie, quelle que soit aujourd'hui votre résolution de ne pas suivre l'art que je cultive, je puis pourtant, sans être un Nostrodamus, vous prédire que tôt ou tard vous vous y livrerez avec passion et que vous y obtiendrez des succès. Ce que vous allez en-

tendre, mon ami, vous montrera, du reste, qu'il n'est pas permis à l'homme de dire, avec le dicton populaire : *Fontaine, je ne boirai pas de ton eau.*

CHAPITRE VI.

Torrini me raconte son histoire. — Perfidie du chevalier Pinetti. — Un escamoteur par vengeance. — Course au succès entre deux magiciens. — Mort de Pinetti. — Séance devant le pape Pie VII. — Le chronomètre du cardinal ***. — Douze cents francs sacrifiés pour l'exécution d'un tour. — Antonio et Antonia. — La plus amère des mystifications. — Constantinople.

Mon nom est Edmond de Grisy, et celui de Torrini appartient à Antonio, mon beau-frère. Ce brave garçon, que vous avez pris à tort pour mon domestique, a bien voulu me suivre dans ma mauvaise fortune, afin de m'aider dans mes séances. Vous avez pu remarquer, du reste, aux égards que je lui témoigne, que, tout en lui laissant des travaux qui conviennent mieux à son âge qu'au mien, je le regarde comme mon égal, et que je le considère,

j'aurais dit autrefois comme mon meilleur ami, je dis à présent, comme l'un de mes deux meilleurs amis.

Mon père, le comte de Grisy, habitait dans le Languedoc une propriété, reste d'une fortune jadis considérable, mais que les circonstances avaient de beaucoup diminuée.

Dévoué au roi Louis XVI, et l'un de ses plus fidèles serviteurs, il courut au jour du danger faire un rempart de son corps à son souverain, et il fut tué lors de la prise des Tuileries, dans la journée du 10 août.

J'étais alors moi-même à Paris; et profitant du désordre qui régnait dans la capitale, je pus franchir les barrières et gagner notre petit domaine de famille. Là, je déterrai à la hâte une somme de cent louis que mon père réservait pour les cas imprévus ; je joignis à cet argent quelques bijoux qui me venaient de ma mère, et, muni de ces faibles ressources, je me rendis à Florence.

Les valeurs que j'avais sauvées se montaient à cinq mille francs; cette somme était insuffisante pour me faire vivre de mes rentes ; je dus chercher dans mon travail de quoi subvenir à mon existence. Mon parti fut bientôt pris ; mettant à profit l'excellente instruction que j'avais reçue, je me livrai avec ardeur à l'étude de la médecine. Quatre ans après

j'obtenais le diplôme de docteur. J'avais alors vingt-sept ans.

Je m'étais fixé à Florence, où j'espérais me créer une clientèle. Malheureusement pour moi, dans cette ville au climat si doux, au soleil si bienfaisant, le nombre des médecins dépassait celui des malades, et ma nouvelle profession, à cela près du profit, était une véritable sinécure.

Je vous ai raconté déjà, à propos du malheureux Zilberman, comment je partis brusquement de la capitale de la Toscane pour aller me fixer à Naples.

Plus heureux qu'à Florence, j'eus la chance, en y arrivant, de traiter avec succès un malade qui avait résisté à la science des meilleurs médecins de l'Italie.

Mon client était un jeune homme d'une très haute famille. Sa guérison me fit le plus grand honneur, et me plaça immédiatement parmi les médecins renommés de Naples.

Ce succès, la vogue qu'il me valut, m'ouvrirent bientôt les portes de tous les salons, et la noblesse de mon nom, rehaussée par les manières d'un gentilhomme élevé à la cour de Louis XVI, me rendit l'homme indispensable des soirées et des fêtes.

De quelle douce et belle existence n'eussé-je pas continué de jouir, si le sort, jaloux de mon bonheur,

ne fût venu briser cet heureux avenir en me lançant dans les vives et brûlantes émotions de la vie artistique !

On était aux premiers jours du carnaval de 1796. Un homme remplissait l'Italie de son nom et de son immense popularité ; il n'était bruit partout que des prodiges opérés par le chevalier Pinetti.

Ce célèbre escamoteur vint à Naples, et la ville entière courut à ses intéressantes représentations.

Je me passionnai moi-même pour ce genre de spectacle ; j'y passais toutes mes soirées, cherchant à deviner chacun des tours exécutés par le chevalier, et pour mon malheur, je finis par avoir la clef d'un grand nombre d'entre eux.

Je ne m'en tins pas là : je voulus aussi les exécuter devant quelques amis ; le succès stimula mon amour-propre et me donna l'ambition d'augmenter mon répertoire J'arrivai à posséder la *séance* complète de Pinetti.

Le chevalier fut pour ainsi dire éclipsé. On ne parlait plus dans la ville que de mon habileté et de mon adresse ; c'était à qui solliciterait la faveur d'obtenir de moi une représentation. Mais je ne répondais pas à toutes les demandes, car par un raffinement de coquetterie j'étais avare de mon talent, espérant ainsi en relever le prix.

Mes spectateurs privilégiés s'en montraient d'autant plus remplis d'enthousiasme, et chacun prétendait que j'égalais Pinetti, si je ne le surpassais même.

Le public est si heureux, mon cher enfant, fit Torrini d'un ton de mélancolique regret, lorsqu'il peut opposer à l'artiste en renom quelque talent naissant ! Il semble que ce souverain dispensateur de la vogue et de la renommée se fasse un malin plaisir de rappeler à l'homme qu'il encense, que toute réputation est fragile, et que l'idole d'aujourd'hui peut être brisée demain.

La fatuité m'empêchait d'y songer ; je croyais à la sincérité des éloges que l'on me prodiguait, et moi, l'homme sérieux, le docteur en renom, j'étais fier de ces futiles succès !

Pinetti, loin de se montrer jaloux de mes triomphes, témoigna le désir de me connaître, et il vint lui-même me trouver.

Il pouvait avoir alors quarante-six ans, mais les apprêts d'une toilette recherchée le faisaient paraître beaucoup plus jeune. Sans avoir les traits fins et réguliers, il possédait une certaine distinction dans la physionomie ; ses manières étaient excellentes. Cependant, par un travers d'esprit qu'on ne saurait expliquer, il avait le mauvais goût de porter au théâtre un brillant costume de général, sur lequel s'étalaient de nombreuses décorations.

Cette bizarrerie, qui rappelait trop le charlatan, aurait dû peut-être m'éclairer sur la valeur morale de l'homme; mais ma passion pour l'escamotage me rendit aveugle; nous nous abordâmes comme de vieux amis, et notre intimité fut en quelque sorte instantanée.

Pinetti se montra charmant, causa avec moi de ses secrets, sans y mettre la moindre réticence, et m'offrit même de me conduire au théâtre, pour me montrer les dispositions scéniques de sa séance.

J'acceptai avec le plus grand empressement, et nous montâmes dans son riche équipage.

Dès ce moment, le chevalier affecta avec moi la plus grande familiarité. De la part d'un autre, cela m'eût blessé, ou tout au moins eût excité ma défiance, et je me serais tenu sur la réserve. J'en fus, au contraire, enchanté, car Pinetti avait, par son luxe effréné, conquis une telle considération, qu'un grand nombre de jeunes gens des plus nobles de la ville s'honoraient de son amitié. Pouvais-je me montrer plus fier que ces messieurs?

En peu de jours, nous étions devenus deux amis inséparables. Nous ne nous quittions que pour le temps de nos représentations respectives.

Un soir, après l'une de ces séances intimes, dans laquelle j'avais été couvert d'applaudissements, la tête

encore échauffée de ce triomphe, j'allai, comme d'habitude, souper chez Pinetti. Par extraordinaire, je le trouvai seul.

En me voyant entrer, le chevalier accourut au devant de moi, m'embrassa avec effusion et demanda des nouvelles de ma soirée. Je ne lui cachai pas mon succès.

— Oh! mon ami, me dit-il, cela ne me surprend pas, car vous êtes incomparable; certes, ce ne sera point vous faire un compliment exagéré, si je dis que vous pouvez défier les plus habiles et les plus illustres.... Et pendant tout le souper, quelques efforts que je fisse, il ne voulut parler que de moi, de mon adresse, de mes succès.

J'avais beau me défendre de ses éloges, le chevalier semblait y mettre tant de sincérité, que je finis par me rendre.

Ma défaite eut même tant de charmes pour moi, que je finis par m'accorder quelques compliments. Comment croire que tous ces éloges n'étaient qu'une comédie pour amener une mystification?

Quand Pinetti me vit arrivé à ce point, et que le champagne eut fini de me tourner la tête:

— Savez-vous, cher comte, me dit l'escamoteur, que vous pourriez faire demain aux habitants de Naples une surprise qui vaudrait son *pesant d'or* pour les pauvres de la ville?

— Laquelle ? dis-je.

— Ce serait, mon cher ami, de jouer à ma place dans une représentation que je dois donner au bénéfice des indigents. Nous mettrions votre nom sur l'affiche au lieu du mien, et l'on ne verrait dans cette substitution qu'une bonne et loyale entente entre deux artistes. Une séance de moins pour moi n'ôterait rien à ma réputation, tandis qu'elle vous couvrirait de gloire ; j'aurais alors la double satisfaction d'avoir contribué à secourir bien des infortunes et à mettre en relief le talent de mon meilleur ami.

Cette proposition m'effraya tellement que je me levai de table, comme si j'eusse craint d'en entendre davantage. Mais Pinetti avait une éloquence si persuasive, il semblait se promettre tant de plaisir de mon futur triomphe, qu'insensiblement je me laissai aller à promettre tout ce qu'il voulut.

— A la bonne heure, me dit Pinetti, quittez donc enfin cette défiance de vous-même qu'on pardonnerait à peine à un écolier. Voyons, ajouta-t-il, puisqu'il en est ainsi, nous n'avons pas de temps à perdre. Rédigeons notre programme ; choisissez dans mes expériences celles qui vous conviendront le mieux, et quant aux apprêts de la séance, reposez vous-en sur moi, je serai là pour que tout marche selon vos désirs.

Le plus grand nombre des tours de Pinetti s'exécutaient avec le concours de compères, qui apportaient au théâtre différents objets dont l'escamoteur avait les doubles. Cela facilitait singulièrement ses prétendus prodiges. Je ne devais donc pas craindre d'échouer.

Nous eûmes bientôt arrêté le programme, puis nous passâmes à la rédaction de l'affiche, en tête de laquelle j'écrivis avec une profonde émotion :

AUJOURD'HUI 20 AOUT 1796

REPRÉSENTATION EXTRAORDINAIRE

AU BÉNÉFICE DES PAUVRES DE LA VILLE DE NAPLES.

SÉANCE DE MAGIE

PAR M. LE COMTE DE GRISY.

Suivait l'énumération des expériences que je devais présenter.

Comme nous terminions, les habitués de la maison de Pinetti entrèrent en alléguant quelques excuses, plus ou moins spécieuses, pour justifier leur retard.

Leur tardive arrivée ne m'inspira aucun soupçon, car on entrait chez Pinetti à toute heure de la nuit, sa porte n'étant fermée que depuis la pointe du jour jusqu'à deux heures de l'après-midi, temps qu'il consacrait au sommeil et à sa toilette.

Dès que les nouveaux venus eurent connaissance de ma résolution, ils m'en félicitèrent bruyamment et me promirent de m'appuyer de leurs chauds applaudissements. Mais ce concours sera superflu, ajoutèrent-ils, en raison de l'enthousiasme que doit indubitablement exciter votre représentation.

Pinetti remit à l'un de ses domestiques l'affiche, en lui donnant l'ordre de recommander à l'imprimeur de la faire placarder par toute la ville avant le jour.

Un pressentiment me fit faire un geste pour reprendre le papier, mais Pinetti m'arrêta en riant :

— Allons, cher ami, me dit-il, ne cherchez pas à fuir un bonheur assuré, et demain à pareille heure nous célébrerons tous ici votre triomphe.

La galerie fit chorus et, par anticipation, on but en l'honneur de mes prochains succès, quelques verres de champagne qui achevèrent de dissiper mes hésitations et mes scrupules.

Je rentrai chez moi fort avant dans la nuit, et je me couchai sans trop me rendre compte de ce qui s'était passé.

A deux heures de l'après-midi, je dormais encore, lorsque je fus réveillé par la voix de Pinetti :

Alerte ! Edmond, me criait-il à travers la porte. Alerte ! nous n'avons pas de temps à perdre ; c'est

aujourd'hui le grand jour, ouvrez-moi, j'ai mille choses à vous dire.

Je me hâtai de lui ouvrir.

—Ah ! cher comte, me dit-il, laissez-moi vous féliciter sur votre bonheur. On ne parle que de vous dans la ville. La salle est entièrement louée; on s'arrache les derniers billets; le roi lui-même, accompagné de sa famille, vous fait l'honneur d'assister à votre représentation; nous venons d'en recevoir l'avis.

A ces mots, des souvenirs précis me reviennent; une sueur froide couvre mon front; la terreur qui saisit tout débutant me donne le vertige. Épouvanté, je m'asseois sur le pied de mon lit. — N'y comptez pas, chevalier, m'écriai-je avec fermeté, n'y comptez pas, et, quelque chose qui puisse en arriver, je ne veux pas jouer.

— Comment, vous ne voulez pas jouer? me dit mon perfide ami, en affectant la tranquillité la plus parfaite; mais mon cher, vous ne songez pas à ce que vous dites ; il n'y a plus maintenant possibilité de reculer; les affiches sont posées, et c'est un devoir pour vous de tenir les engagements que vous avez pris. Du reste, pensez-y bien, cette représentation est pour les pauvres, qui vous bénissent déjà et que vous ne pouvez abandonner; un refus serait pour le ro une insulte.

Allons ! allons ! ajouta-t-il, du courage, mon ami ; à quatre heures venez me trouver au théâtre ; nous ferons ensemble une répétition que je crois du reste inutile, mais qui vous donnera de la confiance. Au revoir !

Une fois livré à moi-même, je restai près d'une heure absorbé dans mes réflexions, cherchant en vain un moyen d'éluder la représentation. A chaque instant une barrière insurmontable se dressait devant moi : le roi, les pauvres, la ville entière, tout enfin semblait me faire un impérieux devoir de tenir ma promesse inconsidérée.

Après m'être bien désespéré, j'en vins à réfléchir qu'aucune difficulté sérieuse ne pouvait se présenter dans cette séance, puisque grand nombre de tours, comme je l'ai dit, étant faits avec l'aide de compères, la plus grande partie du travail revenait à ces collaborateurs.

Fort de cette idée je repris courage, et, à quatre heures, j'arrivai au théâtre avec une assurance qui surprit Pinetti lui-même.

La représentation ne devant commencer qu'à huit heures, j'avais tout le temps nécessaire pour faire mes préparatifs. Je l'employai si bien, que, lorsque vint le moment d'entrer en scène, mes folles appréhensions s'étaient complètement évanouies, et je me présentai devant le public avec assez d'aplomb pour un débutant.

La salle était comble. Le roi et sa famille, installés dans une loge d'avant-scène, semblaient porter sur moi des regards pleins d'une sympathique indulgence. Sa Majesté devait savoir que j'étais un émigré français.

J'attaquai hardiment mon programme par un tour qui devait vivement frapper l'imagination des spectateurs.

Il s'agissait d'emprunter une bague, de la mettre dans un pistolet, de faire feu par une fenêtre donnant sur la scène, et de l'envoyer dans la mer qui baignait le pied du théâtre. Ceci terminé, j'ouvrais une boîte qui avait été préalablement examinée, fermée et cachetée par les spectateurs, et l'on y trouvait un énorme poisson, qui rapportait la bague dans sa bouche.

Plein de confiance dans la réussite de ce tour, je m'avance vers le parterre en priant qu'on veuille bien me confier une bague. Sur vingt qui me sont présentées j'accepte celle d'un compère que Pinetti m'a désigné à l'avance, et je le prie de la mettre lui-même dans le canon du pistolet que je lui présente.

Pinetti m'avait prévenu que le compère prendrait pour cela une bague en cuivre qui serait sacrifiée, et qu'on lui en rendrait une en or. Le spectateur fait ce que je lui demande ; aussitôt j'ouvre la fenêtre, et je décharge le pistolet.

Comme un soldat sur le champ de bataille, l'odeur de la poudre m'exalte; je me sens plein d'entrain et de gaîté, et je me permets quelques heureuses plaisanteries qui sont goûtées du public.

Profitant de ces heureuses dispositions pour donner ce qui, en terme de théâtre, s'appelle *le coup de fouet*, je saisis ma baguette magique, et je trace au-dessus de la boîte des cercles plus ou moins cabalistiques. Enfin je brise les cachets, et triomphant, je sors le poisson que je porte au propriétaire de la bague, afin qu'il la retire lui-même de la bouche de mon fidèle messager.

Si le compère joue bien son rôle, il doit témoigner la plus grande stupéfaction. En effet, le monsieur, en recevant sa bague, se met à l'examiner sur toutes les faces, et je vois sur sa physionomie une surprise extrême. Fier d'une aussi belle réussite, je remonte la scène où je m'incline pour remercier le public des applaudissements qu'il me prodigue. Hélas! mon cher Robert, ce triomphe fut de courte durée et devint pour moi le prélude d'une terrible mystification.

J'allais passer à une autre expérience, lorsque je vois mon spectateur s'agiter vivement en s'adressant à ses voisins, et me regarder comme pour m'adresser la parole. Je crois que pour écarter tout soupçon mon compère poursuit son rôle; seulement,

je trouve qu'il abuse de cet effet. Mais quel n'est pas mon saisissement, lorsque mon homme se levant :

— Pardon, Monsieur, me dit-il, il me semble que votre tour n'est pas terminé, puisqu'à la place d'une bague en or ornée de diamants que je vous ai confiée, vous m'en avez rendu une en cuivre garnie de verroterie?

Une erreur me paraissait impossible, aussi tournant le dos, je commence les préparatifs de l'expérience qui doit suivre.

— Monsieur, me crie alors mon spectateur récalcitrant, voulez-vous me faire l'honneur de répondre à ma question? Si la fin de votre tour est une plaisanterie, je l'accepte comme telle, et vous me rendrez ma bague en sortant. S'il n'en est pas ainsi, je ne puis me contenter de l'horrible bijou que vous m'avez remis.

Un silence profond régnait dans la salle; on ignorait les causes de cette réclamation, et l'on pouvait croire que c'était une mystification qui, comme d'ordinaire, finirait à la plus grande gloire de l'opérateur.

Le réclamant, le public et moi, nous nous trouvions dans le même embarras, dans la même incertitude; c'était une énigme dont seul je pouvais donner le mot, et ce mot, je l'ignorais.

Voulant cependant sortir de cette position aussi critique que ridicule, je m'approche de mon impitoyable créancier, je jette un coup-d'œil sur la bague que je lui ai remise, et je demeure atterré en reconnaissant qu'elle est véritablement en cuivre grossièrement doré.

Le spectateur auquel je me suis adressé n'était donc point un compère ? pensai-je avec effroi. Pinetti aurait-il voulu me trahir? Cette supposition me semble tellement odieuse que je la repousse, préférant attribuer au hasard cette fatale méprise. Mais que faire ? que dire? ma tête était en feu.

En désespoir de cause, j'allais adresser au public quelques excuses sur ce malencontreux accident, lorsqu'une inspiration vint me tirer provisoirement d'embarras.

— Monsieur, dis-je au plaignant, en affectant une grande tranquillité d'esprit, continuez-vous à croire que votre bague en passant par mes mains s'est changée en cuivre?

— Oui, Monsieur, et de plus j'ai l'assurance que celle que vous m'avez remise n'a aucune ressemblance de forme avec celle que je vous ai confiée.

— Hé bien ! Monsieur, repris-je avec aplomb, voilà justement où est le merveilleux du tour : Cette bague va insensiblement reprendre sa première forme entre vos mains, et, demain matin, vous la trou-

verez exactement telle qu'elle était lorsque vous me l'avez confiée. C'est ce que nous appelons en termes cabalistiques le *changement imperceptible.*

Cette réponse me faisait gagner du temps; je comptais à la fin de la séance voir le réclamant, lui payer le prix de sa bague, quel qu'il fût, et le prier de me garder le secret.

Assez heureusement sorti de ce mauvais pas, je saisis un jeu de cartes et je continuai ma séance. Les compères n'avaient rien à faire dans le tour suivant, je n'avais donc rien à craindre cette fois. Aussi m'approchant de la loge où se trouvait le roi, je le priai de me faire l'honneur de prendre une carte. Il le fit de très bonne grâce. Mais, nouvelle fatalité! Sa Majesté n'eut pas plus tôt regardé la carte choisie par elle, que fronçant le sourcil, elle la rejeta sur la scène avec les marques du plus profond mécontentement.

Le coup qui me frappe cette fois est trop direct pour que j'essaie de le parer ou tout au moins de le dissimuler. Mais je veux connaître la cause d'un aussi humiliant affront. Je ramasse la carte, et figurez-vous, mon enfant, toute l'étendue de mon désespoir, lorsque j'y vois tracée en caractères, dont il m'est facile de reconnaître la source, une grossière injure à l'adresse de Sa Majesté.

Je voulus balbutier quelques excuses; de la

main, le roi m'imposa dédaigneusement silence.

Oh! alors, je ne puis vous dire ce qui se passa en moi, car le vertige s'empara de mon cerveau, je crus que j'allais devenir fou.

J'avais enfin acquis la preuve de la perfidie de Pinetti, dont les batteries étaient dressées pour me couvrir de confusion et de ridicule; j'étais tombé dans l'infâme guet-apens qu'il m'avait si traîtreusement dressé.

Cette idée me rend une sauvage énergie; je me sens saisi d'un affreux désir de vengeance; je me précipite vers la coulisse où doit se trouver mon ennemi; je veux le saisir au collet, l'amener sur la scène comme un malfaiteur, et lui faire demander grâce et pardon.

L'escamoteur n'y était plus! Je cours de tous côtés comme un insensé; mais à quelque endroit que je me porte, les cris, les sifflets et les huées me poursuivent et bouleversent mes sens. Enfin, succombant sous le poids de tant d'émotions, je m'évanouis.

Pendant huit jours, je fus en proie à une fièvre ardente et au délire, criant sans cesse vengeance contre Pinetti. Et pourtant je ne savais pas tout encore!

J'appris plus tard que cet homme indigne, cet ami déloyal était sorti de sa cachette, après mon éva-

nouissement; qu'il était entré en scène, à la demande de quelques compères, et qu'il avait continué la séance aux grands applaudissements de la salle entière.

Ainsi donc, toute cette amitié, toutes ces protestations de dévouement n'étaient qu'une comédie, qu'un tour d'escamotage. Pinetti n'avait jamais eu pour moi la moindre affection; ses caresses n'avaient eu d'autre but que de me faire tomber dans le piége qu'il tendait à mon amour-propre ; il voulait détruire par une humiliation publique une concurrence qui le gênait.

Il eut de ce côté un succès complet, car depuis ce jour, mes amis, même les plus intimes, craignant sans doute que le ridicule dont j'étais couvert ne rejaillît sur eux, me tournèrent subitement le dos.

Cet abandon m'affecta vivement, mais j'avais trop de fierté pour mendier le retour d'affections aussi frivoles, et, loin de chercher un rapprochement, je résolus de quitter immédiatement la ville. D'ailleurs, je méditais un projet de vengeance pour l'exécution duquel la solitude m'était nécessaire.

Pinetti avait fui lâchement après le sanglant affront qu'il m'avait infligé. Le provoquer en duel, c'eût été lui faire trop d'honneur. Je jurai de le battre avec ses propres armes et d'humilier à mon tour mon vil mystificateur.

Voici le plan que je me traçai :

Je devais me livrer avec ardeur à tous les exercices de la prestidigitation et approfondir cet art dont je n'avais fait qu'effleurer les principes. Puis, lorsque je serais bien sûr de moi-même, que j'aurais ajouté au repertoire de Pinetti des tours nouveaux, je poursuivrais mon ennemi dans ses voyages, je le devancerais dans chaque ville ou j'y jouerais concurremment avec lui, et je l'écraserais partout de ma supériorité

Plein de cette idée, je convertis en numéraire tout ce que je possédais, et je me réfugiai à la campagne. Là, complètement retiré du monde, je me livrai à l'exécution de mes projets de vengeance.

Je ne puis vous dire, mon ami, tout ce que je déployai de patience et combien je travaillai pendant les six mois que dura ma séquestration volontaire. J'en fus heureusement recompensé, car ma réussite fut complète.

J'acquis une adresse à laquelle je n'eusse jamais osé prétendre. Pinetti n'était plus un maître pour moi et je devenais son rival.

Non content de ces résultats, je voulus l'éclipser encore par la richesse de ma scène. Je fis donc exécuter des appareils avec un luxe inoui jusqu'alors, sacrifiant à l'organisation de mon cabinet tout ce que je possédais.

Avec quel bonheur je contemplai ces brillants instruments, dont chacun me représentait une arme capable de faire de mortelles blessures à la vanité de mon adversaire! De quelle joie profonde mon cœur battit à la pensée de la lutte que j'allais engager avec lui!

C'était maintenant entre Pinetti et moi un duel d'amour-propre, mais un duel à mort; l'un de nous deux devait rester sur le terrain, et j'avais le droit d'espérer que je sortirais vainqueur de cette lutte.

Avant de commencer mes voyages, je pris des renseignements sur mon rival, et j'appris qu'après avoir parcouru l'Italie méridionale, en s'arrêtant dans les villes les plus importantes, il venait de quitter Lucques pour se rendre à Bologne. Je sus en outre qu'au sortir de cette ville, il devait gagner successivement Modène, Parme, Plaisance, etc.

Sans perdre de temps, je partis pour Modène, afin de le précéder dans cette ville et de lui enlever ainsi la possibilité d'y donner des représentations. D'énormes affiches annonçèrent les représentations

DU COMTE DE GRISY, PHYSICIEN FRANÇAIS.

Mon programme devait présenter un grand attrait, car il comprenait tous les tours de Pinetti. Or, les journaux les avaient tellement prônés depuis quelque temps, que j'avais lieu de croire qu'ils seraient parfaitement accueillis.

En effet, la salle fut envahie avec autant d'empressement que lors de ma désastreuse représentation de Naples; mais cette fois le résultat ne me laissa rien à désirer. Les perfectionnements que j'avais apportés aux expériences de mon rival, et surtout l'adresse que je déployai dans leur exécution, me concilièrent tous les suffrages.

Dès lors mon succès fut assuré, et les représentations suivantes achevèrent de placer mon nom audessus de ceux des prestidigitateurs les plus en vogue de l'époque.

Suivant le plan que je m'étais tracé, je quittai Modène aussitôt que j'appris que Pinetti devait y arriver, et je me rendis à Parme.

Mon rival, plein de foi dans son mérite et ne pouvant croire à mes succès, s'installa dans le théâtre même que je venais de quitter.

Mais alors commencèrent pour lui d'amères déceptions. La ville entière était saturée du genre de plaisir qu'il annonçait. Personne ne répondit à son appel, et, pour la première fois, il vit glisser entre ses mains le succès auquel il s'était si facilement habitué.

Le chevalier Pinetti, accoutumé à trôner sans partage, n'était pas homme à céder la place à celui qu'il appelait un débutant. Il avait deviné mes projets. Loin d'attendre l'attaque, il se présenta de

front pour le combat, et vint s'établir à Parme, presqu'en face du théâtre où je donnais mes représentations.

Mais cette ville lui fut aussi funeste que la précédente : il eut la douleur de voir ma salle constamment remplie, tandis que son spectacle était entièrement délaissé.

Il faut vous dire aussi, mon ami, que tous les bénéfices que je réalisais ne servaient qu'à défrayer un luxe qui faisait ma force. Que m'importaient l'or et l'argent ? Je ne rêvais que la vengeance, et pour la satisfaire je délaissais la richesse. Je voulais briller avant tout et faire pâlir à mon tour l'astre qui m'avait autrefois éclipsé.

Je déployais pour mes représentations un faste de souverain. Ce n'étaient partout que fleurs et tapis; le péristyle et les couloirs du théâtre en étaient littéralement couverts. La salle et la scène, étincelantes de lumières, présentaient aux regards éblouis de nombreux écussons portant à l'adresse des dames des compliments, dont la tournure délicate prévenait en faveur du galant comte de Grisy, et lui gagnaient d'avance toutes les sympathies.

C'est ainsi que j'écrasai Pinetti, qui de son côté mit tout en œuvre pour m'opposer une vigoureuse résistance.

Mais que pouvaient ses oripeaux et ses ornements

surannés contre, je puis le dire, mon élégance et ma bonne tenue?

Plaisance, Crémone, Mantoue, Vicence, Padoue, Venise virent notre lutte acharnée, et, malgré sa rage et son désespoir, l'orgueilleux Pinetti dut, sinon reconnaître, du moins subir ma supériorité. Abandonné même de ses admirateurs les plus zélés, il se résigna à plier bagage, et se dirigea vers la Russie. Quelques succès vinrent, un instant, le consoler de ses défaites. Mais, comme si la fortune eût entrepris de compenser par des rigueurs extrêmes les faveurs dont elle l'avait si longtemps comblé, une longue et cruelle maladie épuisa sa santé ainsi que les faibles ressources qu'il s'était ménagées. Réduit à la plus affreuse misère, il mourut dans le village de Bartitchoff, en Volhinie, chez un seigneur qui l'avait recueilli par compassion.

Pinetti une fois parti, ma vengeance était satisfaite, et, maître du champ de bataille, j'aurais pu abandonner une carrière que ma naissance semblait m'interdire Mais ma position de médecin était brisée, et d'un autre côté, j'étais retenu par un motif que vous apprécierez plus tard, c'est que, lorsqu'on a une fois goûté de cet enivrement que donnent les applaudissements du public, il est bien difficile d'y renoncer. Bon gré mal gré, je dus poursuivre la carrière de l'escamotage.

Je songeai alors à utiliser la vogue que j'avais acquise, et je me dirigeai vers Rome, pour y terminer brillamment la série de mes représentations en Italie.

Pinetti n'avait jamais osé aborder cette ville, moins pourtant par défiance de lui-même que par crainte du Saint-Office, dont il ne parlait qu'en tremblant. Le chevalier était excessivement prudent quand il s'agissait de la conservation de sa personne; il craignait d'être pris pour sorcier et de finir sa vie dans un auto-da-fé. Plus d'une fois il m'avait cité l'exemple du malheureux Cagliostro qui, condamné à mort, n'avait dû qu'à la clémence du pape la grâce de voir commuer sa peine en une prison perpétuelle.

Confiant dans les lumières de Pie VII et, du reste, n'ayant ni les prétentions au sortilége qu'affectait Pinetti, ni le charlatanisme de Cagliostro, j'allai dans la capitale du monde chrétien donner des représentations qui furent très suivies.

Sa Sainteté elle-même, en ayant entendu parler, me fit l'insigne honneur de me demander une séance, en me prévenant que j'aurais pour spectateurs les hauts dignitaires de l'Église.

Vous devez penser, mon enfant, avec quel empressement je me rendis à ses désirs et avec quels soins je fis les préparatifs de cette solennité.

Après avoir choisi dans mon répertoire les meilleurs de mes tours, je me mis encore l'esprit à la torture pour en imaginer un qui, tout de circonstance, présentât un intérêt digne de mon illustre public. Mais je n'eus pas besoin de chercher bien longtemps; le plus ingénieux des inventeurs, le hasard, vint à mon secours.

La veille même du jour où la représentation devait avoir lieu, je me trouvais chez un des premiers horlogers de la ville, lorsqu'un domestique vint s'informer si la montre de Son Eminence le cardinal de *** était réparée.

—Elle ne le sera que ce soir, répondit l'horloger, et j'aurai l'honneur d'aller moi-même la porter à votre maître.

Quand le serviteur se fut éloigné :

— Voici une belle et excellente montre, me dit le marchand ; le cardinal auquel elle appartient lui attribue une valeur de plus de dix mille francs, parce que, pense-t-il, commandée par lui au célèbre Bréguet, cette pièce est unique dans son genre. Pourtant, chose bizarre ! il y a deux jours, un jeune fou de notre ville est venu me proposer pour mille francs une montre du même artiste, exactement semblable à celle-ci.

Pendant que l'horloger me parlait, j'avais déjà conçu un projet pour ma séance.

— Pensez-vous, lui dis-je, que cette personne soit toujours dans l'intention de se défaire de sa montre?

— Certainement, répondit l'artiste. Ce jeune prodigue, qui a déjà dissipé son patrimoine, en est réduit maintenant à se défaire de ses bijoux de famille; les mille francs seront donc fort bien venus.

— Mais où trouver ce jeune homme?

— Rien n'est plus facile: dans une maison de jeu qu'il ne quitte plus.

— Hé bien! monsieur, je désire posséder cette montre, mais il me la faut aujourd'hui même. Veuillez donc l'acheter pour mon compte; après quoi, vous y ferez graver les armes de Son Eminence, de manière que les deux bijoux soient parfaitement identiques, et je m'en rapporte à votre loyauté pour le bénéfice que vous voudrez tirer de cette négociation.

L'horloger me connaissait et se doutait bien de l'usage que je voulais faire de la montre; mais il devait être assuré de ma discrétion, puisque l'honneur de ma réussite en dépendait.

D'après l'empressement qu'il mit, je vis que l'affaire lui convenait.

— Je ne vous demande qu'un quart d'heure à peine, me dit-il, la maison où je me rends est voisine de la mienne, et j'ai la conviction que ma proposition sera facilement acceptée.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que je vis mon négociateur arriver, le chronomètre à la main.

— Le voici, me dit-il d'un air triomphant. Mon homme m'a reçu comme un envoyé de la providence des joueurs, et sans même compter la somme que je lui remettais, il s'est dessaisi de son bijou; ce soir, tout sera terminé.

En effet, dans la soirée, l'horloger m'apporta les deux montres et m'en remit une. En les comparant l'une à l'autre, il était impossible d'y trouver la moindre différence.

Cela me coûta cher, mais j'étais sûr maintenant d'exécuter un tour qui ne manquerait pas de produire le plus grand effet.

Le lendemain, je me rendis au palais pontifical, et, à six heures, au signal que m'en fit donner le Saint-Père, j'entrai en scène.

Jamais je n'avais paru devant une assemblée aussi imposante.

Pie VII, assis dans un large fauteuil qu'on avait placé sur une estrade, occupait la première place; près de lui siégeaient les cardinaux, et derrière se tenaient différents prélats et dignitaires de l'Église.

La physionomie du pape respirait la bienveillance, et ce fut heureux pour moi, car il ne fallait rien moins que la vue de cette figure, souriante et douce, pour chasser de mon esprit une fâcheuse idée qui

me tourmentait singulièrement depuis quelques instants.

Cette séance, me disais-je, ne serait-elle pas un interrogatoire dissimulé, pour me faire avouer des rapports avec les pouvoirs infernaux? Le greffier du Saint-Office ne serait-il pas là prêt à sténographier mes paroles, et la prison perpétuelle du comte de Cagliostro ne me serait-elle pas réservée en punition de mes innocents prestiges?

Ma raison repoussa bientôt une semblable absurdité. Il était peu probable que Sa Sainteté se prêtât à un piége aussi indigne.

Bien que mes craintes eussent été entièrement dissipées par ce simple raisonnement, mon exorde se ressentit néanmoins de cette première impression; il semblait être prononcé plutôt en vue d'une justification que comme une introduction à ma séance :

— Saint-Père, dis-je, en m'inclinant respectueusement, je viens vous présenter des expériences auxquelles on a donné, bien à tort, le nom de magie blanche. Ce titre a été inventé par le charlatanisme pour frapper l'esprit de la multitude; mais il ne représente en réalité qu'une réunion de tours d'adresse destinés à recréer l'imagination par d'ingénieux artifices.

Satisfait de la bonne impression qu'avait pro-

duite mon petit discours, je commençai gaiement ma séance.

Je ne saurais vous dire, mon enfant, tout le plaisir que j'éprouvai dans cette soirée. Les spectateurs semblaient prendre un intérêt si vif à tout ce qu'ils voyaient que je me sentais une verve inusitée ; jamais je n'avais encore rencontré un public aussi disposé à l'admiration. Le pape lui-même était dans le ravissement.

— Mais, monsieur le comte, me disait-il à chaque instant, avec une naïveté charmante, comment pouvez-vous faire cela? Je finirai par devenir malade à force de chercher à approfondir vos mystères.

Après le coup *de piquet de l'aveugle* qui avait littéralement étourdi l'assemblée, je fis celui de l'*écriture brûlée*, auquel je dus un autographe que je regarde comme le plus précieux de mes souvenirs.

Voici sommairement le détail de ce tour.

On fait écrire une phrase ou deux par un spectateur ; on lui dit ensuite de brûler le billet, et celui-ci doit se retrouver intact sous un pli cacheté.

Je priai le Saint Père de vouloir bien écrire lui-même quelques mots ; il y consentit et traça cette phrase :

« Je me plais à reconnaître que Monsieur le
» comte de Grisy est un aimable sorcier. »

Le papier fut brûlé, et rien ne saurait rendre l'étonnement de Pie VII, lorsqu'il le retrouva intact au milieu d'un grand nombre d'enveloppes cachetées.

Je reçus du Saint-Père l'autorisation de conserver cet autographe.

Pour terminer ma séance, et comme bouquet, je passai au fameux tour que j'avais inventé pour la circonstance.

Ici j'allais rencontrer plusieurs difficultés. La plus grande était, sans contredit, d'amener le cardinal de *** à me confier sa montre et cela sans lui en faire directement la demande. Pour y parvenir je fus obligé d'avoir recours à la ruse.

A ma prière, plusieurs montres m'avaient été remises, mais je les avais successivement rendues sous le prétexte plus ou moins vrai, que, n'offrant rien de particulier dans la forme, il serait difficile de faire constater l'identité de celle que je choisirais.

— Si parmi vous, Messieurs, ajoutai-je, quelqu'un possédait une montre un peu grosse (celle du cardinal présentait précisement cette particularité) et qu'il voulût bien me la remettre, je l'accepterais volontiers comme plus convenable à l'expérience. Je n'ai pas besoin d'ajouter que j'en aurai le plus grand soin. Je ne veux que prouver sa supériorité,

si elle est excellente, et, dans le cas contraire, la faire arriver à sa plus grande perfection.

Tous les yeux se portèrent naturellement sur le Cardinal qui, on le savait, attachait une grande importance à l'épaisseur exagérée de son chronomètre. Il prétendait, avec quelque raison peut-être, que les pièces y trouvaient une plus grande liberté d'action. Toutefois, il hésitait à me confier un instrument si précieux, lorsque Pie VII lui dit :

— Cardinal, je crois que votre montre doit parfaitement convenir; faites-moi le plaisir de la remettre à M. de Grisy.

Son Éminence se rendit au désir du Saint-Père, non sans de minutieuses précautions.

Une fois le chronomètre entre mes mains, j'affectai, tout en admirant sa belle forme et la gravure de sa boîte, de le faire passer sous les yeux du pape et des personnes qui l'entouraient.

— Votre montre est-elle à répétition, demandai-je ensuite au cardinal?

— Non, Monsieur, c'est un chronomètre, et l'on n'a pas l'habitude de surcharger les pièces de précision de rouages inutiles à leurs fonctions.

— Ah ! c'est un chronomètre; alors il est anglais, dis-je avec une apparente simplicité.

— Comment ! répliqua le cardinal, visiblement piqué; vous pensez, Monsieur, qu'il n'y a de chro-

nomètres qu'en Angleterre, tandis qu'au contraire la France a toujours été le pays où se sont exécutées les plus belles pièces d'horlogerie de précision. Quel nom anglais peut-on opposer à ceux de Pierre Leroy, de Ferdinand Berthoud et de Bréguet surtout, de qui je tiens cette montre?

Le pape se mit à sourire du style emphatique du cardinal.

— C'est donc ce chronomètre que l'on choisit, repris-je en mettant un terme à l'incident que je venais de provoquer à dessein. Vous savez, Messieurs, ajoutai-je, qu'il s'agit maintenant de vous en faire apprécier la qualité et surtout la solidité. Voyons une première épreuve.

Je tenais la montre à la hauteur de ma figure, je la laissai tomber sur le parquet. Un cri d'effroi s'éleva de toutes parts.

Le cardinal, pâle et tremblant, se leva : Monsieur, me dit-il avec une colère mal comprimée, ce que vous faites là est une bien mauvaise plaisanterie.

— Mais, Monseigneur, dis-je avec le plus grand calme, il n'y a pas la moindre inquiétude à avoir ; je veux seulement prouver à l'assemblée la perfection de cette pièce et montrer à messieurs les Anglais qu'il leur serait impossible d'en fournir une semblable. Soyez, je vous prie, sans crainte ; elle sortira intacte des épreuves auxquelles je la sou-

mets. En même temps, j'appuyai le pied sur la boîte qui, criant sous le poids de mon corps, se brisa, s'aplatit et ne présenta plus qu'une masse informe.

Pour le coup, je crus que Monseigneur allait se trouver mal; il retenait avec peine les éclats de son mécontentement. Le pape alors se tourna vers lui :

— Comment, cardinal, vous n'avez donc pas confiance dans notre sorcier? Quant à moi, je ris de cela comme un enfant, persuadé qu'il y a eu une habile substitution.

— Votre Sainteté veut-elle bien me permettre de lui faire observer, dis-je respectueusement, qu'il n'y a pas eu substitution; j'en appelle du reste à Son Eminence, qui voudra bien le reconnaître. » Et je présentai au cardinal les débris informes de sa montre. Il les examina avec anxiété, et retrouvant ses armes gravées sur le fond de la boîte :

— C'est bien cela, dit-il en poussant un profond soupir, tout y est. Mais, ajouta-t-il sèchement, je ne sais comment vous vous tirerez de là, Monsieur; en tout cas, vous eussiez dû faire ce tour inqualifiable sur un objet qu'il eût été possible de remplacer; sachez que mon chronomètre est unique.

— Eh bien, Eminence, je suis enchanté de cette circonstance, qui n'aura d'autre résultat que de donner plus de relief à mon expérience. Maintenant,

si vous voulez bien m'y autoriser, je vais continuer l'opération.

— Mon Dieu, Monsieur, vous ne m'avez pas consulté pour commencer vos dégâts; agissez à votre guise, vous pouvez faire tout ce que vous voudrez.

L'identité de la montre du cardinal constatée, il s'agissait de faire passer dans la poche du pape celle que j'avais achetée la veille. Mais il n'y fallait pas songer tant que Sa Sainteté serait assise; je cherchai donc un prétexte pour la faire lever et j'eus le bonheur d'y réussir.

On venait de m'apporter un mortier de fonte muni d'un énorme pilon; je le fais placer sur une table, j'y jette les débris du chronomètre et je me mets à les piler avec acharnement. Tout-à-coup, une légère détonation se fait entendre, et du fond du vase sort une vive lueur qui, répandant une teinte rougeâtre sur l'assemblée, donne à cette scène toute l'apparence d'une véritable opération de magie. Pendant ce temps, penché sur le mortier, j'affecte d'y regarder, et je me récrie sur les merveilles que j'y vois apparaître.

Par respect pour le pape, personne n'ose se lever, mais le pontife, cédant à la curiosité, s'approche enfin de la table, suivi d'une partie de l'auditoire.

On a beau regarder dans le mortier, on n'y voit que du feu; c'est le mot.

— Je ne sais si je dois l'attribuer à l'éblouissement que j'éprouve, dit Sa Sainteté, en passant la main sur ses yeux, mais je ne distingue rien.

Moi aussi, je ne distinguais rien. Mais loin d'en convenir, je prie le pape de tourner autour de la table, afin de chercher le côté le plus favorable pour apercevoir ce que j'annonce. Pendant cette évolution, je glisse dans la poche du Saint-Père ma montre de réserve.

La suite de l'expérience coule de source : le chronomètre du cardinal est brisé, fondu et réduit en un petit lingot, que je présente à l'assemblée.

— Maintenant, dis-je, sûr du résultat que j'allais obtenir, je vais rendre à ce lingot sa forme primitive, et cette transformation aura lieu dans le trajet qu'il va faire d'ici à la poche de la personne la moins susceptible d'être soupçonnée de compérage.

— Ah, ah! s'écria le pape d'un ton de joyeuse humeur, voilà qui devient de plus en plus fort. Mais comment feriez-vous, Monsieur le sorcier, si je vous demandais que ce fût dans ma poche?

— Sa Sainteté n'a qu'à ordonner pour que je me conforme à ses désirs.

— Eh bien, monsieur le comte, qu'il en soit ainsi !

— Sa Sainteté sera immédiatement satisfaite.

Je prends alors le lingot au bout de mes doigts,

je le montre à l'assemblée, puis je le fais subitemen disparaître en prononçant ce seul mot : *passe*.

Le pape, avec tous les signes de la plus complète incrédulité, porta vivement la main à sa poche. Je le vis bientôt rougir d'émotion, et retirer la montre qu'il remit tout de suite au cardinal, comme s'il eût craint de s'y brûler les doigts.

On crut d'abord à une mystification, car l'assemblée ne pouvait croire à une réparation aussi immédiate. Lorsqu'on se fut assuré de la réalisation du prodige annoncé, je reçus le tribut d'éloges que méritait un tour aussi bien réussi.

Le lendemain, le pape me fit remettre une riche tabatière ornée de diamants, en me remerciant de tout le plaisir que je lui avais procuré.

Cette séance eut un grand retentissement dans Rome, et mes représentations recommencèrent avec plus de vogue que jamais. Peut-être avait-on l'espoir d'être témoin du fameux tour de la *montre brisée*, tel que je l'avais exécuté au Vatican. Mais quelque prodigue que je fusse alors, je n'aurais pas poussé la folie jusqu'à dépenser, chaque soir, une somme de douze cents francs pour un tour qui, du reste, n'aurait jamais pu être présenté dans des circonstances aussi favorables que chez le Saint-Père.

Dans le théâtre où je jouais, se trouvait également

une troupe d'opéra, qui avait suspendu ses représentations pendant le temps de mon séjour à Rome. Le directeur, avec lequel j'étais lié d'intérêt, profitant de cette vacance de ses artistes, leur faisait répéter une nouvelle pièce qu'on devait jouer dès que mes représentations auraient cessé. Cela me donnait chaque jour l'occasion de me trouver avec les acteurs.

Ces artistes, d'ordinaire si ombrageux pour toute réputation qui détourne d'eux l'attention du public, loin de se montrer jaloux de mes succès, me témoignaient au contraire autant d'amitié que d'intérêt.

J'avais pris en affection toute particulière un des plus jeunes d'entre eux; c'était un ténor, charmant garçon de dix-huit ans, dont les traits fins, délicats et réguliers, contrastaient singulièrement avec son emploi.

Cette physionomie féminine, jointe à une petite taille et à une démarche timide, gênait l'illusion lorsqu'il remplissait ses rôles, surtout ceux d'amoureux; on eût dit une jeune pensionnaire sous des habits masculins. Pourtant, j'eus l'occasion par la suite de reconnaître que sous cette enveloppe efféminée, il cachait un cœur ardent et courageux. Antonio (c'était le nom du ténor) comptait déjà un certain nombre d'affaires, dont il était sorti avec avantage.

A cet endroit du récit de Torrini, je l'interrompis, car le nom d'Antonio m'avait frappé.

— Comment, lui dis-je, ce serait?.....

—Précisément, c'est lui-même. Votre étonnement ne me surprend pas, mais il cessera lorsque je vous aurai dit qu'il y a déjà plus de vingt ans que ces événements sont passés. A cette époque, Antonio ne portait pas comme aujourd'hui une épaisse barbe noire; son visage n'avait point encore été bruni par le grand air et par les fatigues de notre vie nomade et laborieuse.

La mère d'Antonio avait également un emploi dans le théâtre; elle figurait dans les ballets, et s'appelait Lauretta Torrini. Bien qu'elle approchât de la quarantaine, c'était une femme parfaitement conservée. Elle avait même été très belle, mais les plus mauvaises langues du théâtre (et il y en avait un certain nombre), n'avaient jamais eu la moindre légèreté à lui reprocher. Veuve d'un employé, elle était parvenue par son travail et son intelligence à élever sa famille.

Antonio n'était pas son seul enfant; en même temps que lui, elle avait mis au monde une fille. Ces deux jumeaux, comme cela arrive assez fréquemment, étaient d'une ressemblance si parfaite, que leurs vêtements seuls purent les faire distinguer par la suite; on leur avait donné le nom d'Antonio et d'Antonia.

Le garçon reçut au théâtre une éducation musicale qui en fit un ténor; mais Antonia fut constamment éloignée de la scène. Après lui avoir donné une bonne éducation, Lauretta l'avait placée dans un magasin de lingerie où elle devait s'initier au commerce.

Si je vous parle si longuement de cette famille, c'est que, vous devez l'avoir deviné, elle fut bientôt la mienne.

Mon amitié pour Antonio n'était pas entièrement désintéressée. Sa connaissance m'avait conduit à faire celle de sa sœur.

Antonia était belle et sage; je demandai sa main et je fus agréé. Notre mariage fut arrêté pour le moment où cesserait mon engagement avec le théâtre, et il fut convenu que Lauretta et Antonio s'associeraient à notre fortune.

J'ai dit plus haut qu'Antonio était d'une beauté efféminée; j'ai dit aussi, et j'appuie avec raison sur ce fait, que cette délicatesse de traits contrastait avec la mâle et courageuse énergie de son caractère.

Mais si d'un côté de grands yeux noirs ornés de longs cils et couronnés d'un arc brun de la plus grande finesse, un nez fin, un bouche bien dessinée, des lèvres fraîches et vermeilles étaient presque déplacés chez Antonio, d'un autre, ces charmants

avantages convenaient à merveille à ma fiancée.

Un pareil trésor ne pouvait rester longtemps ignoré; Antonia fut remarquée et toute la jeunesse dorée vint papillonner autour d'elle. Mais elle m'aimait et résista sans peine à ces nombreuses et brillantes séductions.

Enfin j'allais bientôt devenir son époux.

En attendant ce jour tant désiré, nous rêvions, Antonia et moi, à des plans de bonheur pour l'avenir; la vie de voyage lui convenait, et, sur son désir de faire une longue excursion en mer, je lui promis de la conduire à Constantinople. Je désirais moi-même jouer devant Selim III, qui passait, à juste titre, pour un prince éclairé et bienveillant envers les artistes, qu'il savait attirer auprès lui.

Tout semblait donc sourire à mes vœux, quand un matin, pendant que je songeais à ces doux projets, Antonio entra brusquement chez moi.

— Mon cher Edmond, me dit-il, je vous donnerais à deviner en mille d'où je viens et quels sont les événements qui me sont survenus depuis hier.

Je ne vous laisserai pas longtemps chercher: Sachez donc, comme prélude à mon récit, que, entraîné malgré moi dans un drame qui menaçait de devenir des plus sanglants, j'en ai fait une comédie,

dont les détails ne manquent pas d'originalité. Vous allez en juger !

J'étais hier au théâtre : un aide machiniste, brave homme du reste, mais qui passe les trois quarts de son existence dans les tavernes, s'approcha de moi et me demanda la permission de me faire une confidence.

— Monsieur Antonio, me dit-il, si vous voulez conjurer un grand malheur, vous n'avez pas de temps à perdre, écoutez-moi. Cette nuit, j'étais à boire dans un cabaret en compagnie de quelques amis. Un homme avec lequel nous venions de faire connaissance le verre à la main, nous proposa de gagner sans peine une bonne somme d'argent. La proposition était séduisante, nous l'acceptâmes à l'unanimité, sauf à savoir après ce qu'on exigeait de nous. On nous en donna connaissance. Voici ce que nous avons promis de faire :

Ce soir, au moment où votre sœur sortira de son magasin, nous devons l'entourer en simulant une dispute, et élever nos voix de manière à couvrir ses cris. Les gens du marquis d'A.... se chargent du reste. Comprenez-vous maintenant ?

Je ne comprenais que trop, ajouta Antonio ; je remerciai à peine le machiniste, et, la tête bouleversée par sa confidence, je descendis en toute hâte. Dans ce moment suprême mon imagination ne me

fit heureusement pas défaut; vous le savez, Edmond, aux extrêmes dangers l'inspiration subite.

Je me trouvais devant un armurier; j'entrai chez lui, j'achetai deux pistolets, et les cachant sous mes vêtements, je courus à la maison.

Mère, dis-je en entrant, j'ai parié qu'en prenant les vêtements d'Antonia je me ferais passer pour elle; habillez-moi donc bien vite, et soyez assez bonne pour aller dire à ma sœur, que je la prie de quitter son magasin une demi-heure plus tard que de coutume.

Ma mère fit ce que je lui demandais, et lorsqu'elle eut terminé, elle me trouva d'une ressemblance si parfaite avec Antonia, qu'elle m'embrassa, après quoi elle partit en riant aux éclats de ma plaisante idée.

Neuf heures venaient de sonner. C'était l'heure convenue pour l'enlèvement. Je me hâtai de sortir en imitant de mon mieux la démarche et la tournure de ma sœur.

Le cœur me battit avec force, lorsque je vis cette troupe de valets et de bandits s'approcher de moi. Un instant, je mis instinctivement la main sur mes armes, mais je repris aussitôt les allures timides d'une jeune fille, et je continuai de m'avancer.

Le coup s'exécuta comme il avait été annoncé; je fus enlevé avec beaucoup de ménagements malgré

ma résistance simulée, et l'on me déposa dans une voiture dont les stores étaient baissés. Les chevaux partirent au galop.

Un homme se trouvait près de moi ; je le reconnus malgré l'obscurité : c'était bien le marquis d'A... J'eus à supporter d'abord de chaleureuses excuses, puis des protestations passionnées qui me faisaient monter le sang au visage. Je fus plusieurs fois sur le point de me trahir, mais ma vengeance était si belle et si prochaine, que je refoulai dans mon cœur ces brûlantes émotions.

Mon projet était, dès que je serais seul avec lui, de le provoquer à un duel à mort.

Une demi-heure s'était à peine écoulée, que nous étions arrivés au terme de notre voyage. Le marquis me pria de descendre, et me donna galamment la main pour m'introduire dans une petite villa isolée de toute habitation.

Nous entrâmes dans un salon resplendissant de lumières. Quelques jeunes gens en compagnie de jeunes femmes nous y attendaient.

Mon ravisseur, radieux et triomphant, me fit subir une présentation à ses amis et à leurs compagnes, et reçut leurs félicitations.

Je baissais les yeux de crainte qu'on ne vît s'en échapper les éclairs de ma colère, car je savais que cette humiliante ovation était réservée pour

ma sœur, qui certes en serait morte de honte.

Cinq minutes plus tard, un domestique ouvrant une porte à deux battants, annonça que le souper était servi.

— A table! mes amis, cria le marquis, à table! et que chacun s'y place selon son bon plaisir. Il m'offrit son bras.

Nous entourâmes une table somptueuse. Le marquis se fit mon serviteur, car, pour laisser plus de liberté à ses convives, il avait congédié ses gens.

Pendant quelque temps je refusai tout ce qui me fut offert. Mais vous le savez, mon cher Edmond, la nature a des droits qu'il nous est impossible de méconnaître. J'avais une faim dévorante qui s'aiguisait encore à la vue de mets succulents; je dus, malgré ma colère, abandonner mes projets d'abstinence, et je cédai à la tentation.

Je ne pouvais manger sans boire et il n'y avait point d'eau sur table. Nos dames s'accommodaient fort bien du vin; je fis comme ces dames. Toutefois, j'en usai avec modération, et, pour conserver l'esprit de mon rôle, j'affectai en général une grande réserve et une extrême timidité.

Le marquis fut enchanté de me voir ainsi prendre mon parti; il m'adressa quelques galanteries, puis, voyant quelles m'étaient désagréables, il n'in-

sista pas, persuadé qu'il prendrait sa revanche en temps plus opportun.

Nous étions au dessert. La joie la plus expansive régnait dans l'assemblée. Vous l'avouerai-je, Edmond, cette réunion de gais viveurs auxquels je me serais si franchement associé dans toute autre circonstance; ces femmes, aussi coquettes que jolies, devinrent pour mes sens ce qu'avaient été les mets pour mon appétit et chassèrent insensiblement mes sombres idées. Je ne me sentais plus la force de continuer le rôle dramatique que j'avais entrepris et je cherchai dans ma tête un dénouement plus convenable à la situation et à mes moyens.

Mon parti fut bientôt pris!

Trois toasts venaient d'être successivement portés: Au vin! au jeu! à l'amour! Ces dames s'y étaient associées en vidant leurs verres, tandis que j'étais resté calme et silencieux. Le marquis me sollicitait en vain par de douces paroles de m'associer à la joie commune.

Tout-à-coup je me lève, un verre à la main, et prenant la tournure et les manières d'un franc soldat.

— Par Bacchus! m'écriai-je d'une voix de baryton et en appuyant vigoureusement la main sur l'épaule du marquis, buvons, mes amis, aux beaux yeux de ces dames! Je vide ensuite mon verre tout d'un

trait, j'entonne un couplet qui se termine ainsi :

Et si nous nous grisons de vin,
Enivrons-nous aussi du regard de nos belles !

Je ne puis dire quelles furent les impressions du marquis : je le sentis rester sous ma main comme une statue de pierre. Quant à ses amis, ils me regardaient avec un ébahissement mêlé de stupeur, me prenant sans doute pour une folle, tandis que les femmes riaient aux éclats de mon étrange sortie.

— Eh bien ! Messieurs, continuai-je, d'où vient votre surprise? ne reconnaissez-vous pas en moi le ténor Antonio Torrini, bon vivant, ma foi ! et tout prêt à rendre raison, le verre ou les armes à la main, à qui de droit. En même temps je déposai mes pistolets sur la table.

A ces mots le marquis sortit enfin de la torpeur où l'avait plongé l'évanouissement de ses beaux rêves ; il se redressa furieux et leva la main pour me frapper au visage. Mais ses yeux n'eurent pas plus tôt rencontré les miens, que, subissant encore l'influence d'une illusion qu'il abandonnait avec peine, il retomba sur son siége.

— Non, dit-il, je ne me déciderai jamais à frapper une femme.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur le marquis,

repris-je en quittant la table, je ne vous demande que dix minutes pour reparaître avec le costume de mon nouveau rôle. Je passai dans une pièce voisine où je quittai robes, jupes et falbalas. Il ne manquait que l'habit aux vêtements que j'avais conservés sous mon accoutrement féminin. Mais un habit n'est pas indispensable pour recevoir un soufflet, et comme j'étais, par ce fait, en costume de combat, je rentrai dans la salle.

En mon absence, la scène avait complètement changé. Quand je me présentai, il me sembla que j'avais *manqué mon entrée*, comme on dit au théâtre lorsqu'on se trouve en retard pour donner la réplique. Tout le monde me regardait en souriant et l'un des convives s'approchant de moi :

— Monsieur Antonio, me dit-il, les témoins de mon ami et les vôtres, que nous vous avons nommés d'*office* en votre absence, ont arrangé l'affaire; nous n'avons pas jugé convenable qu'on se battît pour des torts qui sont compensés. Approuvez-vous notre décision?

Je présentai la main au marquis, qui la reçut d'assez mauvaise grâce, pour me prouver qu'il me gardait encore rancune de l'amère mystification que je lui avais infligée.

Ce dénouement suffisait à ma vengeance : je me retirai Mais avant de partir, chacun de nous jura

sur l'honneur d'être discret. Les femmes furent admises à ce serment.

Après avoir remercié ce bon Antonio de son dévouement et l'avoir complimenté sur son esprit d'à-propos :

— Ces messieurs, ajoutai-je, ont agi très galamment avec les dames, en confiant un secret à leur discrétion ; mais moi qui me flatte de connaître le cœur féminin, je dis avec François Ier :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

C'est pourquoi le mariage aura lieu après-demain, et trois jours après nous partirons pour Constantinople.

Ce ne fut que dans la capitale de la Turquie qu'Antonio raconta à sa sœur le danger qu'elle avait couru et la ruse par laquelle il l'avait sauvée.

Antonio aimait sa sœur autant que moi-même, et il avait raison, ajouta Torrini, car c'était bien la femme la plus parfaite qu'il y ait jamais eu dans ce monde. Pour s'en faire une idée, mon ami, il faudrait se figurer toutes les qualités d'une belle âme unies à la plus ravissante beauté. C'était un ange enfin !

Le comte de Grisy s'était tellement exalté à ce souvenir, qu'il s'était soulevé en portant les bras

vers le ciel, où il semblait chercher la femme qu'il avait tant aimée. Mais il retomba aussitôt, accablé par d'horribles souffrances que lui causa le dérangement de ses appareils. Il dut interrompre son récit et le remettre au lendemain.

CHAPITRE VII.

Suite de l'histoire de Torrini. — Le Grand-Turc lui fait demander une séance. — Un tour merveilleux. — Le corps d'un jeune page coupé en deux. — Compâtissante protestation du Sérail. — Agréables surprise. — Retour en France. — Un spectateur tue le fils de Torrini pendant une séance. — Folie : Décadence. — Ma première représentation. — Fâcheux accident pour mes débuts. — Je reviens dans ma famille.

Le jour suivant, Torrini reprit son récit sans attendre que je lui en fisse la demande :

— Arrivés à Constantinople, me dit-il, nous goutâmes pendant quelque temps le bien-être d'un doux repos, dont le charme s'augmentait encore de tous les enivrements de la lune de miel.

Au bout d'un mois cependant, je pensai que notre mutuel bonheur ne devait pas m'empêcher de chercher à réaliser le projet que j'avais formé de jouer devant Selim III. Avant de solliciter cette faveur, je crus devoir me faire connaître en donnant des représentations dans la ville. Quelque retentisse-

ment qu'eussent eu mes séances en Italie, il était peu probable que mon nom eût traversé la Méditerranée : c'était donc une nouvelle réputation à me faire.

Je fis construire un théâtre, dans lequel se continua le cours de mes succès : le public vint en foule, et les plus hauts personnages furent bientôt au nombre de mes plus zélés spectateurs.

Je peux me glorifier, mon ami, de cette vogue, car les Turcs, de leur nature si indolents et si flegmatiques, épris du spectacle que je leur offrais, me rappelaient par leur enthousiasme mes bouillants spectateurs italiens.

Le grand visir vint lui-même assister à une de mes séances ; il en parla à son souverain, et excita si vivement sa curiosité, que Selim m'envoya l'invitation, pour ne pas dire l'ordre, de venir à la cour.

Je me rendis en toute hâte au palais, où l'on me désigna l'appartement dans lequel devait avoir lieu la séance. De nombreux ouvriers furent mis sous mes ordres, et l'on me donna toute latitude pour mes dispositions théâtrales. Une seule condition m'était imposée : c'est que l'estrade ferait face à certain grillage doré, derrière lequel, me dit-on, devaient se tenir les femmes du Sultan.

Au bout de deux jours, mon théâtre était élevé et complètement décoré. Il représentait un jardin

rempli de fleurs naturelles, dont les vives couleurs et les parfums pénétrants charmaient à la fois la vue et l'odorat. Dans le fond et au milieu d'un épais feuillage, un jet d'eau, s'élevant en forme de gerbe, retombait dans un bassin de cristal en milliers de gouttes qui, à la clarté de nombreuses lumières, semblaient autant de diamants. Cette gerbe avait en outre l'avantage de répandre une douce fraîcheur qui devait doubler le charme de la représentation. Enfin, à droite et à gauche, des bosquets touffus devaient me servir de coulisses et de laboratoire. C'est au milieu de ce véritable jardin d'Armide que se dressait le gradin chargé de mes brillants appareils.

Quand tout fut prêt, le Sultan et sa nombreuse suite vinrent prendre les places assignées par leur rang à la cour. Le sultan, couché sur un sopha, avait près de lui son grand-visir, tandis qu'un interprète, se tenant respectueusement en arrière, devait lui faire la traduction de mes paroles. Dans la salle s'étalaient les brillants costumes des grands de la cour.

Au lever du rideau, une pluie de feuilles de roses tomba sur la scène et forma bientôt un tapis odorant et moëlleux. Je parus aussitôt, vêtu d'un riche costume de cour Louis XV.

Je vous fais grâce du détail des expériences qui

composaient ma séance ; je tiens seulement à vous faire connaître un tour qui, ainsi que celui de la montre brisée, fut un à-propos dont l'effet fut immense.

L'imagination de mes spectateurs avait été déjà fortement impressionnée lorsque je le présentai.

M'adressant à Selim avec le ton grave et solennel du magicien : « Noble Sultan, lui dis-je, je vais cesser de simples tours d'adresse pour m'élever maintenant aux hauteurs de la sublime science de la magie ; mais pour réussir dans mes mystérieuses incantations, j'ai besoin de m'adresser directement à votre auguste personne. Que Votre Hautesse veuille donc me confier ce bijou qui m'est nécessaire. » Et en même temps, je désignais un superbe collier de perles fines qui ornait son cou. Le sultan me le remit et je le déposai entre les mains d'Antonio. Celui-ci me servait d'aide sous le costume d'un jeune page.

— On sait, continuai-je, que la magie a des pouvoirs illimités, parce qu'elle tient dans sa dépendance des esprits familiers qui, respectueux et soumis, exécutent aveuglément les ordres de leur maître. Que ces esprits se préparent à m'obéir, je vais les évoquer.

En même temps, je traçai majestueusement avec ma baguette un cercle autour de moi, et je prononçai

à voix basse certaines paroles magiques. Puis, je me tournai vers mon page pour reprendre le collier.

Le collier avait disparu.

Vainement j'interroge Antonio. Pour toute réponse, il fait entendre un rire strident et sarcastique, comme s'il eût été possédé d'un des esprits que je venais d'évoquer.

— Grand prince, dis-je alors au Sultan, veuillez croire que loin d'avoir participé à cette audacieuse soustraction, je me trouve forcé d'avouer que je suis en butte à un complot cabalistique que j'étais loin de prévoir.

Mais que Votre Hautesse veuille bien se rassurer : nous possédons des moyens de répression pour faire rentrer nos subordonnés dans le devoir. Ces moyens sont aussi puissants que terribles, je vais vous en donner un exemple.

A mon appel, deux esclaves apportèrent, l'un une boîte longue et étroite, l'autre un chevalet propre à scier le bois. Antonio paraissait en proie à une terreur indicible : j'ordonnai froidement aux esclaves de le saisir, de l'enfermer dans la boîte dont le couvercle fut aussitôt cloué, et de le mettre en travers sur le chevalet.

Alors je m'arme d'une scie, et le pied appuyé sur

la boîte, je me disposais à l'entamer pour la couper en deux, lorsque des cris perçants se font entendre derrière le grillage doré. C'étaient les femmes du Sultan qui protestaient contre ma barbarie. Je m'arrête un moment pour leur laisser le temps de se remettre; mais dès que je veux reprendre mon travail, de nouvelles protestations, où je reconnais des menaces, me forcent encore à suspendre mon opération.

Ne sachant si je puis me permettre d'adresser la parole au grillage doré, je prends un biais pour rassurer indirectement ces dames dans leur compatissante frayeur :

— Seigneurs, dis-je à mon nombreux auditoire, ne craignez rien, je vous prie, pour le supplicié ; loin de ressentir aucune douleur, je puis vous assurer qu'il éprouvera au contraire les sensations les plus agréables.

Spectateurs et spectatrices ajoutèrent sans doute foi à cette étrange assertion, car le silence se rétablit, et je pus continuer mon expérience.

Le coffre était enfin séparé en deux parties ; j'en relevai les tronçons de manière que chacun produisît l'effet d'un piédestal, je les rapprochai l'un de l'autre et les couvris d'un énorme cône en osier, sur lequel je jetai un grand drap noir parsemé de signes cabalistiques brodés en argent.

Cette fantasmagorie terminée, je recommençai la petite comédie d'évocation, de cercles magiques et de paroles sacramentelles; puis tout-à-coup, au milieu du plus profond silence, on entendit sous le drap noir deux voix humaines éxécutant en duo une ravissante mélodie.

Pendant ce temps, des feux de Bengale s'allumaient de tous côtés comme par enchantement. Enfin, les voix et les feux s'étant insensiblement éteints, un bruit effrayant se fit entendre, le cône et le voile noir se renversèrent, et..... Tous les spectateurs poussèrent un cri de surprise et d'admiration : deux pages identiquement semblables parurent, chacun sur un piédestal, se tenant d'une main, tandis que de l'autre ils soutenaient un plateau d'argent sur lequel était le collier de perles. Mes deux *Antonios* se dirigèrent vers le Sultan, et lui offrirent respectueusement son riche bijou.

La salle entière s'était levée comme pour donner plus de force aux applaudissements qui me furent prodigués. Le sultan lui-même me remercia dans son langage, que je ne compris pas, mais je crus lire sur son visage l'expression d'une profonde satisfaction.

Le lendemain, un officier du palais vint me complimenter de la part de son maître, et m'offrit en présent le collier qui avait été si bien escamoté la veille.

Le tour des *deux pages*, ainsi que je l'avais nommé, fut un des meilleurs que j'aie jamais exécutés, et cependant, je dois l'avouer, c'est peut-être un des plus simples. Ainsi, vous devez parfaitement comprendre, mon cher enfant, qu'Antonio escamote le collier, tandis que j'occupe l'attention du public par mes évocations. Vous comprenez encore que, lorsqu'il est enfermé dans la caisse, et pendant qu'on est occupé à la clouer, il en sort par une ouverture qui correspond à une trappe pratiquée dans le parquet du théâtre ; la caisse est déjà vide lorsqu'on la couche sur le chevalet, je n'ai donc à couper que des planches. Enfin, à la faveur du grand cône et du drap qui le couvre, Antonio et sa sœur portant le même costume, sortent invisiblement de dessous le théâtre et viennent se placer sur les deux piédestaux. La mise en scène et l'aplomb de l'opérateur font le reste.

Ce tour fit grand bruit dans la ville. Le récit passant de bouche en bouche atteignit bientôt les proportions d'un miracle, et contribua considérablement au succès des représentations que je donnai à la suite de cette séance.

J'aurais pu, à la faveur de cette vogue, rester longtemps encore à Constantinople et parcourir ensuite les provinces où j'étais sûr de réussir. Mais la vie paisible que je menais me causait un ennui mortel;

j'éprouvais le besoin de changer de place pour courir après de nouvelles émotions. Je me sentais le commencement d'un malaise que je ne pouvais définir : c'était quelque chose comme le spleen ou bien un commencement de nostalgie ; c'était peut-être l'un et l'autre. Ma femme me pressait en outre de retourner en Italie ou dans tout autre pays chrétien, ne voulant pas, disait-elle, que notre premier-né, dont l'arrivée nous était annoncée, vînt au monde au milieu des infidèles.

Je me rendis d'autant plus volontiers à ses vœux, que tout en cherchant à lui être agréable, je satisfaisais le plus ardent de mes désirs. J'étais venu à Constantinople dans un but de curiosité et avec le projet de jouer devant le Sultan. Puisque ce projet était réalisé et que ma curiosité était satisfaite, nous pouvions nous éloigner : nous partîmes pour la France.

Mon intention était de me rendre à Paris, mais arrivé à Marseille, je lus dans les journaux l'annonce de représentations données par un escamoteur nommé Olivier. Son programme comprenait la séance entière de Pinetti, qui était à peu près la mienne. Lequel des deux, de Pinetti ou d'Olivier, était le plagiaire ? tout porte à croire que c'était ce dernier. Quoiqu'il en soit, n'ayant cette fois aucune raison pour engager une nouvelle lutte, je tournai vers la droite et je me dirigeai sur Vienne.

Je n'eus pas, du reste, à m'en repentir, car l'accueil que je reçus me consola de la marche rétrograde que m'avait fait faire la célébrité d'Olivier.

Il m'est impossible, mon ami, de vous retracer l'itinéraire que j'ai parcouru pendant seize ans; je me bornerai à vous dire que j'ai visité l'Europe entière, en m'arrêtant de préférence dans les capitales.

Longtemps j'eus une vogue qui me paraissait ne devoir jamais s'épuiser, mais ainsi que Pinetti, je devais épouver l'inconstance de la fortune.

Un beau jour, je m'aperçus que mon étoile commençait à pâlir; je ne voyais plus le même empressement du public à mes représentations; je n'entendais plus ces bravos qui me saluaient à mon entrée en scène et qui me suivaient pendant ma séance; les spectateurs me paraissaient pleins de réserve, je dirais presque d'indifférence. A quoi cela tenait-il? Quelle était la cause de cet abandon, de ce caprice? Mon répertoire était toujours le même : c'était mon répertoire d'Italie, dont j'étais si fier, et pour lequel j'avais fait de si grands sacrifices. Je n'avais introduit aucun changement dans mes expériences; celles que j'offrais alors au public étaient les mêmes qui m'avaient conquis tant de suffrages. Je sentais aussi que je n'avais rien perdu de la vigueur, de l'entrain et de l'adresse que j'avais autrefois.

Mais c'est précisément parce que je restais toujours

le même, que le public avait changé à mon égard.

Un auteur a dit avec raison :

L'artiste qui ne monte pas, descend.

Ce mot s'appliquait justement à ma position : tandis qu'autour de moi la civilisation marchait en avant, j'étais resté stationnaire ; par conséquent je descendais.

Quand je fus pénétré de cette vérité, je fis une réforme complète dans la composition de mes expériences. Les tours de cartes qui tenaient une grande place dans mon programme, n'avaient plus l'attrait de la nouveauté maintenant que les moindres escamoteurs les connaissaient et les exécutaient. J'en supprimai un grand nombre, et je les remplaçai par d'autres exercices.

Le public aime et recherche les spectacles émouvants : j'en imaginai un qui, sous ce rapport, devait pleinement le satisfaire et le ramener à moi. Mais pourquoi Dieu a-t-il permis que je réussisse ? Pourquoi ma tête a-t-elle conçu cette idée fatale ? s'écria Torrini, en levant vers le Ciel ses yeux remplis de larmes. Sans elle j'aurais encore mon fils et je n'aurais pas perdu mon Antonia !

Tandis qu'il exprimait ces douloureux regrets, la tête du pauvre Torrini, agitée par son tic nerveux, semblait vouloir se débarrasser de poignants souve-

nirs. Néanmoins, après une légère pause, pendant laquelle il avait tenu la main sur ses yeux, comme pour se concentrer dans sa douleur, il continua :

— Il y a deux ans environ, j'étais à Strasbourg ; je jouais au théâtre, et chacun voulait voir cette expérience si émouvante que j'avais intitulée *le fils de Guillaume Tell.*

Giovani (c'était le nom de mon fils) jouait le rôle de Walter, fils du héros suisse. Au lieu de placer la pomme sur sa tête, il la mettait entre ses dents. A un signal donné, un spectateur, armé d'un pistolet, faisait feu sur Giovani, et la balle allait se loger au milieu même du fruit.

Grâce au succès que me valut ce tour, mon coffre, vide depuis quelque temps, se remplit de nouveau. Cela me rendit une grande confiance dans l'avenir, et loin de profiter des leçons de l'adversité, je repris mes habitudes de luxe d'autrefois, tant je croyais avoir, cette fois encore, fixé pour jamais le public, la fortune et la vogue.

Cette illusion me fut cruellement ravie.

Le *Fils de Guillaume Tell,* dont j'avais fait un petit acte à part, terminait ordinairement la soirée. Nous nous disposions à le jouer pour la trentième fois, et j'avais fait baisser le rideau, afin de donner à la scène l'aspect de la place publique d'Altorf. Tout-à-coup mon fils, qui venait de revêtir le cos-

tume helvétique traditionnel, s'approcha de moi en se plaignant d'une violente indisposition et en me priant de hâter la fin de la séance. J'avais déjà saisi la sonnette pour donner au machiniste le signal de lever le rideau, lorsque mon enfant tomba évanoui.

Sans m'inquiéter de la longueur de l'entr'acte ni de l'impatience du public, nous entourâmes de soins empressés mon pauvre Giovani, et je le transportai près d'une croisée. Le grand air le remit assez vite; toutefois, il conservait sur ses traits une pâleur mortelle qui ne lui permettait pas de paraître en scène J'étais moi-même saisi d'un pressentiment indéfinissable qui me poussait à arrêter la représentation, et je résolus d'en faire l'annonce au public. Je fis lever le rideau.

Les traits contractés par l'inquiétude, je m'avançai vers la rampe. Giovani, plus pâle encore et se tenant à peine, était près de moi.

J'exposai brièvement l'accident qui le mettait dans l'impossibilité d'exécuter l'expérience annoncée, et je proposai de rendre le montant de leurs places aux personnes qui en feraient la réclamation. Mais à ces mots, qui pouvaient susciter de grands embarras et surtout de graves abus, mon courageux enfant, faisant un effort sur lui-même, prit la parole pour annoncer que depuis quelques instants

il se trouvait mieux et se sentait la force de continuer la séance où d'ailleurs, disait-il, il n'avait qu'un rôle passif et peu fatigant.

Le public accueillit cette annonce avec de vifs applaudissements, et moi, père insensé et barbare, ne tenant aucun compte de l'avertissement que le Ciel m'envoyait pour la conservation des jours de mon enfant, j'eus la cruauté, la folie d'accepter ce généreux dévouement. Il ne fallait pourtant qu'un mot pour éviter la ruine, le déshonneur, la folie, et ce mot expira sur mes lèvres! Je me laissai étourdir par les bruyantes acclamations du public, et je commençai.

J'ai déjà dit quelle était la nature du tour qui faisait courir la ville. Tout le prestige était dans la substitution d'une balle à une autre. Un savant m'avait enseigné une composition métallique imitant le plomb à s'y méprendre J'en avais fait des balles, qui, placées à côté de balles véritables, n'en pouvaient être distinguées. Seulement il fallait éviter de les presser trop fortement, parce que la matière dont elles étaient faites était très friable; mais par cette raison, aussi, lorsqu'elles étaient lancées par le pistolet, elles se divisaient à l'infini, et n'allaient pas plus loin que la bourre elle-même.

Jusqu'alors je n'avais pas songé qu'il pût y avoir le moindre danger dans l'exécution de cette expé-

rience ; j'avais pris du reste mes précautions contre toute erreur. Les fausses balles étaient enfermées dans un petit coffre dont seul j'avais la clef, et je ne l'ouvrais qu'au moment où le besoin l'exigeait.

Ce soir là, j'avais mis la plus grande circonspection dans les apprêts de cette scène ; aussi, comment expliquerai-je la cruelle erreur qui fut commise ? Je ne le puis ; aucune conjecture ne m'éclaire ; je ne dois accuser que la fatalité. Toujours est-il qu'une balle de plomb mêlée aux autres se trouva dans la cassette, et qu'elle fut mise dans le pistolet.

Concevez-vous, maintenant, ce qu'il y a d'horrible dans cette action ? Voyez-vous un père venant, le sourire sur les lèvres, commander le coup de feu qui doit tuer son fils !...... C'est affreux, n'est-ce pas ?

Le coup part, et le spectateur cruellement adroit a visé si malheureusement, que l'enfant, frappé au milieu du front, tombe aussitôt la face contre terre, se roule, se tord dans les convulsions d'une courte agonie et rend le dernier soupir....

Un instant, je restai immobile, souriant encore aux spectateurs et ne pouvant croire à un aussi grand malheur ; en une seconde, mille pensées se croisent dans mon esprit. Est-ce une illusion, une surprise que j'ai ménagée et dont je ne me souviens

plus? n'est-ce qu'une émotion de l'enfant, une suite du malaise qu'il vient d'éprouver?

Paralysé par le doute et l'horreur, j'hésite à changer de place; mais le sang qui sort en abondance de la blessure, me rappelle violemment à l'affreuse réalité. Je comprends enfin, et, fou de douleur, je me précipite sur le corps inanimé de mon fils.

J'ignore ce qui se passa ensuite, ce que je devins. Lorsque je recouvrai l'usage de mes sens, je me trouvai dans une prison, en face de deux hommes, dont l'un était un médecin, et l'autre un juge d'instruction. Ce magistrat, compâtissant à mon malheur, eut la bonté de mettre tous les égards et toutes les formes possibles dans l'accomplissement de sa pénible mission. J'avais peine à comprendre les questions qu'il m'adressait; je ne savais que répondre et je me contentais de verser des larmes.

L'instruction fut promptement achevée et l'on me traduisit en cour d'assises.

Le croiriez-vous, mon enfant? Ce fut avec un indicible bonheur que je m'assis sur le banc d'infamie, espérant n'en sortir que pour recevoir la juste punition du crime que j'avais commis. J'étais résigné à la mort, je la désirais même, et je voulais faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour qu'on me délivrât d'une vie qui m'était odieuse.

J'avais déclaré ne pas vouloir me défendre : on me nomma d'office un avocat qui, pour me sauver, déploya un talent malheureusement remarquable. Malgré mes aveux, le jugement fut rendu, et contre mon attente, le chef principal d'accusation ayant été écarté, je ne fus reconnu coupable que d'homicide par imprudence et condamné à six mois de prison, que je passai dans une maison de santé.

Ce fut seulement là que je pus communiquer avec Antonio. Il vint m'apporter une affreuse nouvelle : ma chère Antonia n'avait pu supporter tant de chagrins ; elle aussi était morte !

Ce nouveau coup m'accabla tellement que je faillis en perdre la vie ; je passai la plus grande partie de ma détention dans un affaiblissement voisin de la mort ; mais enfin ma nature vigoureuse lutta contre toutes ces secousses, l'emporta, et je recouvrai la santé. J'étais en convalescence, lorsqu'on m'ouvrit les portes de ma prison.

Le chagrin et le découragement me suivirent partout et me jetèrent dans une apathie dont rien ne pouvait me tirer. Je fus pendant trois mois comme un insensé, courant la campagne et ne prenant de nourriture que ce qu'il en fallait pour ne pas mourir de faim. Je sortais de chez moi au petit jour et n'y rentrais qu'à la nuit. Il m'eût été impossible de dire ce que j'avais fait pendant ces longues excur-

sions; je marchais probablement sans autre but que celui de changer de place.

Une semblable existence ne pouvait durer longtemps; la misère et son triste cortége s'avançaient d'un pas inévitable.

La maladie de ma femme, les frais judiciaires, ma détention et notre dépense pendant ces trois mois sans travail, avaient absorbé, non-seulement mes ressources pécuniaires, mais encore la valeur entière de mon cabinet. Antonio m'exposa notre situation et me supplia d'en sortir en reprenant le cours de mes représentations.

Je ne pouvais laisser ce bon frère, cet excellent ami, dans une situation aussi critique : je cédai à sa prière, à la condition cependant que je changerais mon nom contre celui de Torrini, et que je ne jouerais jamais sur aucun théâtre.

Antonio se chargea de tout arranger suivant mes désirs. En vendant les bijoux que j'avais reçus en présent à différentes époques, et qu'il avait à mon insu soustraits aux griffes des hommes de loi, il paya mes dettes et fit construire la voiture où nous venons de subir un si rude échec.

De Strasbourg nous nous rendîmes à Bâle. Mes premières représentations furent empreintes de la plus grande tristesse, mais insensiblement je suppléai à la gaîté et à l'entrain par la bonne exécution

de mes expériences, et le public finit par m'accepter ainsi.

Après avoir visité les principales villes de la Suisse, nous rentrâmes en France, et c'est en la parcourant, mon cher enfant, que je vous trouvai sur la route de Blois à Tours.

Je vis, aux dernières phrases de Torrini et à la manière dont il cherchait à abréger la fin de son récit, que non-seulement il avait besoin de repos, mais encore qu'il sentait la nécessité de se remettre de toutes les émotions que ces tristes souvenirs avaient excitées en lui.

Pourtant, j'avais remarqué avec joie depuis quelque temps, que si ces souvenirs étaient douloureux pour son cœur, ils n'y laissaient plus qu'une résignation empreinte de mélancolie. Sa raison avait fini par maîtriser les écarts de son imagination, et il ne lui restait plus d'autre trace de sa folie passée que son tic, qu'il garda jusqu'à ses derniers moments.

Quelques mots échappés à Torrini pendant son récit m'avaient confirmé dans la pensée que sa position pécuniaire était embarrassée ; je le quittai sous le prétexte de le laisser reposer, et je priai Antonio de faire une promenade avec moi. Je voulais lui rappeler qu'il était temps de mettre à exécution le plan que nous avions conçu et qui consistait à donner,

sans en parler à notre cher malade, une ou plusieurs représentations à Aubusson.

Antonio fut de cet avis. Mais lorsqu'il s'agit de décider qui de nous deux monterait sur la scène, il se récusa, prétendant ne connaître de l'escamotage que ce qu'il avait été forcé d'apprendre pour son service. Il savait, me dit-il, glisser au besoin une carte, un mouchoir, une pièce de monnaie dans la poche d'un spectateur sans que celui-ci s'en aperçut, mais rien au-delà.

J'ai su plus tard que, sans être très adroit, Antonio en savait plus qu'il ne voulait le dire.

Nous décidâmes que je serais le représentant de notre sorcier.

Il fallait que je fusse soutenu par un grand désir d'être utile à Torrini et d'acquitter une partie de ma dette de reconnaissance envers lui, pour me décider si brusquement à paraître en scène. Car, si j'avais déjà donné quelques séances devant des amis, je les admettais gratuitement à mon spectacle ; cette fois, il s'agissait de spectateurs payant leurs places, et cette distinction me causait une grande appréhension.

Cependant, une fois ma détermination prise, je me rendis avec Antonio chez le Maire pour obtenir de lui l'autorisation de donner des représentations

Ce magistrat était un homme excellent; il connaissait l'accident qui nous était arrivé, et voyant qu'il s'agissait d'une bonne œuvre à faire, il nous offrit gratuitement une salle destinée aux concerts.

Bien plus, pour nous procurer l'occasion de faire quelques connaissances qui pourraient nous être utiles, il nous engagea à aller passer chez lui la soirée du dimanche suivant.

Nous acceptâmes avec reconnaissance et nous eûmes lieu de nous en féliciter. Les invités de M. le Maire, charmés de certains tours que j'avais exécutés devant eux, furent fidèles à la promesse qu'ils nous avaient faite de venir assister à ma première représentation. Pas un ne manqua.

Toutefois, j'eus besoin encore, je l'avoue, de me dire que les spectateurs, instruits du but de la séance, me tiendraient compte sans doute de mon dévouement, car le cœur me battit à rompre ma poitrine, au moment où le rideau se leva. Quelques applaudissements me rendirent de la confiance et je ne me tirai pas trop mal des premiers tours que j'exécutai. La réussite augmenta mon assurance, et je finis même par avoir un aplomb dont je ne me serais pas cru capable.

Du reste, je possédais parfaitement la *séance* pour l'avoir vu bien des fois exécuter par Torrini. Mes principaux tours furent *la Houlette*, *les Pyramides*

d'Egypte, *l'Oiseau mort et vivant*, *l'Omelette dans le chapeau*. Je terminai par le *Coup de piquet de l'aveugle*, que j'avais étudié avec soin. J'eus le bonheur de le réussir et il enleva tous les suffrages.

Un accident, qui m'arriva dans cette séance, modéra singulièrement la joie de mon triomphe.

J'avais emprunté un chapeau pour y faire mon omelette. Les personnes qui ont vu faire ce tour, savent qu'il est principalement destiné à provoquer la gaîté dans l'assemblée,et qu'il n'y a rien à craindre pour l'objet emprunté.

Je m'étais fort bien tiré de la première partie, qui consiste à casser des œufs, à les battre, à y joindre du sel et du poivre et à jeter le tout dans le chapeau.

Il s'agissait, après cela, de simuler la cuisson de l'omelette; je posai un flambeau à terre, puis mettant au-dessus, à une distance où elle ne pouvait être atteinte, la coiffure qui devait simuler la poêle, je lui fis décrire un petit cercle, imitant ainsi le mouvement d'oscillation que fait une cuisinière pour empêcher l'omelette de brûler. En même temps, je débitais avec assez d'entrain des plaisanteries appropriées à la circonstance. Le public riait si bien et si haut que je m'entendais à peine parler. Je ne me doutais guère à ce moment de la cause réelle de cette hilarité. Hélas! je ne tardai pas à la connaître. Une forte odeur de roussi me fit jeter les yeux sur la

lumière, elle était éteinte. Je regardai vivement le chapeau; le fond en était entièrement brûlé et taché. Il paraît que n'ayant pas convenablement apprécié la hauteur de la bougie, j'avais commencé par rôtir le malheureux chapeau, puis sans me douter de ce qui m'arrivait, et continuant toujours à tourner, j'étais descendu un peu plus bas et je l'avais barbouillé de cire fondue.

Tout interdit à cette vue, je m'arrêtai, ne sachant comment sortir de ce mauvais pas. Heureusement pour moi que mon désappointement, si véritable qu'il fût, passa pour une comédie bien jouée; on ne doutait pas que cet accident ne fût un des agréments du tour et ne fût promptement réparé.

Cette confiance dans mon savoir-faire était un supplice de plus, car, pauvre magicien, mon pouvoir surnaturel s'arrêtait devant la simple réparation d'un chapelier. Je n'avais qu'un moyen : c'était de gagner du temps et de m'inspirer des circonstances. Je continuai donc l'expérience, d'un air assez dégagé pour ma position, et j'exposai aux regards du public ébahi une omelette cuite à point, que j'eus encore le courage d'assaisonner de quelques bons mots.

Cependant, ce quart d'heure, dont parle Rabelais, était arrivé. Ce n'était pas assez de payer d'audace,

il fallait rendre le chapeau, et, faute de mieux, confesser publiquement ma maladresse.

Je m'étais résigné à cet acte d'humilité et je cherchais déjà à le faire le plus dignement possible, lorsque je m'entendis appeler de la coulisse par Antonio. Sa voix suspendit sur mes lèvres la parole prête à s'échapper, et me rendit le courage, car je ne doutais pas que mon compère ne m'eût préparé quelque porte de sortie. Je me rendis près de lui ; il m'attendait un chapeau à la main.

— Tenez, me dit-il, en l'échangeant contre celui que je portais, c'est le vôtre ; mais peu importe, faites bonne contenance ; brossez-le comme si vous veniez d'enlever les taches, et en le remettant à la personne, dont vous avez reçu l'autre, priez-la à voix basse de lire ce qui est au fond.

Je fis ce qui m'était recommandé. Le propriétaire du chapeau brûlé, après avoir reçu le mien, se disposait à me faire une réclamation, lorsque je le prévins par un geste qui l'engageait à lire la note fixée sur la coiffe. Cette note était ainsi conçue :

« Une étourderie m'a fait commettre une faute que je réparerai. Demain, j'aurai l'honneur de vous demander l'adresse de votre chapelier ; en attendant, soyez assez bon pour me servir de compère et cacher ma mésaventure. »

Ma requête eut tout le succès que je pouvais dé-

sirer, car mon secret fut parfaitement gardé et mon honneur fut sauf.

Le succès de cette représentation m'engagea à en donner plusieurs autres qui furent également très suivies. Les recettes furent excellentes, et nous réalisâmes une somme assez importante.

Que l'on juge de notre joie en portant triomphalement notre trésor à Torrini! Ce brave homme, après avoir écouté tous les détails de notre complot, avait bien envie de nous gronder du silence que nous avions gardé. Il ne put y parvenir; l'attendrissement le gagna, et, s'y laissant aller, il nous remercia avec toute l'effusion de son excellent cœur.

Nous nous nous occupâmes immédiatement de liquider notre situation financière, car notre malade était arrivé au terme de son traitement et pouvait désormais vaquer à ses affaires.

Torrini donna satisfaction complète à ses créanciers; il acheta deux bons chevaux, fit réparer sa voiture, après quoi, n'ayant plus rien à faire à Aubusson, il décida qu'il partirait.

Le moment de nous séparer était arrivé, et mon vieil ami y était préparé depuis plusieurs jours. Les adieux furent douloureux pour tous; un père quittant son enfant, sans espoir de le revoir jamais, n'eût pas éprouvé un plus violent chagrin que celui que ressentit Torrini en me serrant dans ses bras pour

la dernière fois. De mon côté, je ne pouvais me consoler de perdre deux amis avec lesquels j'eusse si volontiers passé ma vie.

Je partis pour Blois, tandis que Torrini prenait la route de l'Auvergne.

CHAPITRE VIII.

Des Acteurs prodiges. — Mlle Houdin. — J'arrive à Paris. — Mon mariage. — Comté. — Etudes sur le public. — Un habile directeur. — Les billets roses. — Un style musqué. — *Le Roi de tous les cœurs*. — Ventriloquie. — Les mystificateurs mystifiés. — Le père Roujol. — Jules de Rovère. — Origine du mot *prestidigitateur*.

....
.... Le cœur plein de bonheur
Je m'écriais : ô mon père! ô ma mère!
O mes amis ! ô ma simple cité !
Je vous revois ; dans ma félicité,
Je n'ai plus rien à désirer sur terre.

Comme le cœur me battit, lorsque je rentrai dans ma ville natale! Il me semblait que j'en étais absent depuis un siècle et ce siècle n'avait pourtant duré que six mois. Les larmes me vinrent aux yeux en embrassant mon père et ma mère; je suffoquais d'émotion. J'ai depuis fait en pays étranger de longs

voyages ; je suis toujours revenu près des miens avec bonheur, mais jamais, je puis le dire, je ne fus ému aussi profondément qu'alors. Peut-être en est-il de cette impression comme de tant d'autres, hélas! que l'habitude finit par émousser.

Je trouvai mon père fort tranquille sur mon compte. La raison en était que pour ne pas éveiller son inquiétude, j'avais usé de ruse: un horloger avec lequel j'avais lié connaissance, lui avait fait parvenir mes lettres comme venant d'Angers, et cet ami s'était également chargé de m'envoyer les réponses.

Il fallait maintenant donner une cause à mon retour, et j'hésitais à révéler mon séjour chez Torrini. Toutefois, poussé par le désir commun à tous les touristes de raconter leurs impressions de voyage, je me laissai aller à faire le récit de mes aventures jusque dans leurs moindres détails.

Ma mère effrayée et craignant que je ne fusse encore malade, n'attendit pas la fin de ma narration pour envoyer chercher un médecin. Celui-ci la rassura en affirmant, ce que ma figure annonçait du reste, que j'étais dans un état de santé parfaite.

On trouvera peut-être que je me suis trop longuement étendu sur les événements qui ont suivi mon

empoisonnement. Je devais le faire, car l'expérience que j'acquis près de Torrini, le récit de son histoire, nos conversations et ses conseils eurent une influence considérable sur mon avenir. Avant cette époque, ma vocation pour l'escamotage était encore bien vague; depuis, elle me domina impérieusement.

Cependant cette vocation, il me fallait la repousser de toutes mes forces et lutter corps à corps avec elle : il n'était pas supposable que mon père, qui avait déjà dû céder à ma passion pour l'horlogerie, poussât la faiblesse jusqu'à me laisser tenter une voie nouvelle et surtout si étrange. J'eusse pu certainement profiter du bénéfice de mon âge, car j'étais majeur; mais, outre qu'il m'eût coûté de déplaire à mon père, je réfléchissais encore que, possesseur d'une bien petite fortune, je ne pouvais l'exposer sans son consentement. Ces raisons m'engagèrent, sinon à renoncer à mes projets, du moins à les ajourner..

D'ailleurs, mes succès à Aubusson n'avaient pu changer une opinion bien arrêtée que j'avais sur l'escamotage : c'est que pour représenter convenablement un homme adroit et capable d'exécuter des choses incompréhensibles, il faut avoir un âge en rapport avec les longues études qu'on a dû faire pour arriver à cette supériorité.

Le public accordera bien à un homme de trente-cinq à quarante ans le droit de le tromper et de lui

faire subir ces amusantes déceptions ; il ne l'accordera pas à un jeune homme.

Après quelques jours de vacances consacrés à célébrer mon retour, j'entrai chez un horloger de Blois, qui me mit à *rhabiller* et à brosser des montres. Or, je l'ai déjà dit, ce travail machinal et ennuyeux s'il en fut, rabaisse l'artiste horloger au niveau du manœuvre. Il s'agissait d'accomplir chaque jour un travail tournant incessamment dans le cercle invariable d'un *ressort* à remplacer, d'une *verge* à remettre (les montres à *cylindre* étaient rares à cette époque), d'une *chaîne* à raccommoder et finalement, après visite sommaire de la montre, *d'un coup de brosse* à donner pour brillanter l'ouvrage.

Dieu me garde pourtant de vouloir déprécier le métier d'horloger *rhabilleur*, et de voir dans mes anciens confrères des *artistes* sans capacité. Loin de là ; je me plairai toujours à reconnaître l'intelligence qu'exige l'art de réparer une montre en y faisant le moins possible.

Quelquefois, dira-t-on, la montre revient de chez l'horloger à peu près aussi malade qu'elle y était entrée. C'est vrai ; mais à qui la faute ?

Au public, il me semble.

En province surtout, on a une peine infinie à accorder une gratification convenable au travail

d'une consciencieuse réparation, et l'on marchande pour sa montre ou sa pendule, comme on le ferait pour l'achat de légumes. Qu'arrive-t-il alors? c'est que l'horloger est obligé de composer avec sa conscience et que bien souvent le client en a pour son argent.

Toujours est-il que je me plaisais peu à cette besogne et que j'étais devenu à cet endroit d'une excessive paresse. Mais si l'on me voyait froid et indolent à l'égard des montres et des pendules que l'on me donnait à *rhabiller*, j'avais, d'un autre côté, un besoin d'activité qui me dévorait. Pour le satisfaire, je m'abandonnai tout entier à certaine distraction à laquelle je trouvais le plus vif attrait. Je veux parler de la comédie de société.

Personne, je le pense, ne peut m'en faire un reproche, car parmi ceux qui me lisent, quel est celui qui n'a pas un peu joué la comédie? Depuis le jeune enfant qui récite un rôle à la distribution des prix, jusqu'au vieillard qui souvent accepte un emploi de père noble dans une de ces agréables parties, organisées pour charmer les longues soirées d'hiver, chacun n'aime-t-il pas à se donner la satisfaction si douce de se faire applaudir? Moi aussi, j'avais cette faiblesse, et, poussé par mes souvenirs de voyage, je voulais revoir ce public qui s'était montré déjà si bienveillant envers moi.

De concert avec quelques amis nous avions organisé une véritable troupe de vaudeville. Chacun y avait son emploi ; celui des comiques m'avait été dévolu, et je ne remplissais ni plus ni moins que les rôles de Perlet dans les pièces les plus en vogue de cette époque.

Notre spectacle était gratis ; aussi ne faut-il pas demander si nous avions de nombreux spectateurs. Il va sans dire également que nous étions tous des acteurs *prodiges ;* on nous le disait, du moins, et notre amour-propre satisfait ne trouvait aucune raison pour repousser ces éloges. Dieu sait pourtant quels acteurs nous faisions !

Malheureusement pour nos éclatants succès, des rivalités, des susceptibilités blessées, ainsi que cela arrive le plus souvent, amenèrent la discorde parmi nous, et bientôt il ne resta plus de tout le personnel que le coiffeur et le lampiste. Ces deux fidèles débris de notre troupe se voyant ainsi abandonnés à eux-mêmes, tinrent conseil, et, après mûre délibération, ils décidèrent que ne pouvant satisfaire aux exigences de la scène, ils se donnaient mutuellement leur démission. Afin d'expliquer l'héroïque persistance de ces deux artistes, il est bon de dire que seuls de la troupe ils étaient payés de leurs services.

Mon père m'avait vu avec peine négliger le travail pour le plaisir. Afin de me ramener à de plus sages

idées, il conçut pour moi un projet, qui devait avoir le double avantage de régulariser ma conduite et de me fixer irrévocablement auprès de lui : il s'agissait de m'établir et de me marier.

Je ne sais, ou plutôt je ne veux pas dire, comment un tiers me poussa à refuser la dernière de ces deux propositions, sous le prétexte que je ne me sentais aucune vocation pour le mariage. Quant à l'établissement d'horlogerie, je fis facilement comprendre à mon père que j'étais encore trop jeune pour y songer.

Mais je venais à peine de lui déclarer mon refus, que des circonstances d'une grande simplicité cependant, vinrent complètement changer ma détermination et me faire oublier les serments auxquels j'avais promis de rester fidèle.

Les succès que j'avais obtenus dans mes rôles m'avaient ouvert l'entrée de quelques salons où j'allais souvent passer d'agréables soirées ; là encore on jouait la comédie, sous forme de charades en action.

Un soir, dans l'une de ces maisons où plus qu'ailleurs se trouvait toujours nombreuse compagnie, on nous pria comme de coutume d'égayer la soirée par quelques-unes de nos petites scènes. Je ne me rappelle plus quel fut le mot proposé ; je me souviens seulement que je fus chargé de remplir un

rôle de gastronome célibataire. Je me mis à table, et tout en faisant un repas à la façon de ceux dont on se contente au théâtre, j'improvisai un chaud monologue sur les avantages du célibat. Cette apologie m'était d'autant plus facile que je n'avais qu'à répéter les beaux raisonnements que j'avais faits à mon père, lors de sa double proposition. Or, il arriva que parmi les personnes qui écoutaient cette description plus ou moins juste de la béatitude du célibat, se trouvait une jeune fille de dix-sept ans, laquelle semblait apporter une sérieuse attention à mes arguments contre le mariage. C'était la première fois que je la voyais ; je ne pus trouver d'autre cause à cette extrême attention que le désir de deviner le mot de la charade.

On est toujours enchanté de trouver un auditeur attentif, et à plus forte raison, lorsque cet auditeur est une charmante jeune fille : c'est pourquoi je crus de mon devoir, dans le courant de la soirée, de lui adresser quelques mots de politesse. Une conversation s'en suivit et devint si intéressante, que nous avions encore quantité de choses à nous dire quand il fallut nous séparer. Je crois du reste que je ne fus pas seul à regretter que la soirée fût sitôt terminée.

Cet événement si simple fut pourtant cause de mon mariage avec mademoiselle Houdin, et ce mariage me conduisit à Paris.

Le lecteur doit comprendre maintenant pourquoi je me nomme Robert-Houdin; mais ce qu'il ignore et ce que je vais lui apprendre, c'est que ce double nom, que j'avais d'abord pris pour éviter une confusion avec mes nombreux homonymes, est devenu plus tard, grâce à la décision du Conseil d'État, mon seul nom patronimique, s'écrivant d'un seul trait Robert-Houdin. On me pardonnera d'ajouter que cette faveur, toujours difficile à obtenir, ne m'a été accordée qu'en raison de la popularité que mes longs et laborieux travaux m'avaient acquise sous ce nom.

Mon beau-père, M. Houdin, horloger célèbre, né à Blois, et par conséquent mon compatriote, était venu à Paris pour tirer de son savoir un meilleur parti qu'il n'eût pu faire dans sa ville natale. Il fabriquait de l'horlogerie de commerce, en même temps qu'il exécutait de ses mains des pendules astronomiques, des régulateurs, des pièces de précision et des instruments propres à leur exécution. Il fut convenu entre mon beau-père et moi que nous vivrions ensemble, et qu'aidé de ses conseils je l'aiderais à mon tour de mon travail.

M. Houdin était au moins aussi passionné que moi pour la mécanique, dont il connaissait à fond tous les secrets. Nous avions sur ce sujet de longues et intéressantes conversations.

Un entretien dans lequel entre de la passion rend facilement communicatif. Ce fut à la suite d'une de ces conversations que je confiai à mon beau-père les projets que j'avais autrefois formés pour la création d'un cabinet de curiosités mécaniques jointes à des expériences de prestidigitation. Déjà plusieurs fois en famille j'avais eu l'occasion de donner un échantillon de mon savoir-faire.

M. Houdin me comprit, adopta mes plans et m'engagea à continuer mes études dans la voie que je m'étais tracée. Fort de l'approbation d'un homme dont je connaissais l'extrême prudence, je me livrai sérieusement, dans mes moments de loisir, à mes exercices favoris, et je commençai à créer quelques instruments pour mon futur cabinet.

Mon premier soin, en arrivant à Paris, avait été d'assister aux représentations de Comte, qui depuis fort longtemps trônait dans son théâtre de la galerie de Choiseul. Ce célèbre *physicien* se reposait déjà sur ses lauriers, et ne jouait plus qu'un fois par semaine. Les autres jours étaient consacrés aux représentations de ses jeunes acteurs, véritables prodiges de précocité.

Tout le monde se rappelle avoir lu sur les affiches de ce théâtre les singulières annonces de chefs d'emploi que je vais citer.

Jeune premier (grands rôles) :	M. ARTHUR, âgé de cinq ans.
Jeune première id.	Mlle ADELINA, âgée de 4 ans 1|2.
Grandes coquettes........	Mlle VICTORINE, âgée de 7 ans.
Pères nobles	Le petit VICTOR, âgé de 6 ans.

Ces artistes en bourrelet, ces comédiens en brassière, faisaient courir tout Paris.

Comte aurait pu quitter tout-à-fait la scène, se contenter de son rôle de directeur et de père nourricier des enfants de Thalie, et arrondir tranquillement sa fortune déjà fort convenable. Mais Comte tenait à se montrer au moins une fois par semaine, et il avait pour cela un double motif : c'est que ses séances, devenues rares, exerçaient toujours une heureuse influence sur la recette, et que d'un autre côté, en continuant de jouer, il écartait les physiciens, ses concurrents, qui auraient pu avoir l'idée de venir le remplacer, dans le cas où il se serait retiré de l'arène.

Les expériences de Comte étaient presque toutes puisées dans un répertoire que je connaissais parfaitement : c'était celui de Torrini et de tous les escamoteurs de l'époque. Elles ne pouvaient donc avoir pour moi un véritable intérêt. Toutefois, j'en retirais encore quelques profits, car n'ayant pas à me préoccuper des expériences, j'étudiais autant le spectateur que le physicien lui-même.

J'écoutais avec attention ce qui se disait autour de

moi, et souvent j'entendais de très judicieuses observations. Comme elles étaient faites pour la plupart par des gens qui ne semblaient pourtant pas doués d'un grand esprit de pénétration, cela me donna à penser qu'un prestidigitateur doit surtout se méfier du gros bon sens du vulgaire, et, en y réfléchissant, j'arrivai à me faire cette opinion : c'est qu'il est plus difficile de faire illusion à un ignorant qu'à un homme d'esprit.

Ceci a l'air d'un paradoxe ; je vais m'expliquer.

L'homme vulgaire ne voit généralement dans les tours d'escamotage qu'un défi porté à son intelligence, et, pour lui, les séances de prestidigitation deviennent un combat dont il veut à tout prix sortir vainqueur.

Toujours en garde contre les paroles dorées à l'aide desquelles l'illusion s'opère, il n'écoute rien et se renferme dans cet inflexible raisonnement :

— L'escamoteur, dit-il, tient dans sa main un objet qu'il prétend faire disparaître. Hé bien ! quelque chose qu'il dise pour distraire mon imagination, mes yeux ne quitteront pas ses mains, et le tour ne pourra se faire sans que je sache comment il s'y est pris.

Il s'en suit que l'escamoteur, dont les artifices s'adressent particulièrement à l'esprit, doit redoubler d'adresse pour dépister cette résistance obstinée.

Le trait suivant vient à l'appui de mon opinion.

Un paysan se trouvait dans une assemblée de savants ; un des membres vint soumettre à ses doctes confrères cette intéressante question : Pourquoi, lorsque l'on introduit un poisson dans un vase entièrement plein d'eau, ce vase ne déborde-t-il pas ? Chacun alors de se creuser la tête et de chercher à donner l'explication de ce singulier phénomène. Mais on avait beau parler, aucun raisonnement n'obtenait l'approbation de l'assemblée, et les dissertations continuaient à perte de vue, quand le paysan demanda la parole :

— Au lieu de tant discourir, dit-il, ne serait-il pas préférable de mettre d'abord un poisson dans un vase rempli d'eau ? on verrait ce qui en résulterait et l'on serait plus en mesure de discuter ensuite sur le sujet.

On suivit cet avis, aussi simple que sage, et la solution du problème fut bientôt trouvée : le poisson fit déborder le vase.

Messieurs les savants s'aperçurent qu'ils avaient été victimes d'une mystification.

L'homme d'esprit au contraire qui assiste à une séance de prestidigitation, y est venu dans le seul but de jouir d'illusions et, loin de mettre obstacle aux tours du physicien, il est le premier à en favoriser l'exécution. Plus il est trompé, plus il est satisfait, puisqu'il a payé pour cela. Il sait, du reste.

que ces amusantes déceptions ne peuvent porter atteinte à sa réputation d'homme intelligent. C'est pourquoi il s'abandonne avec confiance aux raisonnements du prestidigitateur, les suit complaisamment dans tous leurs développements et se laisse facilement égarer.

N'avais-je donc pas raison de penser qu'il est plus facile de tromper un homme d'esprit qu'un ignorant ?

Comte était aussi pour moi un autre objet d'études non moins intéressantes : je l'étudiais comme directeur et comme artiste.

Comme directeur, Comte aurait pu en remontrer aux plus habiles, et nul ne savait mieux que lui faire venir, comme on dit, l'eau à son moulin.. On connaît la plupart des petits moyens qu'un directeur emploie communément pour attirer le spectateur et augmenter ses recettes. Comte, pendant longtemps, n'eut pas besoin d'y recourir, sa salle s'emplissait d'elle-même. Pourtant un jour vint où les banquettes furent moins bien garnies. C'est alors qu'il inventa les *billets de famille*, les *médailles*, les *loges réservées aux lauréats des pensions et des colléges*, etc.

Les billets de famille donnaient droit à quatre places, moyennant la moitié du prix ordinaire. Quoique tout Paris en fût inondé, chacun de

ceux aux mains desquels ils tombaient, croyait à une faveur spéciale de Comte, et l'on ne manquait pas de répondre à son appel. Ce que le directeur perdait sur la qualité des spectateurs, il le regagnait largement sur la quantité.

Mais Comte ne s'en tint pas là ; il voulut encore que les *billets roses* (c'est ainsi qu'il appelait les billets de famille) lui produisissent un petit bénéfice pécuniaire pour lui faire oublier la réduction de prix qu'il avait accordée.

Il imagina donc de faire remettre à chaque personne qui se présentait au contrôle avec un de ces billets, une médaille en cuivre sur laquelle était gravée son adresse, et de réclamer en échange la somme de deux sous. Voulait-on la refuser ? — Alors vous n'entrerez pas, disait l'employé du bureau.

Puisqu'on était venu jusque-là, on préférait s'exécuter : on payait, et l'on entrait.

C'était une misère, me dira-t-on, que cet impôt de dix centimes. Pourtant avec cette misère, Comte payait son luminaire; du moins il le disait, et on peut le croire.

A l'époque des vacances, les billets roses disparaissaient et faisaient place aux billets réservés aux lauréats des pensions et des colléges. Et ceux-ci étaient autrement productifs que les premiers. Quels parents auraient refusé à leurs jeunes lauréats le

plaisir d accepter l'invitation de M. Comte, lorsque surtout ils pouvaient se procurer à eux-mêmes le bonheur de voir ces chers fils dans une loge où ne se trouvaient que des *têtes couronnées*. Les parents accompagnaient donc leurs enfants, et, pour un billet de faveur, l'administration encaissait cinq ou six fois la valeur de sa gracieuse libéralité.

Je pourrais citer bien d'autres moyens dont Comte usait pour augmenter ses bénéfices, je n'en rapporterai plus qu'un seul.

Arriviez-vous un peu tard et la longueur de la *queue* vous faisait-elle craindre de ne plus trouver de billets au bureau, vous n'aviez qu'à entrer dans le petit café attenant au théâtre, et qui donnait sur la rue Ventadour. Vous y payiez un peu plus cher qu'ailleurs la tasse de café ou le petit verre de liqueur, mais vous étiez sûr qu'avant l'heure où le public entrait au théâtre, un garçon vous ouvrirait une porte secrète, qui vous permettrait d'arriver au bureau et de choisir votre place.

En réalité, le café de Comte était un véritable bureau de location. Seulement, le spectateur profitait d'une consommation pour la somme qu'il est d'usage de prélever sur les places réservées.

Le directeur du théâtre Choiseul avait sur ses confrères un avantage sous le rapport de la délicatesse des procédés.

Comme artiste, Comte, possédait le double talent de ventriloque et de prestidigitateur. Ses tours étaient exécutés avec adresse et surtout avec beaucoup d'entrain. Ses séances plaisaient généralement. Les dames y étaient fort bien traitées. On en jugera par le tour suivant, que je crois être de son invention, et que je lui voyais toujours faire avec plaisir.

Cette expérience portait le titre de *la Naissance des fleurs*. Elle commençait par une petite harangue en forme de plaisanterie galante.

— Mesdames, disait notre physicien, je me propose dans cette séance d'escamoter douze d'entre vous au parterre (les dames étaient admises au parterre), vingt aux premières, et soixante-douze aux secondes.

Après l'explosion de rires que ne manquait pas de provoquer cette plaisanterie, Comte ajoutait : « Rassurez-vous, Messieurs, pour ne pas vous priver du plus gracieux ornement de cette salle, je n'exécuterai cette expérience qu'à la fin de la soirée. » Ce compliment, dit sans aucune prétention, était toujours fort bien accueilli.

Comte passait ensuite à l'exécution de son expérience.

Après avoir semé des graines sur de la terre contenue dans une petite coupe, il faisait quelques conjurations, répandait sur cette terre une liqueur enflammée, et la couvrait avec une cloche qui,

disait-il, devait concentrer la chaleur et stimuler la végétation. En effet, quelques secondes après, un bouquet de fleurs variées apparaissait dans la petite coupe. Comte le distribuait aux dames qui garnissaient les loges, et pendant cette distribution il trouvait moyen de placer ces mots gracieux ou à double sens : *Madame, je vous garde une pensée. — Puissiez-vous ici, Messieurs, ne jamais trouver de soucis. — Mademoiselle, voici une rose que vous avez fait rougir de jalousie. — Tiens, Benjamin* (c'était le nom de son domestique ou plutôt de son comique), *tiens, Benjamin,* disait-il, en lui offrant un œillet, *ton œillet rouge. — Comment mon œil est rouge ! c'est donc pour cela qu'il me faisait si grand mal tout-à-l'heure.*

Cependant le petit bouquet tirait à sa fin, il n'en restait plus que quelques fleurs. Tout-à-coup, les mains du physicien s'en trouvaient littéralement remplies. Alors, d'un air de triomphe, il s'écriait, en montrant ces fleurs, venues comme par enchantement : *J'avais promis d'escamoter et de métamorphoser toutes ces dames; pouvais-je choisir une forme plus gracieuse et plus aimable ? En vous métamorphosant toutes en roses, n'est-ce pas, Mesdames, offrir la copie au modèle ? n'est-ce pas aussi vous escamoter pour vous rendre à vous-mêmes ? dites-moi, Messieurs, n'ai-je pas bien réussi ?*

Pour ces mots aimables, le prestidigitateur recevait une nouvelle salve de bravos.

Dans une autre circonstance, Comte, offrant une rose et une pensée à une dame, lui disait : *N'est-ce pas vous trait pour trait, Madame ? la rose peint la fraîcheur et la beauté ; la pensée, l'esprit et les talents.*

Il disait encore à propos de l'as de cœur, qu'il avait fait prendre à une de ses spectatrices choisie parmi les plus jolies : *Voulez-vous madame, mettre la main sur votre cœur.... . Vous n'avez qu'un cœur n'est-il pas vrai ?.... Je vous demande pardon de cette question indiscrète ; mais elle était nécessaire, car bien que vous n'ayez qu'un cœur, vous pourriez les posséder tous.*

Comte n'était pas moins gracieux envers les souverains.

A la fin d'une séance qu'il donnait aux Tuileries devant Louis XVIII, il proposa à Sa Majesté de choisir une carte dans un jeu de piquet. On pourrait croire que le hasard fit que le Roi de cœur se trouva la carte choisie ; je dirai que l'adresse du physicien en fut la seule cause. Pendant ce temps, un domestique déposait sur une table entièrement isolée un vase rempli de fleurs.

Comte prend alors un pistolet chargé à poudre, dans lequel il met le Roi de cœur en forme de bourre,

et s'adressant à son auguste spectateur, il le prie de diriger ses regards vers le vase, au-dessus duquel la carte lancée par le pistolet doit aller se placer.

Le coup part, et au milieu des fleurs on voit apparaître le buste de Louis XVIII.

Le roi ne sachant que conclure de ce dénouement inattendu, demande à Comte le sens de cette apparition, et lui dit même d'un ton quelque peu railleur :

— Il me semble, monsieur, que votre tour ne se termine pas comme vous l'aviez annoncé.

— J'en demande pardon à Votre Majesté, répond Comte, en prenant les manières et le maintien d'un courtisan, j'ai parfaitement tenu ma promesse. Je me suis engagé à faire paraître le Roi de cœur sur ce vase ; j'en appelle à tous les Français : ce buste ne représente-t-il pas le *Roi de tous les cœurs?*

On doit croire que le compliment fut fort bien accueilli par les assistants. En effet, voici comment s'exprime le *Journal Royal*, du 20 décembre 1814, en terminant le récit de cette séance.

« Toute l'assemblée s'écrie avec M. Comte : nous
» le reconnaissons, c'est bien lui, c'est bien le
» Roi de tous les cœurs, l'amour des Français,
» de l'univers, Louis XVIII, l'auguste petit-fils de
» Henri IV.

» Un concert général d'applaudissements plonge
» dans une douce ivresse, dans des idées de paix

» et de bonheur, tout ce cercle aimable et vraiment
» français.

» Le roi ému de cette chaleureuse acclamation
» complimenta M. Comte sur son adresse.

» — Ce serait bien dommage, monsieur le sor-
» cier, lui dit-il, de vous faire brûler; vous nous
» avez fait trop de plaisir pour que nous vous
» fassions de la peine. Vivez longtemps pour vous
» d'abord et pour nous ensuite. M. Comte répon-
» dit à ce compliment de son souverain par une
» scène de ventriloquie, dans laquelle une voix
» lointaine ayant l'accent et le son de celle du
» physicien, s'exprima ainsi :

Sire, un de vos regards ennoblit mes succès;
Toutes mes voix ne valent pas la vôtre ;
Que ne puis-je à l'instant, d'après l'un, d'après l'autre,
Raconter vos vertus, vos talents, vos bienfaits ;
Je deviendrais l'écho de la voix des Français [1].

Autant Comte était aimable avec les dames, autant il était impitoyable pour les messieurs.

J'en aurais trop long à raconter, si je disais toutes les malignes allusions et les mystifications dont son public masculin était l'objet.

C'était, par exemple, certain tabouret sur lequel un

[1] Cette séance valut à Comte le titre de *Physicien du Roi*.

spectateur en s'asseyant produisait un son des plus risqués, ou bien le tour des as de cœur, qu'il terminait, en faisant sortir des as de toutes les parties du vêtement du patient qui, fouillé, secoué, bousculé, ne savait plus à quel saint se vouer pour échapper à cette avalanche de cartes. C'était encore le monsieur chauve, qui avait complaisamment prêté son chapeau et qui recevait une bordée de plaisanteries du genre de celles-ci :

« Ce vêtement vous appartient, sans doute, disait Comte, en sortant une perruque du chapeau ..... Ah ! ah ! Il paraît que monsieur a de la famille ; voici maintenant de petits bas ; il va falloir *parler bas*..., puis une brassière..., un petit jupon... une charmante petite robe etc., etc. » Et comme le public riait à cœur joie. » Ma foi ! je trouve *ça beau* aussi, ajoutait-il en retirant une chaussure de bois.... Rien ne manque au trousseau ! pas même le petit corset et son lacet. C'était pour *me lasser*, Monsieur, que vous aviez mis cet objet dans votre chapeau.... »

La ventriloquie prêtait un grand charme aux séances de Comte, en faisant de charmants intermèdes, sous formes de petites scènes comiques de la plus grande illusion. C'est qu'en effet, il était impossible de porter à un plus haut degré l'imitation de la voix humaine et de la combiner avec plus d'intelli-

gence et d'habileté, pour la lancer au loin ou pour la rapprocher graduellement des spectateurs.

Cette faculté lui inspirait souvent l'idée de curieuses mystifications. Mais les meilleures (si une mystification peut être jamais bonne) étaient réservées pour ses voyages; il les faisait alors servir à la publicité de ses annonces, et elles contribuaient à attirer la foule à ses représentations.

A Tours, par exemple, il fait enfoncer quatre portes pour arriver jusqu'à un soi-disant malheureux, mourant de faim, que l'on croit enfermé dans une boutique où le ventriloque avait jeté sa voix. A Nevers, il renouvelle le prodige de l'ânesse de Balaam, en communiquant la parole à un baudet fatigué de porter son maître.

Une autre fois, pendant la nuit, il jette la terreur dans une diligence; plusieurs voix se font entendre aux portières; on dirait une douzaine de brigands qui demandent la bourse ou la vie. Les voyageurs effrayés s'empressent de remettre leurs bourses, leurs montres à Comte, qui se charge de traiter avec les voleurs; la bande satisfaite paraît s'éloigner.

Les voyageurs se félicitent d'en être quittes à si bon marché, et le lendemain, à leur plus grande satisfaction, le ventriloque remet à chacun l'offrande

qu'il a faite à la peur, et leur révèle le talent dont ils ont été dupes.

Un jour encore, sur le marché de Mâcon, il voit une paysanne chassant devant elle un gros cochon qui se traînait à peine, tant il était chargé de lard.

— Combien vaut votre porc, ma brave femme?

— Cent francs tout au juste, mon beau monsieur, à votre service, si vous voulez l'acheter.

— Certainement, je veux l'acheter, mais c'est trop des deux tiers; j'en donne dix écus.

— C'est cent francs ni plus ni moins, à prendre ou à laisser.

— Tenez, reprit Comte en s'approchant de l'animal, je suis sûr que votre cochon est plus raisonnable que vous.

— Voyons, l'ami, dis-moi, en conscience, vaux-tu bien cent francs?

— Nous sommes bien loin de compte, répond le cochon d'une voix rauque et caverneuse, je ne vaux pas cent sous. Je suis ladre, ma maîtresse veut vous attraper.

La foule qui s'était assemblée autour de la paysanne et de son cochon, recule épouvantée, et les regarde comme deux ensorcelés.

Comte regagne aussitôt son hôtel où l'on vient lui raconter à lui-même cette petite histoire. On lui apprend en outre que quelques personnes coura-

geuses s'étant approchées de la sorcière, la sollicitent de se faire exorciser pour chasser l'esprit impur du corps de son cochon.

Cependant Comte ne se tira pas toujours aussi heureusement d'affaire, et il faillit payer fort cher une mystification qu'il avait fait subir à des paysans du canton de Fribourg, en Suisse. Ces fanatiques le prirent pour un sorcier véritable et l'assaillirent à coups de bâtons. Déjà même ils allaient le jeter dans un four allumé, si Comte n'était parvenu à se sauver en faisant sortir du four une voix terrible qui répandit la terreur parmi eux.

Je terminerai la nomenclature de ces plaisantes aventures par une petite anecdote dans laquelle Comte et moi, nous fûmes tour à tour mystificateurs et mystifiés.

Au sortir d'une visite que le célèbre ventriloque me fit au Palais-Royal, je le reconduisis jusqu'au bas de mon escalier, ainsi que le commandait la plus simple politesse.

Comte, tout en continuant de causer, descendait devant moi, de sorte que les poches de sa redingote se trouvaient naturellement à ma discrétion. L'occasion était si belle que je ne pus résister à la tentation de jouer un tour de ma façon à mon habile confrère.

Aussitôt conçue, cette idée fut mise à exécution.

En un tour de main; non pas! soyons exact dans notre récit, en deux tours de main, je retirai du vêtement de mon ami son mouchoir et une fort belle tabatière en or, puis, j'eus soin de retourner la poche en dehors, pour prouver que mon travail avait été consciencieusement exécuté.

Je m'applaudissais du succès de mon expédition et je riais en moi-même du dénouement comique qu'elle aurait, lorsque je remettrais ces objets à Comte. Mais on a raison de dire, *à trompeur trompeur et demi*, car tandis que je violais ainsi les lois de l'hospitalité, Comte, de son côté, ruminait à quelque perfidie.

Je venais à peine de mettre en lieu de sûreté mouchoir et tabatière que, prêtant l'oreille, j'entendis de l'étage supérieur une voix qui m'était inconnue.

— Monsieur Robert-Houdin, criait-on, voulez-vous monter tout de suite au bureau de location, je voudrais vous dire un mot.

— Tout-à-l'heure, répondis-je encore préoccupé de mon larcin, je vais y aller.

— Mais, me dit Comte avec bonhomie, puisque ce monsieur n'a qu'un mot à vous dire, allez-y, je vais vous attendre, car j'ai encore à vous parler.

— Soit, répondis-je, et sans réfléchir davantage je remonte au premier étage.

On a déjà deviné que le ventriloque vient de me jouer un tour de son métier. En arrivant au bureau, je ne trouve que l'employé qui ne sait ce que je veux lui dire.

Je m'aperçois, mais trop tard, que je suis une des nombreuses victimes de la *ventriloquie*, et j'entends Comte qui chante sa victoire en riant aux éclats.

J'avoue sans fausse honte qu'un instant je fus véxé d'avoir donné dans le piége. Mais je me remis bien vite à la pensée d'une petite vengeance que je pouvais tirer de la situation même où je me trouvais. J'affectai de descendre avec tranquillité.

— Que voulait donc cette personne du bureau de location, me dit Comte d'un ton de dupeur satisfait ?

— Vous ne le devinez pas? répondis-je en copiant mon intonation sur la sienne.

— Ma foi ! non.

— Je vais alors vous le dire : c'était un voleur repentant, qui m'a prié de vous rendre des objets qu'il vous a escamotés. Les voici, mon maître !

— Je préfère que cela se termine ainsi, me dit Comte en réintégrant sa poche dans sa redingote, pour y remettre ensuite les objets que je lui présen-

tais; nous sommes quittes, et j'espère que nous resterons toujours bons amis.

De tout ce qui précède, on peut conclure que la base fondamentale des séances de Comte étaient les mystifications aux Messieurs (les souverains exceptés), les compliments aux Dames et les calembours à tout le monde.

Comte avait raison d'employer ces moyens, puisque généralement il atteignait le but qu'il s'était proposé : il charmait avec les uns et faisait rire avec les autres. A cette époque, cette tournure de l'esprit était dans les mœurs françaises, et notre physicien, en s'inspirant des goûts et des instincts du public, était sûr de lui plaire.

Mais tout est bien changé depuis. Le calembour n'a plus la même faveur. Banni de la bonne compagnie, il s'est réfugié dans les ateliers d'artistes, où les élèves en font trop souvent un usage immodéré, et si quelquefois il est admis avec faveur dans une conversation intime, il ne saurait convenir dans une séance de prestidigitation.

La raison en est facile à comprendre. Non seulement le calembour fait croire que le prestidigitateur a des prétentions à l'esprit, ce qui peut lui être défavorable ; mais encore, lorsqu'il réussit, il provoque un rire qui nuit nécessairement à l'intérêt de ses expériences.

Il est un fait reconnu ; c'est que pour ces sortes de spectacles, où l'imagination a la principale part :

« Mieux vaut l'étonnement cent fois que le fou rire. »

Car si l'esprit se souvient de ce qui l'a charmé, le rire ne laisse aucune trace dans la mémoire.

Le langage symbolique, complimenteur et parfumé, est aussi complètement tombé en désuétude ; du moins le siècle ne pèche point par excès de galanterie, et des compliments musqués seraient aujourd'hui mal accueillis en public, plus encore que partout ailleurs. Du reste, j'ai toujours pensé que les dames qui assistent à une séance de prestidigitation, y viennent pour se récréer l'esprit et non pour être elles-mêmes mises en scène. On doit croire qu'elles préfèrent rester simples spectatrices plutôt que de se voir exposées à recevoir des compliments à brûle-pourpoint.

Quant à la mystification, je laisse à de plus forts que moi le soin d'en faire l'apologie.

Ce que j'en dis, ce n'est pas pour jeter un blâme sur Comte, loin de là. Je parle en ce moment avec l'esprit de mon siècle ; Comte agissait avec le sien ; tous deux nous avons réussi avec des principes différents ; ce qui prouve que :

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

Ces séances de Comte enflammaient néanmoins mon imagination ; je ne rêvais plus que théâtre, escamotage, machines, automates, etc. ; j'étais impatient, moi aussi, de prendre ma place parmi les adeptes de la magie, et de me faire un nom dans cet art merveilleux. Le temps que j'employais à prendre une détermination, me semblait un temps perdu pour mes futurs succès. Mes succès ! Hélas ! j'ignorais les épreuves que j'aurais à subir avant de les mériter ; je ne soupçonnais guère les peines, les soucis, les travaux dont il me faudrait les payer.

Quoiqu'il en fût, je résolus de hâter mes études sur les automates et sur les instruments propres à produire les illusions de la magie.

J'avais été à même de voir chez Torrini un grand nombre de ces appareils, mais il m'en restait encore beaucoup à connaître, car le répertoire des physiciens de cette époque était très étendu. J'eus bientôt l'occasion d'acquérir en peu de temps une connaissance parfaite de ce sujet

J'avais remarqué, en passant dans la rue Richelieu, une modeste et simple boutique, à la devanture de laquelle étaient exposés des instruments de *Physique amusante*. Tel était le nom que portaient ces instruments, destinés à la vérité à une science amusante, mais qui n'avaient rien à démêler avec la physique.

Cette rencontre fut pour moi une bonne fortune. J'achetai d'abord quelques-uns de ces objets, puis, en faisant de fréquentes visites au maître de la maison, sous prétexte de lui demander des renseignements, je finis par gagner ses bonnes grâces, et il me regarda comme un habitué de sa boutique.

Le père Roujol (c'est ainsi que s'appelait ce fabricant de sorcelleries) avait des connaissances très étendues dans toutes les parties de sa profession ; il n'y avait pas un seul escamoteur dont il ne connût les secrets et dont il n'eût reçu les confidences. Il pouvait donc me fournir des renseignements précieux pour mes études. Je redoublai de politesse auprès de lui, et le brave homme qui, du reste, était très communicatif, m'initia à tous ses mystères.

Mes visites assidues à la rue Richelieu avaient encore un autre but: j'espérais y rencontrer quelques maîtres de la science, auprès desquels je pourrais accroître les connaissances que j'avais acquises.

Malheureusement, la boutique de mon vieil ami n'était plus aussi bien achalandée que jadis. La révolution de 1830 avait tourné les idées vers des occupations plus sérieuses que celles de la *physique amusante*, et le plus grand nombre des escamoteurs étaient allés chercher à l'étranger des spectateurs moins préoccupés. Le bon temps du père Roujol était donc passé, ce qui le rendait fort chagrin.

— Cela ne va plus comme autrefois, me disait-il, et l'on croirait vraiment que les escamoteurs se sont escamotés eux-mêmes, car je n'en vois plus un seul. Je n'ai plus maintenant qu'à me croiser les bras. Quand reviendra donc ce temps, ajoutait-il, où M. le duc de M........ ne dédaignait pas d'entrer dans ma modeste boutique et d'y rester des heures entières à causer avec moi et mes nombreux visiteurs? Ah! si vous aviez vu, il y a une dizaine d'années, l'aspect qu'offrait mon magasin, alors fréquenté par tous les physiciens et amateurs de l'époque. C'étaient Olivier, Préjean, Brazy, Conus, Chalons, Comte, Jules de Rovère, Adrien père, Courtois, et tant d'autres; bref, un véritable club d'escamotage; club brillant, animé, divertissant, s'il en fut, car chacun de ces maîtres, voulant prouver sa supériorité sur ses confrères, se plaisait à montrer ses meilleurs tours et à déployer toute son adresse.

Ces regrets du père Roujol m'étaient au moins aussi sensibles qu'à lui-même. En effet, quel bonheur n'eussé-je pas éprouvé à pareilles fêtes, moi qui aurais fait vingt lieues pour causer avec un physicien?

J'eus pourtant la chance de faire chez lui la rencontre du fameux Jules de Rovère, qui le premier se servit d'un mot généralement employé

aujourd'hui pour qualifier un escamoteur en renom.

Jules de Rovère était fils de parents nobles, ainsi que l'indique la particule qui précède son nom.

En montant sur la scène, le physicien aristocrate voulut un titre à la hauteur de sa naissance.

Le nom vulgaire d'*escamoteur* avait été repoussé bien loin par lui comme une triviale dénomination ; celui de *physicien* était généralement porté par ses confrères et ne pouvait par cela même lui convenir ; force lui fut d'en créer un pour se faire une place à part.

On vit donc, un jour, sur une immense affiche de spectacle, s'étaler pour la première fois, le titre pompeux de PRESTIDIGITATEUR ; l'affiche donnait en même temps l'étymologie de ce mot : *presto digiti* (agilité des doigts). Venaient ensuite les détails de la séance, entremêlés de citations latines, qui devaient frapper l'esprit du public en rappelant l'érudition de l'escamoteur ; pardon, du prestidigitateur.

Ce mot, ainsi que celui *prestidigitation* du même auteur, fut promptement adopté par les confrères de Jules de Rovère, tant ils furent séduits par d'aussi beaux noms. L'Académie elle-même suivit cet exemple ; elle sanctionna la création du physicien et la fit passer à *la postérité*.

Je dois cependant ajouter que ce mot, primitivement si pompeux, n'est plus maintenant une distinc-

tion, car depuis son apparition, le plus humble des escamoteurs ayant pu se l'approprier, il s'ensuit qu'*escamotage* et *prestidigitation* sont devenus synonymes, et qu'ils peuvent maintenant marcher de front en se donnant la main.

L'escamoteur qui veut un titre doit le rechercher dans son propre mérite, et se pénétrer de cette vérité, *qu'il vaut mieux honorer sa profession que d'être honoré par elle*. Quant à moi, je n'ai jamais fait aucune différence entre ces deux mots, et je les emploierai indistinctement, jusqu'àce qu'un DictionJules de Rovère vienne encore enrichir le nouveaunaire de l'Académie française.

CHAPITRE IX

Les automates célèbres. — Une mouche d'airain. — L'homme artificiel. — Albert-le-Grand et saint Thomas-d'Aquin. — Vaucanson ; son canard ; son joueur de flûte ; curieux détails. — L'automate joueur d'échecs ; épisode intéressant. — Catherine II et M. de Kempelen. — Je répare le Componium. — Succès inespéré.

Grâce à mes persévérantes recherches, il ne me restait plus rien à apprendre en escamotage ; mais pour suivre le programme que je m'étais tracé, je devais encore étudier les principes d'une science sur laquelle je comptais beaucoup pour la réussite de mes futures représentations. Je veux parler de la science, ou pour mieux dire de l'art de faire des automates.

Tout préoccupé de cette idée, je me livrai à d'actives investigations. Je m'adressai aux bibliothèques

et à leurs conservateurs, dont ma tenace importunité fit le désespoir. Mais tous les renseignements que je reçus, ne me firent connaître que des descriptions de mécaniques beaucoup moins ingénieuses que celles de certains jouets d'enfants de notre époque [1], ou de ridicules annonces de chefs-d'œuvre publiés dans des siècles d'ignorance. On en jugera par ce qui va suivre.

Je trouve dans un ouvrage ayant pour titre *Apologie pour les grands hommes accusés de magie*, que « Jean de Mont-Royal présenta à l'empereur » Charles-Quint une mouche de fer, laquelle

» ....
» Prit sans aide d'autrui sa gaillarde volée,
» Fit une entière ronde et puis d'un cerceau las,
» Comme ayant jugement, se percha sur son bras. »

Une pareille mouche est déjà quelque chose d'extraordinaire et pourtant j'ai mieux que cela à citer au lecteur. Il s'agit encore d'une mouche.

Gervais, chancelier de l'empereur Othon III, dans son livre intitulé *Ocia Imperatoris*, nous annonce que « *Le Sage Virgile*, évêque de Naples, fit » une mouche d'airain qu'il plaça sur l'une des portes de la ville, et que cette mouche mécanique,

[1] Voir un ouvrage intitulé, Machines approuvées par l'Académie Royale des Sciences. Tome VI, pages 133 et 137.

» dressée comme un chien de berger, empêcha
» qu'aucune autre mouche n'entrât dans Naples ; si
» bien que pendant huit ans, grâce à l'activité de
» cette ingénieuse machine, les viandes déposées
» dans les boucheries ne se corrompirent jamais. »

Combien ne doit-on pas regretter que ce merveilleux automate ne soit pas parvenu jusqu'à nous ? Que d'actions de grâces les bouchers, et plus encore leurs pratiques, ne rendraient-elles pas au savant évêque !

Passons à une autre merveille :

François Picus rapporte que « Roger Bâcon, aidé
« de Thomas Bungey, son frère en religion, *après*
» *avoir rendu leur corps égal et tempéré par la chi-*
» *mie*, se servirent du miroir *Amuchesi* pour con-
» struire une tête d'airain qui devait leur dire s'il
» y aurait un moyen d'enfermer toute l'Angleterre
» dans un gros mur.

» Ils la forgèrent pendant sept ans sans relâche,
» mais le malheur voulut, ajoute l'historien, que
» lorsque la tête parla, les deux moines ne l'en-
» tendirent pas, parce qu'ils étaient occupés à toute
» autre chose. »

Je me suis demandé cent fois comment les deux intrépides forgerons connurent que la tête avait parlé, puisqu'ils n'étaient pas là pour l'entendre. Je n'ai jamais pu trouver d'autre solution que celle-

ci : c'est sans doute parce que *leur corps était égal et tempéré par la chimie.*

Mais voici, cher lecteur, une merveille qui va bien plus vous étonner encore :

Tostat, dans ses *Commentaires sur l'Enode,* dit « qu'Albert-le-Grand, provincial des Dominicains à » Cologne, construisit un homme d'airain, qu'il » forgea continuellement pendant trente ans. Ce » travail se fit *sous diverses constellations* et *selon* » *les lois de la perspective.* »

Lorsque le soleil était au signe du zodiaque, les yeux de cet automate fondaient des métaux sur lesquels se trouvaient empreints des caractères du même signe. Cette intelligente machine était également douée du mouvement et de la parole ; Albert en recevait les révélations de ses importants secrets (1).

Malheureusement, saint Thomas-d'Aquin, disciple d'Albert, prenant cette statue pour l'œuvre du diable, la brisa à coups de bâton.

Pour terminer cette nomenclature de contes propres à figurer parmi les merveilles exécutées par mesdames les Fées du bonhomme Perrault, je citerai, d'après le *Journal des Savants*, 1677, page 252,

(1) *Les Secrets du Grand Albert,* ouvrage rempli d'absurdités, et faussement attribué à Albert-le-Grand.

l'*homme artificiel de Reysolius, statue ressemblant tellement à un homme, qu'à la réserve des opérations de l'âme, on y voyait tout ce qui se passait dans le corps humain.*

Est-ce dommage que le mécanicien se soit arrêté en aussi bonne voie? il lui coûtait si peu, pendant qu'il était en train d'imiter à s'y méprendre la plus belle œuvre du créateur, d'ajouter à son automate une âme fonctionnant par les ressources de la mécanique!

Cette citation fait beaucoup d'honneur aux savants qui ont accepté la responsabilité d'une semblable annonce, et vient montrer une fois de plus comment on écrit l'histoire.

On croira facilement que ces ouvrages ne m'avaient fourni aucun enseignement sur l'art que je désirais tant étudier. J'eus beau continuer mes recherches, je ne retirai de ces patientes investigations qu'un découragement complet et la certitude que rien de sérieux n'avait été écrit sur les automates.

— Comment! me disais-je, cette science merveilleuse qui a élevé si haut le nom de Vaucanson, cette science dont les combinaisons ingénieuses peuvent animer une matière inerte et lui donner en quelque sorte l'existence, est-elle donc la seule qui n'ait point ses archives?

J'étais découragé de mes infructueuses recherches, lorsqu'enfin un Mémoire de l'inventeur du *Canard automate,* me tomba sous la main. Ce mémoire, portant la date de 1738, est adressé par l'auteur à Messieurs de l'Académie des Sciences; on y trouve une savante description de son joueur de flûte, ainsi qu'un rapport de l'Académie, que je transcris ici.

Extrait des registres de l'Académie Royale des Sciences, du trente avril 1738.

« L'Académie, ayant entendu la lecture d'un
» Mémoire de monsieur de Vaucanson, contenant
» la description d'une statue de bois copiée sur le
» Faune en marbre de Coysevox, qui joue de la
» flûte traversière, sur laquelle elle exécute douze
» airs différents avec une précision qui a mérité
» l'attention du public, a jugé que cette machi-
» ne était extrêmement ingénieuse; que l'auteur
» avait su employer des moyens simples et nou-
» veaux, tant pour donner aux doigts de cette fi-
» gure les mouvements nécessaires que pour modi-
» fier le vent qui entre dans la flûte, en augmentant
» ou diminuant sa vitesse suivant les différents tons,
» en variant la disposition des lèvres et faisant
» mouvoir une soupape qui fait les fonctions de la

» langue; enfin, en imitant par art tout ce que
» l'homme est obligé de faire, et qu'en outre le
» Mémoire de monsieur de Vaucanson avait toute la
» clarté et la précision dont cette matière est sus-
» ceptible; ce qui prouve l'intelligence de l'auteur
» et ses grandes connaissances dans les différentes
» parties de la mécanique. En foi de quoi j'ai signé
» le présent certificat.

» A Paris, ce 3 mai 1738.

« FONTENELLE,
« Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences. »

Après ce rapport vient une lettre de Vaucanson, adressée à M. l'abbé D. F., dans laquelle il lui annonce son intention de présenter au public, le lundi de Pâques:

1° Un joueur de flûte traversière.

2° Un joueur de tambourin.

3° Un canard artificiel.

« Dans ce canard, dit le célèbre *automatiste*, je
» présente le mécanisme des viscères destinées aux
» fonctions du boire, du manger et de la digestion;
» le jeu de toutes les parties nécessaires à ces ac-
» tions y est exactement imité; il allonge son cou
» pour prendre du grain, il l'avale, le digère et le
» rend par les voies ordinaires tout digéré; la ma-
» tière digérée dans l'estomac est conduite par des
» tuyaux, comme dans l'animal par ses boyaux,

» jusqu'à l'anus, où il y a un sphincter qui en per-
» met la sortie.

» Les personnes attentives comprendront la dif-
» ficulté qu'il y a eu de faire faire à mon automate
» tant de mouvements différents ; comme lorsqu'il
» s'élève sur ses pattes et qu'il porte son cou à
» droite et à gauche. Elles verront également
» que cet animal boit, barbotte avec son bec,
» croasse comme le canard naturel, et qu'enfin
» il fait tous les gestes que ferait un animal
» vivant. »

Je fus d'autant plus émerveillé du contenu de ce Mémoire, que c'était le premier renseignement sérieux que je recevais sur les automates. La description du joueur de flûte me donna une haute idée du mécanicien qui l'avait exécuté. Cependant, je dois avouer que d'un autre côté j'eus un grand regret de n'y trouver qu'une exposition sommaire des combinaisons mécaniques du canard artificiel. Combien j'eusse été heureux de connaître les moyens à l'aide desquels la nourriture prise par l'animal se transformait *en excréments par une imitation parfaite des opérations de la nature!* Je dus pour le moment me contenter d'admirer de confiance l'œuvre du grand maître.

Mais en 1844, le canard de Vaucauson lui-

même [1] fut exposé à Paris dans une salle de la place du Palais-Royal. Je fus, comme on doit le penser, un des premiers à le visiter, et je restai frappé d'admiration devant les nombreuses et savantes combinaisons de ce chef-d'œuvre de mécanique.

A quelque temps de là, une des ailes de l'automate s'étant détraquée, la réparation m'en fut confiée et je fus initié au fameux mystère de la digestion. A mon grand étonnement, je vis que l'illustre maître n'avait pas dédaigné de recourir à un artifice que je n'aurais pas désavoué dans un tour d'escamotage. La digestion, ce tour de force de son automate, la digestion, si pompeusement annoncée dans le Mémoire, n'était qu'une mystification, un véritable *canard* enfin. Décidément Vaucanson n'était pas seulement mon maître en mécanique, je devais m'incliner aussi devant son génie pour l'escamotage.

Voici du reste, dans sa simplicité, l'explication de cette intéressante fonction.

On présentait à l'animal un vase, dans lequel était de la graine baignant dans l'eau. Le mouve-

---

[1] Après la mort de Vaucanson, ses œuvres furent dispersées et se perdirent. Le canard seul, après être resté longtemps dans un grenier à Berlin, revit le jour en 1840, et fut acheté par un nommé Georges Tiets, mécanicien, qui employa quatre ans à le remettre en état.

ment que faisait le bec en barbotant, divisait la nourriture et facilitait son introduction dans un tuyau placé sous le bec inférieur du canard ; l'eau et la graine, ainsi aspirés, tombaient dans une boîte placée sous le ventre de l'automate, laquelle boîte se vidait toutes les trois ou quatre séances. L'évacuation était chose préparée à l'avance; une espèce de bouillie, composée de mie de pain colorée de vert, était poussée par un corps de pompe et soigneusement reçue sur un plateau en argent comme produit d'une digestion artificielle. On se passait alors l'objet de main en main en s'extasiant à sa vue, tandis que l'industrieux mystificateur riait de la crédulité du public.

Cet artifice, loin de modifier la haute opinion que j'avais conçue de Vaucauson, m'inspira au contraire une double admiration pour son *savoir* et pour son *savoir-faire.*

Le lecteur s'attend sans doute à ce que je lui donne une petite notice biographique sur cet homme célèbre. C'est mon intention en effet.

Jacques de Vaucanson naquit à Grenoble le 24 février 1709, d'une famille noble; son goût pour la mécanique se déclara dès sa plus tendre enfance.

Ce fut vers 1730, environ, que le flûteur des Tuileries lui suggéra l'idée de construire sur ce modèle un automate jouant véritablement de la flûte traver-

sière; il consacra quatre années à composer ce chef-d'œuvre.

Le domestique de Vaucanson, dit l'histoire, était seul dans la confidence des travaux de son maître. Aux premiers sons que rendit le flûteur, le fidèle serviteur, qui se tenait caché dans un appartement voisin, vint tomber aux pieds du mécanicien qui lui paraissait plus qu'un homme, et tous d'eux s'embrassèrent en pleurant de joie.

Le *canard* et le *joueur de tambourin* suivirent de près, et furent principalement exécutés en vue d'une spéculation sur la curiosité publique.

Vaucauson, quoique noble de naissance, ne dédaigna pas de présenter ses automates à la foire de Saint-Germain et à Paris, où il fit de fabuleuses recettes, tant fut grande l'admiration pour ses merveilleuses machines.

Il inventa aussi, dit-on, un métier sur lequel un âne exécutait une étoffe à fleurs; il avait fait cette machine pour se venger des ouvriers en soie de la ville de Lyon, qui l'avaient poursuivi à coups de pierre, se plaignant qu'il cherchait à simplifier les métiers

On doit à Vaucanson une chaîne qui porte son nom, ainsi qu'une machine pour en fabriquer les mailles toujours égales.

On dit qu'il fit encore pour la *Cléopâtre* de Mar-

montel, un aspic qui s'élançait en sifflant sur le sein de l'actrice chargée du rôle principal. A la première représentation de cette pièce, un plaisant, plus émerveillé du sifflement de l'automate que de la beauté de la tragédie, s'écria : « *Je suis de l'avis de l'aspic.* ».

Il ne manquait à la gloire de Vaucauson que d'être célébré par Voltaire; l'illustre poète fit sur lui les vers suivants :

....
Le hardi Vaucanson, rival de Promethée,
Semblait, de la nature imitant les ressorts,
Prendre le feu des cieux pour animer les corps.

Cet illustre mécanicien conserva toute son activité jusqu'au dernier moment de sa vie. Dangereusement malade, il s'occupait encore à faire exécuter la ma chine à fabriquer sa chaîne sans fin.

— Ne perdez pas une minute, disait-il à ses ouvriers, je crains de ne pas vivre assez longtemps pour vous expliquer mon idée en entier.

Huit jours après, le 21 novembre 1782, il rendait le dernier soupir à l'âge de 73 ans. Mais avant de quitter ce monde, il avait eu la consolation de voir fonctionner sa machine.

Une bonne fortune n'arrive jamais sans une autre :

Ce fut aussi dans l'année 1844 que je vis chez un nommé Cronier, mécanicien à Belleville, le fameux *joueurs d'échecs*, dont les combinaisons ont fait pâlir les savants de l'époque. Automate si merveilleux en effet que pas un des plus forts joueurs ne le put vaincre ! Je ne l'ai jamais vu fonctionner. Mais depuis, j'ai eu sur ce chef-d'œuvre des renseignements qui ne manquent pas d'originalité et que je vais communiquer au lecteur. J'espère lui causer la même surprise que celle dont j'ai été saisi lorsque je les ai reçus.

Il semblera peut-être étrange qu'à propos d'un automate, je sois obligé de faire intervenir au début de ma narration un trait de la politique européenne. Cependant, que le lecteur se rassure ; il ne s'agit pas ici d'une longue et savante dissertation sur l'équilibre des Etats ; modeste historien, je me contenterai de quelques mots pour faire entrer en scène le héros de ce récit.

L'histoire se passe en Russie.

Le premier partage de la Pologne, en 1772, avait laissé bien des ferments de discorde qui, plusieurs années après, excitaient encore de nombreux soulèvements.

Vers l'année 1776, une révolte d'une certaine gravité, éclata dans un régiment mi-partie russe, mi-partie polonais, qui tenait garnison dans la ville forte de Riga.

A la tête des rebelles, était un officier nommé Worousky, homme d'une haute intelligence et d'une grande énergie. Sa taille était petite, mais bien prise ; ses traits accentués semblaient autant de cicatrices et donnaient à sa mâle physionomie le caractère du brave, que dans son pittoresque vocabulaire le soldat français appelle le *troupier racorni.*

Cette insurrection prit des proportions telles, que les troupes envoyées pour la réprimer furent obligées de se replier deux fois, après avoir éprouvé des pertes considérables. Cependant des renforts arrivèrent de Saint-Pétersbourg, et dans un combat livré en rase campagne, les insurgés furent vaincus. Bon nombre périrent, le reste prit la fuite à travers les marais, où les vainqueurs les poursuivirent avec ordre de ne faire aucun quartier.

Dans cette déroute, Worousky eut les deux cuisses fracassées par un coup de feu, et il tomba sur le champ de bataille. Toutefois, il échappa au massacre en se jetant dans un fossé recouvert d'une haie, qui le déroba à la vue des soldats.

La nuit venue, Worousky se traîna avec peine et put gagner la demeure voisine d'un médecin, nommé Osloff, connu pour sa bienfaisante humanité.

Le docteur, touché de sa position, lui donna des soins et consentit à le cacher chez lui. La blessure de Worousky était grave, et cependant le brave doc-

teur eut longtemps l'espoir de le guérir. Mais la gangrène s'étant déclarée tout-à-coup, la position du blessé prit un caractère tel qu'il devint urgent, pour lui sauver la vie, de sacrifier la moitié de son corps à l'autre. L'amputation des deux cuisses fut pratiquée avec bonheur, et Worousky fut sauvé.

Sur ces entrefaites, M. de Kempelen, illustre mécanicien Viennois, vint en Russie, pour rendre visite à M. Osloff, avec lequel il était lié d'une étroite amitié.

Ce savant voyageait alors dans le but de se familiariser avec les langues étrangères, dont l'étude devait plus tard lui faciliter son beau travail sur le mécanisme de la parole, qu'il a si bien décrit dans son ouvrage publié à Vienne en 1791.

Dans chaque pays dont il désirait apprendre la langue, M. de Kempelen faisait un court séjour, et grâce à son étonnante facilité et à son intelligence extrême, il parvenait bientôt à la posséder.

Cette visite fut d'autant plus agréable au docteur, que depuis quelque temps il avait conçu des inquiétudes sur les conséquences de la bonne action à laquelle il s'était laissé entraîner. Il craignait d'être compromis si l'on venait à en avoir connaissance, et son embarras était extrême, car, vivant seul avec une vieille gouvernante, il n'avait personne dont il

pût recevoir un bon conseil ou attendre aucun secours.

L'arrivée de M. de Kempelen fut donc un événement heureux pour le docteur, qui comptait sur l'imagination de son ami pour le sortir d'embarras.

M. de Kempelen fut d'abord effrayé de partager un tel secret : il savait que la tête du proscrit avait été mise à prix, et que l'acte d'humanité auquel il allait s'associer était un crime que les lois moscovites punissaient avec rigueur. Mais quand il vit le corps mutilé de Worousky, il se laissa aller à tout l'intérêt que ne pouvait manquer d'inspirer une si grande infortune, et il chercha dans son esprit inventif les moyens d'opérer la fuite de son protégé.

Le docteur Osloff était passionné pour le jeu d'échecs, et, autant pour satisfaire sa passion que pour apporter une distraction au malade, pendant les longs jours de convalescence, il faisait de nombreuses parties avec lui. Mais Worousky était d'une telle force à ce jeu, que son hôte ne pouvait même égaliser la partie, malgré des concessions de pièces considérables. M. de Kempelen s'unit au docteur pour lutter contre un aussi habile stratégiste. Ce fut en vain : Worousky sortait toujours vainqueur de la partie. Cette supériorité

inspira à M. de Kempelen l'idée du fameux automate, joueur d'échecs. En un instant il en eut arrêté le plan, et, la tête enflammée par les idées qui s'y pressaient en foule, il se mit immédiatement à l'œuvre. Chose incroyable! ce chef-d'œuvre de mécanique, création merveilleuse dont les combinaisons étonnèrent le monde entier, fut inventé, exécuté et entièrement terminé dans l'espace de trois mois.

M. de Kempelen voulut que le docteur eût seul les prémices de son œuvre: le 10 octobre 1796, il l'invita à faire une partie.

L'automate représentait un Turc de grandeur naturelle, portant le costume de sa nation, et assis derrière un coffre en forme de commode, qui avait à peu près 1 mètre 20 centimètres de longueur sur 80 centimètres de largeur. Sur le dessus du coffre et au centre, se trouvait un échiquier.

Avant de commencer la partie, le mécanicien ouvrit plusieurs portes pratiquées dans la commode, et M. Osloff put voir dans l'intérieur une grande quantité de rouages, leviers, cylindres, ressorts, cadrans, etc. qui en garnissaient la plus grande partie. En même temps il ouvrit un long tiroir contenant les échecs et un coussin sur lequel le Turc devait appuyer le bras. Cet examen terminé, la robe de l'automate fut levée, et l'on

put également voir dans l'intérieur de son corps.

Les portes ayant ensuite été fermées, M. de Kempelen fit quelques arrangements dans sa machine, et remonta un des rouages avec une clé qu'il introduisit dans une ouverture pratiquée au coffre.

Alors le Turc, après un petit mouvement de tête en forme de salut, porta la main sur une des pièces posées sur l'échiquier, la saisit du bout des doigts, la porta sur une autre case, et posa ensuite son bras sur le coussin placé près de lui. L'auteur avait annoncé que son automate ne parlant pas, ferait avec la tête trois signes pour indiquer l'échec au Roi et deux pour l'échec à la Reine.

Le docteur riposta, et attendit patiemment que son adversaire, dont les mouvements avaient toute la gravité du sultan qu'il représentait, jouât une autre pièce. Quoique conduite avec lenteur au début, la partie n'en fut pas moins promptement engagée. Bientôt même, Osloff s'aperçut qu'il avait affaire à un antagoniste redoutable, car malgré tous ses efforts pour lutter contre la machine, son jeu se trouvait dans une position désespérée.

Il est vrai de dire que depuis quelques instants, le docteur était devenu très distrait. Une idée semblait le préoccuper. Mais il hésitait à communiquer ses réflexions à son ami, quand tout-à-coup la machine fit trois signes de tête. Le Roi était mat.

— Parbleu ! s'écria le perdant avec une teinte d'impatience qui se dissipa bien vite à la vue de la figure épanouie du mécanicien, si je n'étais persuadé que Worousky est en ce moment dans son lit, je croirais que je viens de jouer avec lui ! Sa tête seule est capable de concevoir un coup semblable à celui qui m'a fait perdre. Et puis, ajouta le docteur en regardant fixement M. de Kempelen, pouvez-vous me dire pourquoi votre automate joue de la main gauche [1], ainsi que le fait Worousky?

Le mécanicien viennois se mit à rire, et ne voulant pas prolonger cette mystification, qui devait être le prélude de tant d'autres, il avoua à son ami que c'était en effet avec Worousky qu'il venait de faire la partie.

— Mais, alors, où diable l'avez-vous placé ? dit le docteur en regardant autour de lui pour tâcher de découvrir son antagoniste.

L'inventeur riait de tout son cœur.

— Eh bien ! vous ne me reconnaissez donc pas ? s'écria le turc, qui, tendit au docteur la main gauche en signe de réconciliation, tandis que M. de Kempelen levait la robe, et montrait le pauvre mutilé logé dans la carcasse de l'automate.

---

[1] L'automate joueur d'échecs jouait de la main gauche, défaut que l'on a faussement attribué à l'inadvertance du constructeur.

M. Osloff ne put garder plus longtemps son sérieux : le rire le gagna et il fit chorus avec ses deux mystificateurs. Mais il s'arrêta le premier ; il lui manquait une explication.

— Comment avez-vous fait, dit-il, pour escamoter Worousky et le rendre invisible ?

M. de Kempelen expliqua alors de quelle façon il était parvenu à dissimuler l'automate vivant, avant qu'il pût entrer dans le corps du Turc.

— Voyez, dit-il, en ouvrant le buffet ; ces nombreux rouages, ces leviers, ces poulies qui garnissent une partie du buffet ne sont que le simulacre d'une machine organisée. Les châssis qui les supportent sont à charnière, et, en se repliant pour se mettre sur le côté, ils laissent une place au joueur qui s'y trouvait blotti, pendant que vous examiniez l'intérieur de l'automate.

Cette première visite terminée, et dès que la robe a été baissée, Worousky est subitement entré dans le corps du Turc que nous venions d'examiner. Puis, tandis que je vous montrais le buffet et les rouages qui le garnissent, il prenait son temps pour passer ses bras et ses doigts dans ceux de la figure. Vous comprenez également qu'en raison de la grosseur du cou, dissimulée par cette barbe et cette énorme collerette, il a pu en passant la tête dans ce masque voir facilement l'échiquier et con-

duire sa partie Je dois ajouter que lorsque je fais le simulacre de monter la machine, ce n'est que dans le but de couvrir le bruit des mouvements de Worousky.

— Ainsi, dit le docteur, qui tenait à prouver qu'il avait parfaitement compris l'explication, quand j'examinais le buffet, mon diable de Worousky se trouvait dans le corps du Turc ; et quand on soulevait la robe, il était passé dans le buffet. J'avoue franchement, ajouta M. Osloff, que j'ai été dupe de cette ingénieuse combinaison, mais je m'en console en pensant que plus fin que moi s'y serait trouvé pris.

Les trois amis furent aussi émerveillés l'un que l'autre du résultat obtenu dans cette séance privée, car cet instrument offrait un merveilleux moyen d'évasion pour le pauvre proscrit, et lui assurait pour toujours une existence à l'abri du besoin.

Séance tenante, l'on convint de l'itinéraire à suivre pour gagner promptement la frontière, et des précautions de sûreté à prendre pour le voyage. Il fut également convenu que, pour n'éveiller aucun soupçon, on donnerait des représentations dans toutes les villes qui se trouvaient sur le passage, en commençant par Toula, Kalouga, Smolensk, etc.

Un mois après, Worousky entièrement rétabli, donnait devant un nombreux public une première preuve de son étonnante habileté.

L'affiche, écrite en langue russe, était conçue en ces termes :

Toula, 6 *novembre* 1777,

DANS LA SALLE DES CONCERTS,

EXPOSITION D'UN AUTOMATE JOUEUR D'ÉCHECS,

INVENTÉ ET EXÉCUTÉ PAR M. DE KEMPELEN.

NOTA.— *Les combinaisons mécaniques de cette pièce sont si merveilleuses, que l'inventeur n'hésite pas à porter un défi aux plus forts joueurs de cette ville*[1].

On doit penser si cette annonce excita la curiosité des habitants de Toula : non-seulement des joueurs se firent inscrire à l'envi, mais de forts paris furent engagés pour et contre les antagonistes.

Worousky sortit vainqueur de cette lutte, et encouragé par son succès, il engagea le lendemain M. de Kempelen à proposer une partie contre les plus forts joueurs réunis.

Je n'ai pas besoin de dire que ce second défi fut accepté avec plus d'empressement encore que le premier, et que la ville entière vint de nouveau faire galerie autour de cet intéressant tournoi.

---

[1] J'ai cette affiche en ma possession ; je la tiens de M. Hessler, neveu du docteur Osloff, qui m'a communiqué également ces détails et ceux qui suivent.

Cette fois, le succès resta quelque temps incertain, et M. de Kempelen commençait à craindre de voir la réputation de son automate compromise, quand un coup inattendu, un coup de maître, décida en faveur de Worousky. La salle entière, y compris les perdants, célébrèrent par des bravos une aussi glorieuse victoire. Les journaux remplirent leurs colonnes de louanges et de félicitations à l'adresse de l'automate et de son inventeur, et complétèrent par leur publicité une vogue si justement méritée.

M. de Kempelen et son compagnon, rassurés désormais par l'éclat de leur début, prirent congé du bon docteur. Après lui avoir laissé un généreux souvenir de son amicale hospitalité, ils se dirigèrent vers la frontière.

La prudence exigeait que, même en voyageant, Worousky fût caché aux yeux de tous : aussi fut-il littéralement emballé. Sous le prétexte d'une grande susceptibilité dans les rouages de l'automate, la caisse énorme qui le contenait était transportée avec les plus grandes précautions. Mais ces soins n'avaient d'autre but que de protéger l'habile joueur d'échecs qui s'y trouvait enfermé. Des ouvertures respiratoires laissaient circuler l'air dans cette singulière chaise de poste.

Worousky prenait son mal en patience, dans l'espoir de se voir bientôt hors des atteintes de la

police moscovite et d'arriver sain et sauf au terme de ce pénible voyage. Ces fatigues, il est vrai, étaient compensées par les énormes recettes que les deux amis encaissaient sur leur chemin.

Tout en se dirigeant vers la frontière de Prusse, nos voyageurs étaient arrivés à Vitebsk, lorsqu'un matin Worousky vit entrer brusquement M. de Kempelen dans la chambre où il demeurait constamment sequestré.

— Un affreux malheur nous menace, s'écria le mécanicien d'un air consterné, en montrant une lettre datée de Saint-Pétersbourg. Dieu sait si nous parviendrons à le conjurer! L'impératrice Catherine II ayant appris par les journaux le merveilleux talent de l'automate, joueur d'échecs, désire faire une partie avec lui et m'engage à le transporter immédiatement à son palais. Il s'agit maintenant de nous concerter pour trouver un moyen de nous soustraire à ce dangereux honneur.

Au grand étonnement de M. de Kempelen, Worousky reçut cette nouvelle sans aucun effroi, et il sembla même en éprouver une joie extrême.

— Eluder une pareille visite ! gardons-nous-en bien, dit-il ; les désirs de la Czarine sont des ordres qu'on ne peut enfreindre sans danger ; nous n'avons donc d'autre parti à suivre que de nous rendre au plus vite à sa demande. Votre empressement aura

le double avantage de la disposer favorablement, et de détourner les soupçons qui pourraient naître sur votre merveilleux automate. D'ailleurs, ajouta l'intrépide soldat, avec une certaine fierté, j'avoue que je ne suis pas fâché de me trouver en face de la grande Catherine, et de lui montrer que la tête dont elle fait assez peu de cas pour la mettre au misérable prix de quelques roubles, est de force à lutter avec la sienne et peut même, en certains cas, la surpasser en intelligence.

— Insensé que vous êtes ! s'écria M. de Kempelen, effrayé de l'exaltation du fougueux proscrit. Pensez donc que nous pouvons être découverts, et qu'il y va de la vie pour vous, et pour moi d'un exil en Sibérie.

— C'est impossible, reprit tranquillement Worousky. Votre ingénieuse machine a déjà trompé tant de gens et des plus habiles, que bientôt, j'en ai la conviction, nous aurons une dupe de plus, mais cette fois une dupe dont la défaite sera bien glorieuse pour nous. Et quel beau souvenir, quel honneur pour tous les deux, mon ami, lorsqu'un jour nous pourrons dire que l'impératrice Catherine II, la fière Czarine, que ses courtisans proclament la tête la plus intelligente de son vaste empire, fut abusée par votre génie et vaincue par moi !

M. de Kempelen, quoique ne partageant pas

l'enthousiasme de Worousky, fut forcé de céder devant ce caractère, dont il avait eu maintes fois déjà l'occasion d'apprécier l'inflexibilité. D'ailleurs, le soldat avait tant d'autres qualités, et pardessus tout possédait une habileté si surprenante aux échecs, que le mécanicien viennois jugea prudent de lui faire des concessions, dans l'intérêt de sa propre renommée.

On partit donc sans différer, car le voyage devait être long et difficile par suite des précautions infinies qu'exigeait le transport de la caisse où se trouvait Worousky. En route, M. de Kempelen ne quitta pas d'un instant son compagnon de voyage, et fit tout ce qui dépendait de lui pour adoucir la rigueur d'une aussi pénible locomotion.

Après de longues journées de fatigue, on arriva enfin au terme du voyage. Mais quelque promptitude qu'eussent mise les voyageurs, la Czarine, en abordant M. de Kempelen, sembla lui témoigner une certaine humeur.

— Les routes sont-elles donc si mauvaises, Monsieur, lui dit-elle, qu'il faille quinze jours pour venir de Vitebsk à Saint-Pétersbourg?

— Que Votre Majesté veuille bien me permettre, répondit le rusé mécanicien, de lui faire un aveu qui me servira d'excuse.

— Faites, répondit Catherine, pourvu que ce ne

soit pas l'aveu de l'incapacité de votre *merveilleuse* machine.

— Au contraire, je viens avouer à Votre Majesté qu'en raison de sa force au jeu d'échecs, j'ai voulu lui présenter un adversaire digne d'elle. J'ai donc dû, avant de partir, ajouter à mon automate des combinaisons indispensables pour une partie aussi solennelle.

— Ah! ah! fit en souriant l'Impératrice, déridée par cette flatteuse explication. Et en raison de ces nouvelles combinaisons, vous avez l'espoir de me faire battre par votre automate.

— Je serais bien étonné qu'il en fût autrement, répondit respectueusement M. de Kempelen.

— C'est ce que nous verrons, Monsieur, répliqua l'Impératrice en agitant la tête d'un air de doute et d'ironie. Mais, ajouta-t-elle sur le même ton, quand me mettez-vous en présence de mon terrible adversaire?

— Quand il plaira à Votre Majesté.

— S'il en est ainsi, je suis tellement impatiente de mesurer mes forces avec le vainqueur des plus habiles joueurs de mon empire, que, ce soir même, je le recevrai dans ma bibliothèque. Installez-y votre machine; à huit heures je me rendrai près de vous. Soyez exact.

M. de Kempelen prit congé de Catherine

et courut faire ses préparatifs pour la soirée. Worousky se faisait un jeu de la séance et ne pensait qu'au bonheur qu'il aurait à mystifier la Czarine. Mais si M. de Kempelen était résolu, lui aussi, à tenter l'aventure, il voulait prendre néanmoins toutes les précautions possibles, afin que son secret ne pût être pénétré, et qu'une voie de salut lui restât, même en cas de danger. A tout hasard, il fit transporter au palais impérial l'automate, dans la caisse même où il le plaçait dans ses voyages.

Huit heures sonnaient, comme l'Impératrice, escortée d'une suite nombreuse, entrait dans la bibliothèque et se plaçait près de l'échiquier.

J'ai omis de dire que M. de Kempelen ne permettait jamais qu'on passât derrière l'automate, et qu'il ne consentait à commencer la partie que lorsque tous les spectateurs étaient rangés en face de sa machine.

La cour se plaça derrière l'Impératrice, et de tous côtés il n'y eut qu'une seule voix pour prédire la défaite de l'automate.

Sur l'invitation du mécanicien, on visita le buffet et le corps du Turc, et quand on se fut bien convaincu qu'il ne contenait rien autre chose que les rouages dont nous avons précédemment parlé, on se mit en mesure d'engager la partie.

Favorisée par le sort, Catherine profita de l'avan-

tage de jouer le premier pion; l'automate riposta, et la partie se continua au milieu du plus religieux silence. Les pièces manœuvrèrent d'abord sans que rien se décidât. Cependant on ne tarda pas à voir, aux sourcils froncés de la Czarine, que l'automate se montrait peu galant envers elle, et qu'il était digne après tout de la réputation qu'on lui avait faite. Un cavalier et un fou lui furent enlevés coup sur coup par l'habile musulman. Dès lors la partie prenait une tournure défavorable pour la noble joueuse, quand tout à coup le turc quittant son impassible gravité, frappa violemment de la main, sur son coussin, et remit à sa place une pièce avancée par son adversaire.

Catherine II venait de tricher. Etait-ce pour éprouver l'intelligence de l'automate ou pour toute autre cause? Nous ne saurions le dire. Néanmoins la fière Impératrice ne voulant point avouer cette faiblesse, replaça la pièce à l'endroit où elle l'avait frauduleusement avancée, et regarda l'automate d'un air d'impérieuse autorité.

Le résultat ne se fit pas attendre: le turc d'un coup de main renversa vivement toutes les pièces sur l'échiquier, et aussitôt le bruit d'un rouage qui marchait constamment pendant la partie, cessa de se faire entendre. La machine s'arrêta, comme si elle était subitement détraquée.

Pâle et tremblant, M. de Kempelen, reconnaissant là le fougueux caractère de Worousky, attendit avec effroi l'issue de ce conflit entre le proscrit et sa souveraine.

— Ah! ah! Monsieur l'automate, vous avez des manières un peu brusques, dit avec gaîté l'Impératrice, qui n'était pas fâchée de voir ainsi se terminer une partie dans laquelle elle avait peu de chances de succès. Oh! vous êtes fort, j'en conviens; mais vous avez craint de perdre la partie, et par prudence vous avez brouillé le jeu. Allons, je suis maintenant édifiée sur votre savoir et surtout sur votre caractère nerveux.

M. de Kempelen commença à respirer, et reprenant courage, il voulut tâcher de détruire tout à fait la fâcheuse impression produite par le manque de respect de sa machine, faute dont naturellement il endossait toute la responsabilité.

— Que Votre Majesté, dit-il humblement, me permette de lui donner une explication sur ce qui vient de se passer.

— Pas du tout, Monsieur de Kempelen, interrompit joyeusement la Czarine, pas du tout; je trouve au contraire cela très amusant, et je vous dirai même que votre automate me plaît tellement que je veux en faire l'acquisition. J'aurai ainsi toujours près de moi un joueur un peu vif peut-être, mais

assez habile pour me tenir tête. Laissez-le donc dans cet appartement, et venez me voir demain matin pour conclure le marché.

A ces mots et sans attendre la réponse de M. de Kempelen, l'Impératrice quitta la salle.

En témoignant le désir que l'automate restât au palais jusqu'au lendemain, Catherine voulait-elle commettre une indiscrétion? Tout porte à le croire. Heureusement l'habile mécanicien sut déjouer cette curiosité féminine, en faisant sortir Worousky dans la caisse qu'il avait fait apporter à tout hasard, comme nous l'avons dit.

L'automate resta dans la bibliothèque, mais Worousky n'y était plus.

Le lendemain, Catherine renouvela à M. de Kempelen la proposition d'acheter son joueur d'échecs. Ce dernier lui fit comprendre que sa présence étant nécessaire pour les fonctions de cette machine, il lui était impossible de la vendre.

L'Impératrice se rendit à cette bonne raison et, tout en félicitant le mécanicien sur son œuvre, elle lui remit un témoignage de sa libéralité.

Trois mois après, l'automate était en Angleterre sous la direction d'un M. Anthon, auquel M. de Kempelen l'avait cédé. Worousky continua-t-il à faire partie de la machine? Je l'ignore,

mais on doit le supposer en raison de l'immense succès qu'eut à cette époque le joueur d'échecs, dont tous les journaux firent mention.

M. Anthon parcourut l'Europe entière, suivi toujours des mêmes succès, mais à sa mort, le célèbre automate fut acheté par le mécanicien Maëlzel, qui l'embarqua pour New-York. C'est sans doute alors que Worousky prit congé de son turc hospitalier, car l'automate fut loin d'avoir en Amérique le même succès que sur notre continent. Après avoir promené pendant quelque temps son trompette mécanique et le joueur d'échecs, Maëlzel reprit le chemin de la France, qu'il ne devait plus revoir; il mourut dans la traversée d'une indigestion [1].

Les héritiers de Maëlzel vendirent ses instruments, et c'est d'eux que Cronier tenait sa précieuse relique.

Mon heureuse étoile vint encore me fournir une des plus belles occasions d'étude que je pusse désirer.

Un Prussien, nommé Koppen montra à Paris, vers 1829, un instrument portant le nom de

---

[1] Maëlzel était grand mangeur et non gastronome, comme on l'a dit; cette mort par suite d'indigestion en est la preuve.

Componium. C'était un véritable orchestre mécanique, jouant des ouvertures d'opéras avec un ensemble et une précision fort remarquables.

Le nom de Componium venait de ce que, à l'aide de combinaisons vraiment merveilleuses, l'instrument improvisait de charmantes variations sans jamais se répéter, quel que fût le nombre de fois qu'on le fît jouer de suite. On prétendait qu'il était aussi difficile d'entendre deux fois la même variation que de voir deux mêmes quaternes se succéder à la loterie. Il y avait pour ces deux faits les mêmes chances fournies par le hasard.

Le Componium obtint le plus brillant succès, mais il finit par épuiser la curiosité des amateurs d'harmonie, et dut songer à la retraite, après avoir produit à son propriétaire la somme fabuleuse de cent mille francs de bénéfices nets, dans une année.

Ce chiffre, exact ou non, fut adroitement publié, et quelque temps après l'instrument fut mis en vente.

Un spéculateur nommé D...., séduit par l'espérance de voir se renouveler pour lui en pays étranger des recettes aussi magnifiques, acheta l'instrument et le transporta en Angleterre.

Malheureusement pour D...., au moment où cette *poule aux œufs d'or* arrivait à Londres, Georges IV venait de rendre le dernier soupir.

La cour et l'aristocratie, seuls mélomanes dans ce pays de commerce et d'industrie, et sur qui D..... comptait pour l'exploitation de cette œuvre d'art, prirent le deuil, et, selon l'usage anglais, se cloîtrèrent pendant quelques mois. Le spectacle se trouva sans spectateurs.

Pour éviter des frais inutiles, D... . jugea prudent de renoncer à une entreprise commencée sous de si malheureux auspices, et il se décida à revenir à Paris. Le Componium fut en conséquence démonté pièce à pièce, mis dans des caisses et ramené en France.

D..... espérait faire rentrer son instrument en franchise de droits. Mais lors de sa sortie de France, il avait oublié de remplir certaines formalités indispensables pour obtenir ce bénéfice; la douane l'arrêta, et il fut obligé d'en référer au ministre du commerce. En attendant la décision ministérielle, les caisses furent déposées dans les magasins humides de l'entrepôt. Ce ne fut guère qu'au bout d'un an, et après des formalités et des difficultés sans nombre, que l'instrument rentra dans Paris.

Ce fait peut donner une idée de l'état de désordre, de dépècement et d'avarie où se trouva alors le Componium.

Découragé par l'insuccès de son voyage en Angleterre, D..... résolut de se défaire de son *im-*

provisateur mécanique; mais auparavant, il se mit à la recherche d'un mécanicien qui pût entreprendre de le remettre en état. J'ai oublié de dire que lors de la vente du Componium, M. Koppen avait livré avec la machine un ouvrier allemand très habile, qui était pour ainsi dire le cornac du gigantesque instrument. Celui-ci se trouvant les bras croisés pendant les interminables formalités de la douane française, n'avait imaginé rien de mieux que de retourner dans sa patrie.

La réparation du Componium était un travail de longue haleine, un travail de recherches et de patience, car les combinaisons de cette machine ayant toujours été tenues secrètes, personne ne pouvait fournir le moindre renseignement. D..... lui-même n'ayant aucune notion de mécanique, ne pouvait être en cela d'aucun secours ; il fallait que l'ouvrier ne s'inspirât que de ses propres idées.

J'entendis parler de cette affaire, et poussé par une opinion peut-être un peu trop avantageuse de moi-même, ou plutôt ébloui par la gloire d'un aussi beau travail, je me présentai pour entreprendre cette immense réparation.

On me rit au nez : l'aveu est humiliant, mais c'est le mot propre. Il faut dire aussi que ce n'était pas tout à fait sans motif, car je n'étais alors connu que par des travaux trop peu importants pour mériter une

grande confiance. On craignait que loin de remettre l'instrument en état, je ne lui causasse de plus grands dommages en voulant le réparer.

Cependant, comme D..... ne trouvait pas mieux, et que je faisais la proposition de déposer une caution pour le cas où je viendrais à commettre quelque dégât, il finit par céder à mes instances.

On trouvera sans doute que j'étais réellement un ouvrier bien conciliant et surtout bien consciencieux. Au fond j'agissais dans mon intérêt, car cette entreprise, en me fournissant de longs et intéressants sujets d'étude, devait être pour moi un cours complet de mécanique.

Dès que mes propositions eurent été acceptées, on m'apporta dans une vaste chambre qui me servait de cabinet de travail, toutes les caisses contenant les pièces du Componium, et on les vida pêle-mêle sur des draps de lit étendus à cet effet sur le carreau.

Une fois seul, et lorsque je vis ce monceau de ferraille, ces myriades de pièces dont j'ignorais les fonctions, cette forêt d'instruments de toutes formes et de toutes grandeurs, tels que cors d'harmonie, trompettes, hautbois, flûtes, clarinettes, bassons, tuyaux d'orgue, grosse caisse, tambour, triangle, cimbales, tam-tam, et tant d'autres échelonnés par grandeur sur tous les tons de l'échelle chromatique, je fus tellement effrayé de la difficulté de ma tâche,

que je restai pour ainsi dire anéanti pendant quelques heures.

Pour faire mieux comprendre ma folle présomption, à laquelle ma passion pour la mécanique et mon amour du merveilleux pouvaient seuls servir d'excuse, je dois dire que je n'avais jamais vu fonctionner le Componium; tout était donc pour moi de l'inconnu. Ajoutons à cela que le plus grand nombre des pièces étaient couvertes de rouille et de vert-de-gris.

Assis au milieu de cet immense Capharnaüm, et la tête appuyée dans mes mains, je me fis cent fois cette simple question : Par où vais-je commencer? Et le découragement s'emparant de moi glaçait mon esprit et paralysait mon imagination.

Un matin pourtant, me sentant tout dispos, et subissant l'influence de cet axiome d'Hippocrate: *Mens sana in corpore sano*, je m'indignai tout-à-coup de ma longue inertie et me jetai, tête baissée, dans cet immense travail.

Si je devais n'avoir pour lecteurs que des mécaniciens, comme je leur décrirais, à l'aide de fidèles souvenirs, mes tâtonnements, mes essais, mes études! Avec quel plaisir je leur expliquerais les savantes et ingénieuses combinaisons qui naquirent successivement de ce chaos !

Mais il me semble voir déjà quelques lecteurs ou

lectrices prêts à tourner la page pour chercher la conclusion d'un chapitre qui menace de tourner au sérieux. Cette pensée m'arrête, et je me contenterai de dire que, pendant une année entière, je procédai du connu à l'inconnu pour la solution de cet inextricable problème, et qu'un jour enfin j'eus le bonheur de voir mes travaux couronnés du plus heureux succès : le Componium, nouveau phénix, était ressuscité de ses cendres.

Cette réussite inattendue de tous, me valut les plus grands éloges, et D..... se mit à ma discrétion pour le salaire qu'il me plairait de réclamer. Mais quelque sollicitation qu'il me fît, me trouvant satisfait d'une aussi glorieux résultat, je ne voulus rien recevoir au-delà de mes déboursés. Et cependant, si élevée qu'eût été la gratification, elle n'eût pu me dédommager de ce que me coûta plus tard cette tâche au-dessus de mes forces !

CHAPITRE X.

Les supputations d'un inventeur. — Cent mille francs par an pour une écritoire. — Déception. — Mes nouveaux automates. — Le premier physicien de France ; décadence. — Le choriste philosophe. — Bosco. — Le jeu des gobelets. — Une exécution capitale. — Résurrection des suppliciés. — Erreur de tête. — Le serin récompensé. — Une admiration *rentrée*. — Mes revers de fortune. — Un mécanicien cuisinier.

Les veilles, les insomnies, et pardessus tout l'agitation fébrile résultant de toutes les émotions d'un travail aussi ardu que pénible avaient miné ma santé. Une fièvre cérébrale s'ensuivit, et si je parvins à en réchapper, ce ne fut que pour mener pendant cinq ans une existence maladive, qui m'ôta toute mon énergie. Mon intelligence était comme éteinte. Chez moi plus de passion, plus d'amour, plus d'intérêt même pour des arts que j'avais tant aimés; l'escamotage et la mécanique n'existaient plus dans mon imagination qu'à l'état de souvenirs.

Mais cette maladie qui avait bravé pendant si

longtemps la science des maîtres de la Faculté, ne put résister à l'air vivifiant de la campagne, où je me retirai pendant six mois, et lorsque je revins à Paris, j'étais complètement régénéré. Avec quel bonheur je revis mes chers outils! avec quelle ardeur aussi je repris mon travail si longtemps délaissé! Car j'avais à regagner et le temps perdu et les dépenses énormes qu'un traitement si long m'avait occasionnées.

Mon modeste avoir se trouvait pour le moment sensiblement diminué, mais j'étais à cet endroit d'une philosophie à toute épreuve. Mes futures représentations ne devaient-elles pas combler toutes ces pertes et m'assurer une fortune honnête? J'escomptais ainsi un avenir incertain; mais n'est-ce pas le fait de tous ceux qui cherchent à inventer d'aimer à transformer leurs projets en lingots d'or?

Peut-être aussi subissais-je, sans le savoir, l'influence d'un de mes amis, grand faiseur d'inventions, que ses déceptions et ses mécomptes ne purent jamais empêcher de former des projets nouveaux. Notre manière de supputer l'avenir avait une grande analogie. Cependant je dois lui rendre justice : quelque élevées que fussent mes appréciations, il était dans ce genre de calcul d'une force à laquelle je ne pouvais atteindre. On en jugera par un exemple.

Un jour, cet ami arrive chez moi, et me montrant un encrier de son invention, lequel réunissait le double mérite d'être inversable et de conserver l'encre à un niveau toujours égal :

— Pour le coup, mon cher, me dit-il, voici une invention qui va faire une révolution dans le monde des écrivains, et qui me permettra de me promener la canne à la main, avec une centaine de mille livres de rentes, au bas mot, entends-tu bien! Au reste tu vas en juger, si tu suis bien mon calcul.

Tu sais qu'il y a trente-six millions d'habitants en France?

Je fis un signe de tête en forme d'adhésion.

— Partant de là, je ne crois pas me tromper, si sur ce nombre j'estime qu'il doit y en avoir au moins la moitié qui sait écrire. Hein?... tiens, mettons le tiers, ou pour être plus sûrs encore, ne prenons que le compte rond, soit dix millions.

— Maintenant, j'espère qu'on ne me taxera pas d'exagération si, sur ces dix millions d'écrivains, j'en prends un dixième, soit un million, pour nombrer ceux qui sont à la recherche de ce qui peut leur être utile.

Et mon ami s'arrêta en me regardant d'un ton qui semblait me dire : Comme je suis raisonnable dans mes appréciations!

— Nous avons donc en France un million d'hom-

mes capables d'apprécier l'avantage de mon encrier. Or, sur ce nombre, combien vas-tu m'en accorder qui, dès la première année, pourront avoir connaissance de ma découverte et qui, la connaissant, en feront l'acquisition ?

— Ma foi, répondis-je, je t'avoue que je suis très embarrassé pour te donner un chiffre exact.

— Eh mon Dieu ! qui est-ce qui te parle de chiffre exact? Je ne te demande qu'une approximation, et encore je la désire la plus basse possible, afin que je n'aie pas de déception.

— Dame ! fis-je en continuant les supputations décimales de mon ami, mettons un dixième.

— Tu vois, c'est toi-même qui l'as dit, un dixième ! autrement dit, cent mille. Mais, continua l'inventeur, enchanté de m'avoir fait participer à ses brillants calculs, sais-tu bien ce que me rapportera dès la première année, la vente de ces cent mille écritoires ?

— Non, je ne m'en doute pas.

— Je vais te l'apprendre; écoute bien. Sur ces cent mille écritoires vendues, je me suis réservé un franc de bénéfice par chaque pièce; il en résulte donc pour moi un bénéfice de. . . . . ?

— Cent mille francs, parbleu.

— Tu vois, ce n'est pas plus difficile que cela à compter, Oui, cent mille francs, ni plus ni moins.

Tu dois comprendre aussi que les autres neuf cent mille écrivains que nous avons laissés de côté, finiront par connaître mon encrier; ils en achèteront à leur tour. Puis les autres neuf millions que nous avons négligés, que feront-ils, je te le demande?.... Et note bien ceci, je ne t'ai parlé que de la France, qui est un point sur le globe. Quand l'étranger en aura connaissance, quand les Anglais et leurs colonies surtout en demanderont; vois-tu, mais, c'est incalculable!...

Mon ami essuya son front, qui s'était couvert de sueur dans la chaleur de son exposition, et il finit en me disant encore : Rappelle-toi bien que nous avons mis tout au plus bas dans notre estimation.

Malheureusement le calcul de mon ami péchait par la base. Son encrier, d'un prix beaucoup trop élevé, ne fut point acheté, et l'inventeur finit par mettre cette mine d'or au chapitre de ses déceptions déjà si nombreuses.

Moi aussi, je l'avoue, je basais mes calculs sur les chiffres de population ou du moins sur le nombre approximatif des visiteurs de la capitale, et toujours avec mes supputations, même les plus raisonnables, j'arrivais encore à un résultat fort satisfaisant. Mais je ne regrette pas de m'être abandonné souvent à ces

fantaisies de mon imagination. Si elles m'ont fait éprouver plus d'un mécompte dans ma vie, elles servaient à entretenir quelque énergie dans mon esprit et à me rendre capable de lutter contre les difficultés sans nombre, que je rencontrais dans l'exécution de mes automates. D'ailleurs, qui est-ce qu n'a pas fait au moins une fois dans sa vie, les supputations dorées de mon ami, le marchand d'écritoires ?

J'ai déjà parlé plusieurs fois d'automates que je confectionnais; il serait temps, je pense, de dire quelle était la nature de ces pièces destinées à figurer dans mes représentations.

C'était d'abord un petit pâtissier sortant à commandement d'une élégante boutique, et venant apporter, selon le goût des spectateurs, des gâteaux chauds et des rafraîchissements de toute espèce. On voyait sur le côté de l'établissement des aides-pâtissiers pilant, roulant la pâte et la mettant au four.

Une autre pièce représentait deux clowns, Auriol et Debureau. Ce dernier tenait à la force des bras une chaise, sur laquelle son joyeux camarade faisait des gambades, des évolutions et des tours de force, qui rappelaient ceux de l'artiste du cirque des Champs-Élysées. Après ces exercices, mon Auriol fumait une pipe et finissait la séance en accompa-

gnant sur un petit flageolet un air que lui jouait l'orchestre.

C'était ensuite un oranger mystérieux sur lequel naissaient des fleurs et des fruits, à la demande des dames. Pour terminer la scène, un mouchoir emprunté était envoyé à distance dans une orange laissée à dessein sur l'arbre. Celle-ci s'ouvrait, laissait voir le mouchoir, tandis que deux papillons venaient en prendre les coins et le développaient aux yeux des spectateurs.

J'avais encore un cadran en cristal transparent, marquant l'heure au gré des spectateurs, et sonnant sur un timbre également en cristal le nombre de coups indiqués.

Au moment où j'étais le plus absorbé par ces travaux, je fis une rencontre qui me fut des plus agréables.

Passant un jour sur les boulevards, fort préoccupé, selon mon habitude, je m'entends appeler. Je me retourne et me sens presser la main par un homme fort élégamment vêtu.

— Antonio ! m'écriai-je en l'embrassant ; que je suis aise de vous voir ! Mais comment êtes-vous ici ? Que faites-vous ? et Torrini ?.....

Antonio m'interrompit : Je vous conterai tout cela, me dit-il, venez chez moi, nous y serons plus à

notre aise, je demeure à quelques pas d'ici.

En effet, au bout de deux minutes, nous arrivions rue de Lancry, devant une maison de fort belle apparence.

— Montons, me dit Antonio, je demeure au deuxième.

Un domestique vint nous ouvrir.

— Madame est-elle à la maison? dit Antonio.

— Non, Monsieur, mais Madame m'a chargé de vous dire qu'elle ne tarderait pas à rentrer.

Une fois qu'il m'eut introduit dans un charmant salon, Antonio me fit asseoir près de lui sur un canapé.

— Voyons maintenant, mon ami, me dit-il, causons, car nous devons avoir bien des choses à nous dire.

— Oui, causons; je vous avoue que ma curiosité est bien vivement excitée. Je ne sais, en vérité, si je rêve.

— Je vais vous ramener à la réalité, reprit Antonio, en vous racontant ce qui m'est arrivé depuis que nous nous sommes quittés. Commençons, ajouta-t-il tristement, par donner un souvenir à Torrini.

Je fis un mouvement de douloureuse surprise.

— Que me dis-vous là, Antonio, est-ce que notre ami?.....

— Hélas, oui, ce n'est que trop vrai. Ce fut au

moment où nous avions tout lieu d'espérer un sort plus heureux, que la mort l'a frappé.

En vous quittant, vous le savez, l'intention de Torrini était de se rendre au plus vite en Italie. Revenu à des idées plus saines, le comte de Grisy avait hâte de reprendre son nom et de se retrouver sur les théâtres, témoins de ses succès et de sa gloire; il espérait s'y régénérer et redevenir le brillant magicien d'autrefois. Dieu en a décidé autrement. Comme nous allions quitter Lyon, où il avait donné des séances assez bien suivies, il fut subitement atteint d'une fièvre typhoïde qui l'emporta en quelques jours.

Je fus son exécuteur testamentaire. Après avoir rendu les derniers devoirs à l'homme auquel j'avais voué ma vie, je m'occupai de la liquidation de ma petite fortune. Je vendis les chevaux, la voiture et quelques accessoires de voyage qui m'étaient inutiles, et je gardai les instruments, avec l'intention d'en faire usage. Je n'avais aucune profession; je crus ne pouvoir mieux faire que d'embrasser une carrière dont le chemin m'était tout tracé, et j'espérais que mon nom, auquel mon beau-frère avait donné en France une certaine célébrité, aiderait à mes succès.

J'étais bien prétentieux sans doute de prendre la place d'un tel maître, mais à défaut de talent je comptais me tirer d'affaire avec de l'aplomb.

Je m'appelai donc Il signor Torrini, et à ce nom j'ajoutai, à l'exemple de mes confrères, le titre de *Premier physicien de France*. Chacun de nous est toujours le premier et le plus habile du pays où il se trouve, quand il veut bien ne pas se donner pour le plus fort du monde entier. L'escamotage est une profession où, vous le savez, on ne pèche pas par excès de modestie; et l'habitude de produire des illusions facilite cette émission de fausse monnaie, que le public, il est vrai, se réserve ensuite d'apprécier et de classer selon sa juste valeur.

C'est ce qu'il fit pour moi, car malgré mes pompeuses affiches, j'avoue franchement qu'il ne me fit pas l'honneur de me reconnaître la célébrité que je m'attribuais. Loin de là; mes représentations furent si peu suivies, que leur produit suffisait à peine à me faire vivre.

— Néanmoins, j'allais de ville en ville, donnant mes représentations et me nourrissant plus souvent d'espérance que de réalité. Mais il vint un moment où cet aliment peu substantiel ne pouvant plus suffire à mon estomac, je me vis contraint de m'arrêter. J'étais à bout de ressources; je ne possédais plus rien que mes instruments; mon vestiaire était réduit à sa plus simple expression et menaçait de me quitter d'un moment à l'autre; il n'y avait pas à balancer. Je pris le parti de vendre mes instruments et, muni

de la modique somme que j'en avais retirée, je me rendis à Paris, dernier refuge des talents incompris et des positions désespérées.

Malgré mon insuccès, je n'avais rien perdu de ce fond de philosophie que vous me connaissez, et j'étais sinon très heureux, du moins plein d'espoir dans l'avenir. Oui, mon ami, oui, j'avais alors le pressentiment de la brillante position que le sort m'a faite, et vers laquelle il m'a conduit pour ainsi dire par la main.

Une fois à Paris, je pris une modeste chambre, et je me proposai de vivre avec économie pour faire durer autant que possible mes faibles ressources pécuniaires. Vous voyez que malgré ma confiance en l'avenir, je prenais cependant quelques précautions, afin de ne pas me trouver exposé à mourir de faim. Vous allez voir que j'avais tort de ne pas m'abandonner entièrement à mon étoile.

Il y avait à peine huit jours que j'étais à Paris, que je me rencontrai face à face avec un ancien camarade. C'était un Florentin qui, dans le théâtre où je jouais à Rome, tenait l'emploi de basse et remplissait des rôles secondaires. Lui aussi avait été maltraité du sort et, venu à Paris, pour y chercher fortune, il s'était trouvé réduit, à défaut d'un plus beau rôle, à accepter celui de figurant dans les chœurs du théâtre Italien.

Mon ami, quand je l'eus mis au courant de ma position, m'annonça qu'une place de ténor était vacante dans les chœurs où il chantait lui-même. Il me proposa de faire les démarches nécessaires pour me la faire obtenir.

J'acceptai cette offre avec plaisir, mais bien entendu comme position transitoire, car il m'en coûtait de déchoir. Seulement, je voulais, en attendant mieux, me mettre à l'abri de la misère : la prudence m'en faisait une loi.

J'ai souvent remarqué, continua Antonio, que les événements qui nous inspirent le plus de défiance sont souvent ceux qui nous deviennent les plus favorables. En voici une nouvelle preuve.

Comme en dehors de mes occupations de théâtre, j'avais beaucoup de loisirs, l'idée me vint de les employer à donner des leçons de chant. Je me présentai comme artiste du théâtre Italien, en cachant toutefois la position que j'y occupais.

Il en fut de mon premier élève comme du premier billet de mille francs d'une fortune que l'on veut amasser, et que l'on dit être le plus difficile à acquérir. Je l'attendis assez longtemps. Il vint enfin, puis d'autres encore, et insensiblement, soit que je fusse secondé par cette chance en laquelle j'ai toujours eu confiance, soit aussi que l'on fût satisfait de ma méthode et surtout des soins que je donnais

à mes écoliers, j'eus assez de leçons pour quitter le théâtre.

Je dois vous dire aussi que cette détermination avait encore une autre cause. J'aimais une de mes écolières et j'en étais aimé. Dans ce cas, il n'était pas prudent de garder mon emploi de choriste, qui eût pu jeter sur moi quelque déconsidération.

Vous vous attendez sans doute à quelque aventure romanesque. Rien de plus simple pourtant que l'événement qui couronna nos amours : ce fut le mariage.

Madame Torrini, que vous verrez tout à l'heure, est la fille d'un ancien passementier. Veuf, et sans autre enfant, le père n'avait de volonté que celle de sa fille ; il accueillit favorablement ma demande.

C'était bien le meilleur des hommes. Malheureusement nous l'avons perdu, il y a deux ans. Grâce à la fortune qu'il nous a laissée, j'ai quitté le professorat, et maintenant je vis heureux et tranquille dans une position qui réalise pour moi mes rêves les plus brillants d'une autre époque. Voilà, dit en terminant mon ami philosophe, ce qui prouve une fois de plus que, quelle que soit la position précaire où il se trouve, l'homme ne doit jamais désespérer d'un avenir meilleur.

Mon récit ne devait pas être aussi long que celui

d'Antonio ; sauf mon mariage, aucun événement ne valait la peine de lui être raconté. Je lui parlai cependant de ma longue maladie et du travail qui l'avait causée. J'avais à peine cessé de parler, que madame Torrini rentra.

La femme de mon ami était charmante et surtout fort gracieuse.

— Monsieur, me dit-elle, après que je lui eus été présenté par son mari, je vous connaissais déjà depuis longtemps. Antonio m'a conté votre histoire, qui m'a inspiré le plus grand intérêt, et nous avons souvent regretté, mon mari et moi, de ne point avoir de vos nouvelles. Mais, monsieur Robert, ajouta-t-elle, puisque nous vous retrouvons, considérez-vous ici comme un ancien ami de la maison, et venez nous voir souvent.

Je mis à profit cette aimable invitation, et plus d'une fois j'allai puiser près de ces bons amis des consolations et des encouragements.

Antonio s'occupait toujours un peu d'escamotage. Ce n'était pour lui, il est vrai, qu'une simple distraction, un moyen d'amuser ses amis. Néanmoins, il n'y avait pas d'escamoteur dont il ne suivît avec empressement les représentations, qui lui rappelaient un autre temps.

Un matin, je le vis entrer dans mon atelier d'un air empressé.

— Tenez, me dit-il, en me présentant un journal, vous qui recherchez les escamoteurs célèbres, en voilà un qui va vous donner du fil à retordre; lisez.

Je pris la feuille avec empressement et lus la réclame suivante :

« Le fameux Bosco, qui escamote une maison
» comme une muscade, va donner incessamment à
» Paris une série de représentations, dans lesquelles
» seront exécutées des expériences qui tiennent du
» miracle. »

— Eh bien! que dites-vous de cela? me demanda Antonio.

— Je dis qu'il faut posséder un bien grand talent pour soutenir la responsabilité de semblables éloges. Après tout, je pense que le journaliste a voulu s'amuser aux dépens de ses lecteurs, et que le fameux Bosco n'existe que dans ses colonnes.

— Détrompez-vous, mon cher Robert. Cet escamoteur n'est point un être imaginaire. Non seulement j'ai lu cette réclame dans plusieurs journaux, mais ce qui est plus sérieux, c'est que j'ai vu moi-même Bosco donnant hier soir, dans un café, un échantillon de son savoir-faire, et annonçant sa première séance pour mardi prochain.

— S'il en est ainsi, dis-je à mon ami, je vous invite à passer la soirée chez M. Bosco, et si cela

vous convient, je vous prendrai chez vous pour vous y conduire.

— Accepté ! me dit Antonio. Soyez chez moi mardi soir, à sept heures et demie. La séance commence à huit heures.

Au jour et à l'heure convenus, nous arrivons, Antonio et moi, à la porte de la salle Chantereine, où devait avoir lieu la représentation annoncée. Au contrôle, nous nous trouvons en face d'un gros monsieur, vêtu d'une redingote ornée de brandebourgs et garnie de fourrures qui lui donnent tout-à-fait l'air d'un prince russe en voyage. Antonio me pousse du coude, et se penchant vers moi : C'est lui, me dit-il tout bas.

— Qui, lui?

— Eh! mais, Bosco.

— Tant pis, dis-je, j'en suis fâché pour lui.

— Expliquez-vous, car je ne comprends pas le tort que peut faire à un homme un vêtement de boyard?

— Mais, mon ami, répondis-je, c'est moins pour son costume que pour la place qu'il occupe à son contrôle, que je blâme M. Bosco. Il me semble qu'il est peu convenable pour un artiste de prodiguer sa personne en dehors de la scène. Il y a tant de différence entre l'homme que toute une salle écoute, admire, applaudit, et le directeur de spectacle venant

ostensiblement surveiller de mesquins intérêts, que ce dernier rôle doit évidemment nuire au premier.

Pendant ce colloque, nous étions entrés et installés, mon ami et moi, chacun à notre place.

D'après l'idée que je m'étais faite du laboratoire du magicien, je m'attendais à me trouver en face d'un rideau dont les larges plis, après avoir vivement piqué ma curiosité, allaient, en s'ouvrant, étaler à mes yeux éblouis une scène resplendissante et garnie d'appareils dignes de la célébrité qui m'était annoncée. Dès mon entrée dans la salle, mes illusions à ce sujet s'étaient subitement évanouies.

Le rideau avait été jugé superflu : la scène était à découvert. Devant moi se dressait un long gradin à triple étage, entièrement recouvert d'une étoffe d'un noir mat. Ce lugubre buffet était orné d'une forêt de flambeaux garnis de cierges, entre lesquels se trouvaient des appareils en fer-blanc verni. Sur le point culminant de cette étrange étagère, se pavanait une tête de mort, bien étonnée sans doute de se trouver à pareille fête, et dont l'effet complétait assez bien l'illusion d'un service funèbre.

En avant de la scène et près des spectateurs, était une table cachée sous un tapis brun qui tombait jusqu'à terre, et sur laquelle cinq gobelets de cuivre jaune étaient symétriquement rangés. Enfin, au-dessus de cette table, une boule de cuivre, sus-

pendue au plafond, piqua vivement ma curiosité.[1]

J'eus beau me demander à quel usage elle était destinée, je ne pus parvenir à le deviner. Je pris le parti d'attendre, en rêvant, que Bosco vînt me donner le mot de l'énigme. Pour Antonio, il avait lié conversation avec son voisin, et celui-ci lui faisait le plus grand éloge de la séance à laquelle nous allions assister.

Le bruit argentin d'une petite sonnette agitée dans la coulisse mit fin à ma rêverie et à l'entretien de mon ami. Bosco parut sur la scène.

L'artiste avait changé de costume. A la redingote moscovite, il avait substitué une petite jaquette en velours noir, serrée au milieu du corps par une ceinture de cuir de même couleur. Ses manches, excessivement courtes, laissaient voir un gros bras bien potelé. Il portait un pantalon noir collant, garni par le bas d'une ruche de dentelles, et autour du cou une large collerette blanche. Comme on le voit, ce bizarre accoutrement, à quelques détails près, ressemblait assez bien au classique costume des Scapins de notre comédie.

---

[1] Depuis cette époque Bosco a modifié l'ornementation de sa scène. Ses tapis ont changé de couleur, les bougies sont moins longues, mais la tête de mort, la boule, le costume et la séance sont restés invariablement les mêmes.

Après avoir majestueusement salué son auditoire, le célèbre escamoteur se dirigea silencieusement et à pas comptés vers la fameuse boule de cuivre. Il s'assura si elle était solidement fixée, prit ensuite sa baguette qu'il essuya avec un mouchoir blanc, comme pour la dégager de toute influence étrangère, puis, avec une imperturbable gravité, il frappa par trois fois sur la sphère métallique, en prononçant au milieu du plus profond silence, cette impérieuse évocation : *Spiriti miei infernali, obedite* (esprits infernaux qui êtes soumis à ma puissance, obéissez).

Je respirais à peine dans l'attente de quelque miraculeuse production. Simple que j'étais! Ceci n'était qu'une innocente plaisanterie, un naïf préambule à l'exercice du jeu des gobelets.

Je fus, je l'avoue, un peu désappointé, car pour moi ce jeu était un de ces tours tombés dans le domaine de la place publique, et je n'aurais jamais pensé qu'en l'année de grâce 1838, on osât l'exécuter dans une représentation théâtrale. Cela était d'autant plus vraisemblable, que journellement on voyait dans les rues de Paris deux artistes en plein vent, Miette et Lesprit, qui ne craignaient pas de rivaux pour les tours de gibecière. Pourtant, je dois dire que Bosco déploya dans ce jeu une grande adresse, et qu'il reçut du public d'unanimes applaudissements.

— Hein! disait victorieusement le voisin d'Antonio; qu'est-ce que je vous disais? quelle habileté!

Et pour donner plus d'éclat à sa satisfaction, le voisin applaudissait à rompre les oreilles.

— Vous allez voir, ajoutait-il, quand il consentait à baisser le ton de son enthousiasme, vous allez voir; ce n'est rien que cela.

Soit qu'Antonio fût ce soir-là très mal disposé, soit que réellement la séance ne lui convînt pas, il ne put parvenir dans toute la soirée à *placer* l'admiration à laquelle il était si bien préparé. Bientôt même, je le vis manifester la plus vive impatience. Bosco avait commencé le tour *des pigeons*. Mais il faut convenir que la mise en scène et l'exécution étaient bien de nature à irriter des nerfs moins sensibles même que ceux de mon ami.

Un domestique apporte sur deux guéridons placés de chaque côté de la scène, deux petits blocs de bois noir, sur chacun desquels est peinte une tête de mort. Ce sont les billots pour les suppliciés. Bosco se présente tenant un coutelas d'une main, et de l'autre un pigeon noir :

« Voici, dit-il, un *pizoun* (j'ai oublié de dire que Bosco parle un français fortement italianisé): Voici « un *pizoun* qui n'a pas été *saze*. Zé vas *loui* couper « le cou. Voulez-vous, mesdames, que ce soit avec « sang ou sans sang? » (Ceci est un des mots à effet de Bosco.)

On rit, mais les dames hésitent à répondre à cette étrange question.

« Sans sang » dit un spectateur. Bosco met alors la tête du pigeon sur le billot et la tranche, en ayant soin de presser le cou pour l'empêcher de saigner.

« Vous voyez, mesdames, dit l'opérateur, que le « pizoun, il ne saigne pas, per què vous l'avez « ordonné. »

« Avec du sang? » demande un autre spectateur. Et Bosco de lâcher l'artère et de faire couler le sang sur une assiette qu'il fait examiner de près, pour qu'on constate bien que c'est du sang véritable.

La tête une fois coupée, est placée debout sur un des petits billots. Alors, Bosco, profitant d'un mouvement couvulsif, reste d'existence nerveuse qui fait ouvrir le bec du supplicié, lui adresse cette barbare plaisanterie : « Voyons, *mossiou*, faites « le zentil, *salouez* l'aimable compagnie, encore « *oune* fois. Bien ! bien ! vous êtes zentil. »

Le public écoute, mais ne rit pas.

La même opération s'exécute sur un pigeon blanc sans la moindre variante. Après quoi, Bosco place le corps de ses deux victimes, chacun dans une large boîte à tiroir, en ayant soin de mettre la tête noire avec le pigeon blanc, et la tête blanche avec le pigeon noir. Il recommence au-dessus des boîtes

la conjuration de *spiriti miei infernali, obedite,* et lorsqu'il les ouvre, on voit apparaître d'un côté un pigeon noir portant une tête blanche, de l'autre un pigeon blanc possesseur d'une tête noire. Chacun des suppliciés, au dire de Bosco, est ressuscité, et a repris la tête de son camarade.

— Eh bien ! comment trouvez-vous cela, dit à Antonio son voisin, qui pendant toute l'opération n'avait cessé de battre des mains.

— Ma foi, répondit mon ami, puisque vous me demandez mon avis, je vous dirai que le tour n'est pas fort. Et tout au plus trouverais-je la plaisanterie passable, si la manière dont elle est exécutée n'était aussi cruelle.

— Monsieur a les nerfs bien délicats, dit le voisin. Est-ce que par hasard vous éprouvez de semblables émotions, lorsque vous voyez tuer un poulet et qu'on le met à la broche?

—Mais, Monsieur, avant de vous répondre, répliqua vivement mon ami, permettez-moi de vous demander si je suis ici pour voir un spectacle de cuisinier ?

La discussion s'échauffa, et elle prenait une fâcheuse tournure, lorsqu'un plaisant du voisinage termina le différend par cette burlesque plaisanterie :

— Pardieu, Monsieur, dit-il à Antonio, si vous n'aimez pas les cruautés, au moins n'en dégoûtez pas les autres.

Chacun se prit à rire, et nos deux champions désarmés se contentèrent de se jeter réciproquement un regard de dédain.

Bosco venait de faire un petit intermède pour les préparatifs du tour final ; il revint en scène avec un canari, dont il tenait les pattes entre ses doigts.

— « Messiou, dit-il, voilà Piarot qui est très *pouli* et qui va vous *salouer* ; Voyons, Piarot, faites votre devoir. » Et il pinçait avec tant de force les pattes de l'oiseau, que le malheureux chercha à se dégager de cette cruelle étreinte. Vaincu par la douleur, il s'affaissa sur la main de l'escamoteur, en jetant des cris de détresse.

— *Bien, bien, zé souis countant dé vous. Vous voyez, mesdames, non-soulement il saloue, ma il dit bonsoir. Continouez, Piarot, vous serez récoumpensé.*

La même torture fit encore saluer deux fois le malheureux canari, et, pour le *récoumpenser*, son maître alla le remettre entre les mains d'une dame en la priant de le garder. Mais pendant le trajet l'oiseau avait vu la fin de ses peines, et la dame ne reçut qu'un oiseau mort. Bosco l'avait étouffé.

« Ah ! mon *Diou*, madame, s'écria l'escamoteur *ze* crois que vous m'avez *toué* mon *Piarot*, vous l'avez *trou* pressé. *Piarot ! Piarot !* ajouta-t-il en le faisant sauter en l'air ; *Piarot*, réponds-moi. Ah ! madame, il est décidément *mouru*. Qu'est-ce que ma

fâme elle va dire, quand elle va voir arriver Bosco sans son *Piarot*; bien *sour* qué *zé* sérai *battou* par madame Bosco. » (J'ai besoin de faire observer ici que tout ce que je rapporte de la séance est textuel).

L'oiseau fut enterré dans une grande boîte, d'où, après de nouvelles conjurations, sortit un oiseau vivant. Cette nouvelle victime eut moins longtemps à souffrir. Elle fut mise vivante dans le canon d'un gros pistolet et bourrée comme une balle, puis, Bosco, tenant une épée à la main, pria un spectateur de tirer en visant sur la pointe de l'arme qu'il lui présentait. Le coup part et l'on voit aussitôt un canari, troisième victime, accroché et se débattant au bout de l'épée.

Antonio se leva :

— Sauvons-nous, me dit-il, car j'en suis malade.

— Malade de quoi? dit son antagoniste qui voulait avoir le dernier mot avec lui.

— Eh parbleu, Monsieur! malade d'une *admiration rentrée*, répliqua mon ami d'un air narquois.

— Vous êtes bien difficile, Monsieur, se contenta de dire l'admirateur systématique.

J'ai revu bien des fois Bosco depuis cette époque, et chaque fois je l'ai scrupuleusement étudié, tant pour m'expliquer la cause de la grande vogue dont il a joui, que pour être en mesure de comparer les différents jugements portés sur cet homme célèbre.

Voici quelques déductions tirées de mes observations :

Les séances de Bosco plaisent généralement au plus grand nombre, parce que le public suppose que par une adresse inexplicable, les exécutions capitales et autres sont simplement simulées, et que, tranquille sur ce point, il se livre à tout le plaisir que lui causent le talent du prestidigitateur et l'originalité de son accent.

Bosco porte un nom sonore, bizarre, et propre à devenir facilement populaire. Personne mieux que lui ne possède l'art de le faire valoir. Ne négligeant aucune occasion de se mettre en scène, il donne des séances à chaque instant du jour, quels que soient la nature et le nombre des spectateurs. En voiture, à table d'hôte, dans les cafés, dans les boutiques, il ne manque jamais de donner un spécimen de ses expériences, en escamotant soit une pièce de monnaie, soit une bague, une muscade, etc.

Les témoins de ces petites séances improvisées se croient obligés de répondre à la politesse de M. Bosco, en assistant à son spectacle. On a fait connaissance avec le célèbre escamoteur, et l'on tient à soutenir la réputation de son nouvel ami. On le prône donc, on sollicite pour lui des spectateurs, on les entraîne même au besoin, et la salle se trouve généralement pleine.

De nombreux compères, il faut le dire aussi, aident également à la popularité de Bosco. Chacun d'eux, on le sait, est chargé de remettre au physicien, un mouchoir, un foulard, un châle, une montre, etc. Le physicien possède ces objets en double. Cela lui permet de les faire passer avec une apparence de magie ou tout au moins d'adresse, dans un chou, un pain, une boîte ou tout autre objet. Ces compères, en s'associant aux expériences de l'escamoteur, ont tout intérêt à les faire réussir et à les vanter : leur amour-propre trouve sa part dans la réussite de la mystification. D'ailleurs, ils ne sont pas fâchés intérieurement de s'attribuer une partie des applaudissements, car, enfin, ils ont su jouer leur rôle en simulant une grande surprise lors de l'apparente transposition de l'objet. Il en résulte donc pour le magicien autant d'admirateurs que de compères, et l'on conçoit l'influence que peuvent exercer dans une salle une douzaine de prôneurs intelligents.

Telles ont été les influences qui, jointes au talent de Bosco, lui ont valu pendant de longues années, un aussi grand renom.

CHAPITRE XI.

Le pot au feu de l'artiste. — Invention d'un automate écrivain-dessinateur. — Séquestration volontaire. — Une modeste villa. — Les inconvénients d'une spécialité. — Deux *Augustes visiteurs*. — L'emblême de la fidélité. — Naïvetés d'un maçon érudit. — Le gosier d'un rossignol mécanique. — Les *Tiou* et les *rrrrrrrrouit*. — Sept mille francs en faisant de la limaille.

Cependant je travaillais toujours avec ardeur à mes automates, espérant, cette tâche une fois terminée, prendre enfin une détermination pour mon établissement. Mais quelqu'activité que je déployasse, j'avançais bien peu vers la réalisation de mes longues espérances.

Il n'y a qu'un inventeur qui puisse savoir ce que vaut une journée de travail dans la route obscure des créations. Les tâtonnements, les essais sans nombre, les déceptions de toute nature, viennent à chaque instant déjouer les plans les mieux conçus,

et semblent réaliser cette plaisante impossibilité d'un voyage, dans lequel on prétend arriver au but en faisant deux pas en avant et trois en arrière.

J'exécutai cette marche bizarre pendant six mois, au bout desquels, bien que j'eusse quelques pièces fort avancées, il m'était impossible encore de fixer le terme où elles seraient complètement terminées. Pour ne pas retarder plus longtemps mes représentations, je me décidai à les commencer avec des tours de prestidigitation et ceux de mes automates qui étaient prêts. Je m'entendis avec un architecte, qui dut m'aider à chercher un emplacement convenable à la construction d'un théâtre. Hélas! J'avais à peine commencé les premières démarches, qu'une catastrophe imprévue vint fondre sur mon beau-père et sur moi, et nous enleva la presque totalité de ce que nous possédions.

Ce revers de fortune me jeta dans un découragement indicible. J'y voyais avec terreur un retard indéfini à l'accomplissement de mes projets. Il ne s'agissait plus maintenant d'inventer des machines, il fallait travailler au jour le jour pour soutenir ma nombreuse famille. J'avais quatre enfants en bas âge, et c'était une lourde charge pour un homme qui jamais encore n'avait songé à ses propres intérêts.

On a répété souvent cette vérité vulgaire qui n'en

est pas moins vraie : le temps dissipe les plus grandes douleurs ; c'est ce qui arriva pour moi. Je fus d'abord désespéré autant qu'un homme peut l'être ; puis mon désespoir s'affaiblit peu à peu et fit place à la tristesse et à la résignation. Enfin, comme il n'est pas dans ma nature de garder longtemps un caractère mélancolique, je finis par raisonner avec ma situation. Alors l'avenir, qui me semblait si sombre, m'apparut sous une tout autre face, et j'en vins, de raisonnements en raisonnements, à faire des réflexions dont la consolante philosophie releva mon courage.

Pourquoi me désespérer, me disais-je ? A mon âge le temps seul est une richesse, et de ce côté j'ai un fond de réserve considérable. D'ailleurs, qui sait si, en m'envoyant cette épreuve, la Providence n'a pas voulu retarder une entreprise qui n'offrait pas encore toutes les chances de succès désirables ?

En effet, que pouvais-je présenter au public pour vaincre l'indifférence que lui inspire toujours un nouveau venu ? Des tours d'escamotage perfectionnés ? Cela, certes, ne m'eût pas empêché d'échouer, car j'ignorais à cette époque que pour plaire au public, une idée doit être, sinon nouvelle, au moins complètement transformée, de manière à devenir méconnaissable. A cette condition seulement l'artiste échappera à cette apostrophe toujours si terrible pour lui : j'ai déjà vu cela. Mes automates,

mes curiosités mécaniques, n'eussent pas trahi, il est vrai, les espérances que je fondais sur eux, mais j'en avais un trop petit nombre, et les pièces commencées exigeaient encore des années d'études et de travail.

Ces sages réflexions me rendirent le courage, et résigné à ma nouvelle situation, je résolus d'opérer une réforme complète dans mon budget. Je n'avais plus rien à recevoir que ce que je pourrais gagner par mon industrie.

En conséquence, je louai un modeste logement de trois cents francs, par an, dans une maison de la rue du Temple, portant le numéro 63.

Cet appartement se composait d'une chambre, d'un cabinet et d'un fourneau enchâssé dans un placard vitré, auquel mon propriétaire donnait le nom de cuisine.

De la plus grande pièce, je fis la chambre à coucher commune; je pris le cabinet pour mon atelier, et le *fourneau-cuisine* servit à la préparation de mes modestes repas.

Ma femme, bien que d'une santé faible et délicate, se chargea des soins de notre ménage. Par bonheur, cette occupation devait être peu fatigante, car d'un côté, le menu de nos repas était de la plus grande simplicité, et de l'autre, notre appartement étant aussi restreint que possible, il n'y avait pas à se

déranger beaucoup pour aller d'une pièce à l'autre.

Cette proximité de nos deux laboratoires avait encore ce double avantage que, lorsque ma ménagère s'absentait, je pouvais, sans trop de dérangement quitter *un levier, une roue, un engrenage* pour veiller au pot au feu ou soigner un ragoût.

Ces vulgaires occupations chez un artiste feront sourire de pitié bien des gens, mais quand on n'a pas d'autre domestique que soi-même et que la qualité du repas, composé d'un seul plat, tient à ces petits soins, on fait bon marché d'une vaniteuse dignité et l'on soigne sa cuisine, sinon avec plaisir, au moins sans fausse honte. Du reste, il paraît que je m'acquittais à merveille de cette mission de confiance, car mon intelligente exactitude m'a souvent valu des éloges. Pourtant, je dois avouer que j'avais peu de dispositions pour l'art culinaire, et que cette exactitude si vantée tenait surtout à la crainte d'encourir les reproches de ma cuisinière en chef.

Cette humble existence, cette vie parcimonieuse me furent moins pénibles que je ne l'avais pensé : j'ai toujours été sobre, et la privation de mets succulentsme touchait fort peu. Ma femme, entourée de ses enfants, auxquels elle prodiguait ses soins, semblait également heureuse, tout en espérant un meilleur avenir.

J'avais repris ma première profession, je m'étais

remis à la réparation des montres et des pendules. Toutefois ce travail n'était pour moi qu'une occupation provisoire : tout en faisant des rhabillages, j'étais parvenu à imaginer une pièce d'horlogerie dont le succès apporta un peu d'aisance dans notre ménage. C'était un réveil-matin, dont voici les curieuses fonctions.

Le soir, on le mettait près de soi, et à l'heure désirée, un carillon réveillait le dormeur, en même temps qu'une bougie sortait tout allumée d'une petite boîte où elle se trouvait enfermée. Je fus d'autant plus fier de cette invention et de son succès, que ce fut la première de mes idées qui me rapporta un bénéfice.

Ce *réveil-briquet*, ainsi que je l'appelais, eut une telle vogue que, pour satisfaire les nombreuses demandes qui m'étaient faites, je me trouvai dans la nécessité de joindre un atelier à mon appartement. Je pris des ouvriers, et je devins ainsi un fabricant d'horlogerie.

Encouragé par un aussi beau résultat, je tournai de nouveau mes idées vers les inventions, et je donnai un libre essor à mon imagination.

Je parvins encore à faire plusieurs mécaniques nouvelles, parmi lesquelles était une pièce, que quelques-uns de mes lecteurs se rappelleront peut-être avoir vue dans les principaux magasins d'horlogerie de Paris.

C'était un cadran de cristal, monté sur une colonne de même matière. Cette pendule mystérieuse (tel était son nom) bien qu'entièrement transparente, donnait l'heure avec la plus grande exactitude, et sonnait sans qu'il y eût apparence de mécanisme pour la faire marcher.

Je construisis aussi plusieurs automates : escamoteur jouant des gobelets, danseur sur la corde roide, oiseaux chantants, etc.

Il devrait sembler au lecteur qu'avec tant de cordes à mon arc et d'aussi séduisantes marchandises, ma situation eût dû s'améliorer considérablement. Il n'en était pas ainsi. Chaque jour au contraire apportait une nouvelle gêne dans mon commerce ainsi que dans mon ménage, et je voyais même avec effroi s'approcher une crise financière qu'il m'était impossible de conjurer.

Quelle pouvait être la cause d'un tel résultat? Je vais le dire. C'est que tout en m'occupant des pièces mécaniques que je viens de citer, je travaillais également à mes automates de théâtre, pour lesquels ma passion, un instant assoupie, s'était réveillée par les travaux analogues de ma fabrication. Semblable au joueur qui jette insensiblement jusqu'à ses dernières ressources sur le tapis, je mettais dans mon organisation théâtrale les produits de mon travail, dans l'espoir de retrouver

bientôt à cette source le centuple de ce que j'y sacrifiais.

Mais il était écrit que je ne pourrais voir s'approcher la réalisation de mes espérances, sans qu'aussitôt j'en fusse éloigné par un événement inattendu. J'en étais arrivé à cette triste position d'avoir à payer pour la fin du mois une somme de deux mille francs, et je n'en avais pas, comme on dit communément, le premier sou ! Il ne restait plus que trois jours jusqu'à l'échéance du billet que j'avais souscrit.

Que cet embarras arrivait mal à propos ! Je venais précisément de concevoir le plan d'un automate sur lequel je fondais le plus grand espoir. Il s'agissait d'un *écrivain-dessinateur*, répondant par écrit ou par dessins emblématiques aux questions posées par les spectateurs. Je comptais faire de cette pièce un intermède dans le foyer de mon futur théâtre.

Me voilà donc encore une fois forcé d'enrayer l'essor de mon imagination, pour m'absorber dans le vulgaire et difficile problême de payer un billet, quand on n'a pas d'argent.

J'aurais pu, il est vrai, sortir d'embarras en recourant à quelques amis, mais la prudence et la délicatesse me faisaient un devoir de chercher à m'acquitter avec mes propres ressources.

La Providence me sut gré sans doute de cette

loyale détermination, car elle m'envoya une idée qui me sauva.

J'avais eu l'occasion de vendre plusieurs pièces mécaniques à un riche marchand de curiosités, M. G..., qui s'était toujours montré envers moi d'une bienveillance extrême. J'allai le trouver et je lui fis une description exacte des fonctions de mon écrivain-dessinateur. Il paraît que la nécessité me rendit éloquent. M. G.... fut si satisfait, que, séance tenante, il m'acheta de confiance l'automate, que je m'engageai à livrer dans l'espace de dix-huit mois. Le prix en fut convenu à cinq mille francs, dont M. G... consentit à me payer moitié par avance, à titres d'arrhes et de prêt, se réservant, dans le cas où je ne réussirais pas, de se rembourser de la somme avancée, par l'achat d'autres pièces mécaniques de ma fabrication.

Que l'on juge de mon bonheur, lorsque je rentrai chez moi, tenant dans mes mains de quoi couvrir le déficit de mes affaires ! Mais ce qui peut-être me rendit plus heureux encore, ce fut la perspective de me livrer à l'exécution d'une pièce qui devait pendant quelque temps satisfaire ma passion pour la mécanique.

Cependant la manière princière avec laquelle M. G .. avait conclu ce marché me fit faire de sérieuses réflexions sur l'engagement que j'avais pris

vis-à-vis de lui. J'entrevoyais maintenant avec terreur mille circonstances qui pouvaient entraver mon entreprise. Je calculais que, quand bien même je donnerais au travail tout le temps dont je pouvais disposer, j'en perdrais beaucoup encore par suite de mille causes que je ne pouvais ni prévoir ni empêcher. C'étaient d'abord les amis, les acheteurs, les importuns ; puis un dîner de famille, une soirée qu'on ne pouvait refuser, une visite qu'il fallait rendre, etc. Ces exigences de politesse et de convenance que je devais respecter, ne me conduisaient-elles pas tout droit à manquer à ma parole ? Je me mettais en vain l'esprit à la torture pour trouver le moyen de m'en affranchir et de gagner du temps ou du moins de n'en pas perdre ; je ne parvenais qu'à gagner du dépit et de la mauvaise humeur.

Je pris alors une résolution que mes parents et amis taxèrent de folie, mais dont ils ne purent parvenir à me détourner : ce fut de me séquestrer volontairement jusqu'à l'entière exécution de mon automate.

Paris ne me paraissant pas un endroit sûr contre les importunités de tout genre, je choisis la banlieue pour retraite. Un beau jour, malgré les prières et les supplications de ma famille entière, après avoir confié les soins de ma fabrication à l'un de mes ouvriers, dont j'avais reconnu l'intelli-

gence et la probité, j'allai à Belleville m'installer dans un petit appartement de la rue des Bois, que je louai pour un an. On peut juger par son prix que ce n'était pas une villa, car :

Plein de confiance en moi, bien qu'exigeant des arrhes,
Le portier pour cent francs m'assura des Dieux Lares.

Dans ce simple réduit, composé d'une chambre et d'un cabinet, on ne voyait pour tout ameublement qu'un lit, une commode, une table et quelques chaises, et encore ce mobilier ne brillait-il pas par excès de luxe.

Cet acte de folie, ainsi qu'on l'appelait, cette détermination héroïque selon moi, me sauva d'une ruine imminente et fut le premier échelon de ma vie artistique. A partir de ce moment, se développa chez moi une volonté opiniâtre qui m'a fait aborder de front bien des obstacles et des difficultés.

Me voilà donc désormais enfermé, cloîtré selon mes désirs, avec l'heureuse perspective de me livrer à mon travail, sans crainte d'aucune distraction.

Néanmoins, je dois le dire, les premiers jours de ma retraite me furent pénibles, et je déplorai amèrement la dure nécessité qui m'isolait ainsi de toutes mes affections. Je m'étais fait un besoin, une consolation de la société de ma femme et de mes enfants; une caresse de ces êtres si chers me retrem-

pait dans mes moments de chagrin et ravivait mon énergie, et j'en étais privé! Il fallait vraiment que je fusse soutenu par une grande puissance de volonté pour n'avoir pas faibli devant la perspective de ce vide affreux.

Il m'arrivait bien quelquefois d'essuyer furtivement une larme. Mais alors je fermais les yeux, et tout aussitôt mon automate et les nombreuses combinaisons qui devaient l'animer, m'apparaissaient comme une vision consolatrice. Je passais en revue tous les rouages que j'avais créés, je leur souriais pour ainsi dire, comme à d'autres enfants, et, quand je sortais de ce rêve réparateur, je me remettais à mon travail, plein d'une courageuse résignation.

Il avait été convenu que ma femme et mes enfants viendraient le jeudi passer la soirée avec moi, et que, de mon côté, j'irais dîner à Paris tous les dimanches. Ces quelques heures consacrées à la famille étaient les seules distractions que je me permisse.

A la demande de ma femme, la portière de la maison s'était chargée de préparer mes repas; cette excellente créature, ancien cordon bleu, avait quitté le service pour épouser un maçon, nommé Monsieur Auguste. Ce Monsieur Auguste me jugeant d'après la modeste existence que je menais dans *sa maison*, ne voyait en moi qu'un pauvre diable qui avait grand'-peine à gagner sa vie. A ce titre, il prenait avec moi

des airs de bienveillante protection ou de généreuse pitié. Au fond, c'était un brave homme; je lui pardonnais ses manières et je ne faisais qu'en rire.

Ma nouvelle cuisinière avait reçu des recommandations toutes particulières pour que je fusse parfaitement traité. Ne voulant pas augmenter le budget du ménage par une double dépense, je fis de mon côté des recommandations dont on me garda rigoureusement le secret. Voici comment j'avais organisé mon service de bouche. Les lundi, mardi, mercredi et jeudi je vivais sur un énorme plat, auquel mon *chef* donnait l'appellation générique de *fricot*, mais dont le nom m'importait peu. Les vendredi et samedi, pour cause d'hygiène, je faisais maigre. Des haricots, tantôt rouges, tantôt blancs, défrayaient mes repas; avec cela une soupe variée, rappelant souvent les goûts gastronomiques d'un auvergnat, et je dînais aussi bien, peut-être mieux encore, que Brillat-Savarin lui-même.

Cette manière de vivre m'offrait deux avantages: je dépensais peu, et jamais une fausse digestion ne venait troubler la lucidité de mes idées. J'en avais grand besoin, du reste, car il ne faut pas croire que les difficultés mécaniques fussent les seuls obstacles contre lesquels j'eusse à lutter, dans la confection de de mon automate. On en jugera par le trait suivant,

qui viendra prouver également la vérité de ce dicton: « vouloir c'est pouvoir. »

Dès le commencement de mon travail, j'avais dû songer à commander à un sculpteur sur bois, le corps, la tête, les jambes et les bras de mon écrivain. Je m'étais adressé à un artiste qu'on m'avait particulièrement recommandé comme devant apporter une grande perfection à cet ouvrage, et j'avais tâché de lui faire bien comprendre toute l'importance que j'attachais à ce que mon automate eût une figure aussi intelligente que possible. Mon Phydias m'avait répondu que je pouvais m'en rapporter à lui.

Un mois après, le sculpteur se présente; il ôte avec soin l'enveloppe qui protége son œuvre, me montre, avec une certaine satisfaction de lui-même, des bras et des jambes parfaitement exécutés, et enfin il me remet la tête d'un air qui semble signi-et fier : Que dites-vous de cela ?

D'après ce que je venais de voir, je m'étais préparé à l'admiration pour ce morceau capital. Que l'on juge de ma stupéfaction ! Cette tête, à cela près de la couronne d'épines, offrait le type exact et parfait d'un Christ mourant.

Tout interdit à cette vue, je regarde mon homme pour lui demander une explication. Il semble ne pas me comprendre et continue à me faire valoir toutes les beautés de son œuvre. Je n'avais aucune

bonne raison à faire valoir pour refuser cet ouvrage qui, dans son genre était une très belle tête. Je l'acceptai donc, quoiqu'elle ne pût me servir. Je voulus du moins savoir le motif qui avait pu engager mon sculpteur à choisir un tel type. A force de le questionner, je finis par apprendre qu'il avait pour spécialité de sculpter des Christs pour les crucifix, et toujours le même genre de tête. Cette fois encore il s'était laissé aller à la routine.

Après cet échec, j'eus recours à un autre artiste, en ayant soin cette fois de m'informer préalablement s'il ne sculptait par des Christs pour les crucifix. J'eus beau faire. Malgré mes précautions je n'obtins de ce dernier sculpteur qu'une tête sans expression, ayant un air de famille avec celle des mannequins en bois qu'on fabrique à Nuremberg, et qui sont destinés à servir de modèles pour des poses, dans les ateliers de peinture.

Je ne me sentis pas le courage de tenter une troisième épreuve.

Cependant il fallait une tête à mon écrivain, et je considérais l'un après l'autre mes deux chefs-d'œuvre. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient me convenir. Une tête entièrement dépourvue d'expression, gâtait mon automate, et une tête de Christ sur le corps d'un écrivain en costume Louis XV (car tel était le costume dont je voulais vêtir mon personnage),

formait un anachronisme par trop choquant.

« J'ai pourtant gravée là, me disais-je en me frappant le front, l'image qu'il me faudrait. Quel malheur que je ne puisse l'exécuter !... Si j'essayais ! »

Il a été de tout temps dans mon caractère de me mettre immédiatement à l'exécution d'un projet dès qu'il est conçu, et quelles qu'en doivent être les difficultés.

Je pris aussitôt un morceau de cire à modeler, j'en fis une boule dans laquelle je pratiquai trois ouvertures pour imiter la bouche et les yeux, puis plaçant au centre une petite boulette allongée en forme de nez, je m'arrêtai pour regarder complaisamment mon œuvre.

Avez-vous quelquefois remarqué les têtes de joujoux du premier âge, qui représentent deux forgerons frappant sur une enclume à l'aide de deux règles parallèles, que l'on pousse et que l'on tire alternativement? Eh bien ! ces sculptures primitives que l'on vend, je crois, deux sous, y compris les combinaisons mécaniques qui les font mouvoir, ces sculptures, dis-je, eussent été des chefs-d'œuvre auprès de mon premier ouvrage dans l'art de la statuaire.

Mécontent, dégoûté et presque colère, je jetai de côté cet essai informe, et je cherchai un autre moyen de sortir d'embarras.

Mais, ainsi que je l'ai dit, je suis tenace et persévérant dans mes entreprises, et plus les difficultés me semblent grandes, plus je tiens à honneur de les surmonter. La nuit passa sur mon découragement, et le lendemain je me sentis de nouveau dans la tête et presqu'au bout des doigts, des formes que je ne pouvais manquer de reproduire. En effet, à force de promener l'ébauchoir sur ma boulette, à force d'ôter d'un côté pour remettre sur l'autre, je parvins à faire des yeux, une bouche, un nez, sinon réguliers, au moins ayant apparence de forme humaine.

Les jours suivants, nouvelles études, nouveaux perfectionnements, et chaque fois je pouvais compter quelques progrès dans mon travail. Pourtant il vint un moment où je me trouvai très embarrassé. La figure était assez régulière, mais cela ne suffisait pas : il fallait lui donner encore le caractère du sujet que je voulais représenter. Je n'avais point de modèle à suivre, et la tâche semblait au-dessus de mes forces.

L'idée me vint de me regarder dans une glace et de juger sur moi-même quels pouvaient être les traits qui donnent de l'expression. Me mettant donc en posture d'écrivain, je m'examinai de face et de profil, je me tâtai pour apprécier les formes, et je cherchai ensuite à les imiter. Je fus longtemps à cet

ouvrage, touchant et retouchant sans cesse, puis enfin, un jour, je trouvai mon œuvre terminée, et je m'arrêtai pour la considérer avec plus d'attention. Quel ne fut pas mon étonnement, lorsque je m'aperçus que sans m'en douter j'avais fait mon exacte ressemblance?

Loin d'être contrarié de ce résultat inattendu, je m'en félicitai, car il me semblait bien naturel que cet enfant de mon imagination portât mes traits. Je n'étais pas fâché d'apposer ce cachet de famille à une œuvre à laquelle j'attachais une grande importance.

Il y avait déjà plus d'un an que je m'étais retiré à Belleville et je voyais avec bonheur s'approcher sensiblement le terme de mes travaux et de ma séquestration. Après bien des doutes sur la réussite de mon entreprise, j'étais enfin arrivé au moment solennel du premier essai de mon écrivain.

J'avais passé toute la journée à donner les derniers soins à la machine. Mon automate, assis devant moi, semblait attendre mes ordres et se disposer à répondre aux questions que j'allais lui faire. Je n'avais plus qu'à presser la détente pour jouir du résultat si longtemps attendu. Le cœur me battait avec force, et bien que je fusse seul, je tremblais d'émotion à la seule pensée de cet imposant début.

Je venais de mettre pour la première fois devant mon écrivain une feuille de papier, en lui posant cette question :

Quel est l'artiste qui t'a donné l'être?

Je poussai le bouton de la détente, le rouage partit.

Je respirais à peine, tant j'avais peur de troubler le spectacle auquel j'assistais.

L'automate me fit un salut; je ne pus m'empêcher de lui sourire comme je l'eusse fait à mon fils. Mais lorsque je vis cette figure diriger sur son ouvrage un regard attentif; ce bras, quelques instants avant, inerte et sans vie, s'animer maintenant et tracer d'une main sûre ma propre signature et mon paraphe. Oh! alors, les larmes me vinrent aux yeux; et dans un élan de reconnaissance, j'adressai avec ferveur un remercîment à l'Etre suprême. C'est qu'aussi en dehors de la satisfaction que j'éprouvais comme auteur, cette pièce mécanique, la plus importante que j'eusse encore exécutée, était une branche de salut qui devait ramener le bien-être dans mon ménage, du moins un bien-être relatif.

Après avoir mille fois fait recommencer à mon fidèle Sosie des fac-simile de ma signature, je lui fis cette autre question :

Quelle heure est-il?

L'automate, suivant certaines combinaisons en rapport avec une pendule, écrivit :

Il est deux heures du matin.

C'était un avertissement plein d'à-propos; j'en profitai et me couchai aussitôt. Contre mon attente, je dormis d'un sommeil que je ne connaissais plus depuis longtemps.

Il est probable que parmi les personnes qui liront cet ouvrage, il s'en trouvera qui auront, ainsi que moi, fait sortir quelque œuvre de leur cerveau. Elles devront savoir alors qu'après le bonheur de jouir soi-même de sa production, rien ne flatte autant que de la soumettre à l'appréciation d'un tiers. Molière et J.-J. Rousseau consultaient leurs servantes; je puis donc avouer que je me fis un grand plaisir, dès le lendemain matin, de prier ma portière et son mari d'assister aux premiers essais des travaux de mon écrivain dessinateur.

C'était un dimanche. M. Auguste ne travaillait pas ce jour-là. Je le trouvai en train de déjeûner; il tenait une modeste sardine fixée avec son pouce sur un morceau de pain, qui eût pu aisément passer pour un fort moellon; dans l'autre main, il avait un couteau dont le manche était fixé à sa ceinture par une lanière en cuir.

Mon invitation fut aussi bien accueillie du portier que de la portière, et tous les deux vinrent chez moi, jouir du double plaisir de manger une sardine et

d'assister à la représentation tout aristocratique d'un seigneur du siècle de Louis XV.

La femme du maçon choisit cette question :

Quel est l'emblême de la fidélité ?

L'automate répondit en dessinant une charmante levrette étendue sur un coussin.

Mme Auguste, enchantée, me pria de lui faire cadeau de ce dessin.

M. Auguste, lui, semblait absorbé dans une profonde méditation.

Plus étonné que piqué de son silence : — Eh bien, quoi? lui dis-je, mon automate ne vous convient donc pas?

— Je ne dis pas cela, fit le maçon en coupant un énorme morceau de pain, qu'il mit incontinent dans sa bouche, je ne dis pas cela.

— Mais alors que pensez-vous donc, si vous ne dites pas cela?

Le maçon garda un instant le silence, achevant de broyer sa bouchée de pain, puis s'essuyant la bouche du revers de sa main :

— Voulez-vous que je vous donne ma façon de penser, dit-il en hochant la tête d'un air d'importance !

— Certainement, M. Auguste, je le veux bien, je fais plus, je vous en prie.

— Pour lors, voilà : c'est dommage que vous ne m'ayez pas consulté lorsque vous avez fait votre bonhomme.

— Pourquoi cela?

— Parce que je vous aurais conseillé de faire dessiner comme qui dirait un caniche à la place de cette levrette. Le caniche, voyez vous, il n'y a rien de pareil pour la fidélité; c'est connu...

Une envie de rire me prit; je me contins.

— Savez-vous, M. Auguste, répondis-je avec une apparente condescendance, que cette observation est très profonde et que je partage entièrement votre avis? Bien mieux, vous venez de m'inspirer une idée : si l'on mettait dans la gueule du caniche une sébile de bois, comme en ont les chiens d'aveugles, hein! qu'en dites vous?

— Je dis que l'idée est fameuse... Eh! mais, ajouta le maçon qui tenait à être mon collaborateur, après c'temps-là, si nous faisions aussi l'aveugle et son écriteau pour bien faire comprendre que c'est un chien d'aveugle? Ça rappellerait aussi la chanson, vous savez : « plus je suis pauvre et plus il m'est fidèle » et puis l'on pourrait faire encore.....

— Des passants peut-être?

— Précisément; il y aurait, voyez-vous, un petit garçon.

— Mais, M. Auguste, vous ne vous apercevez pas qu'il y aurait aussi une difficulté.

— Laquelle?

— C'est qu'en voyant le chien, l'aveugle et le petit garçon, il ne serait plus possible de savoir lequel des trois est l'emblême de la fidélité?

— Vous croyez?

— Certainement.

— Eh bien, moi, je me chargerais bien de le faire distinguer.

— Comment cela?

— Il n'y a rien de plus simple; je mettrais sur l'écriteau de l'aveugle : ceci est l'emblême de la fidélité.

— Qui cela, l'aveugle?

— Mais non, le chien!

— Ah bien! je comprends.

— Pardienne! c'est si simple! dit le maçon d'un air triomphant.

M. Auguste enhardi par le succès de sa critique et de ses conseils, demanda à voir l'intérieur de l'automate.

— Je comprends un peu tout ça, me dit-il, du ton qu'eût pu prendre un confrère ami; c'est moi, voyez-vous, qui mets toujours de l'huile au cric du chantier, je l'ai même démonté deux fois. Ah! mais, c'est que, voyez-vous, si je m'occupais tant soit peu de mécanique, je suis sûr que je deviendrais très fort.

Voulant jusqu'à la fin faire les honneurs de cette séance à mes *Augustes visiteurs* je mis l'intérieur de mon automate à découvert.

Mon collaborateur avait terminé son déjeûner ; il s'approcha, prit son menton dans l'une de ses mains, tandis que de l'autre il se grattait la tête. Quoique ne comprenant rien naturellement à ce qu'il voyait, le maçon sembla suivre longtemps les nombreuses combinaisons de la machine, puis enfin comme se laissant aller à l'impulsion de sa franchise :

— Si je ne craignais pas de vous contrarier, me dit-il d'un ton protecteur, je vous ferais bien encore une observation.

— Faites-la toujours, M. Auguste, et soyez sûr que je l'apprécierai comme elle le mérite.

— Hé bien! moi, à votre place, j'aurais fait cette mécanique beaucoup plus simple; ça fait, voyez-vous, que ceux qui ne s'y connaissent pas pourraient la comprendre plus facilement.

Si j'eusse eu près de moi un ami, il est certain que j'aurais éclaté de rire ; j'eus la force de tenir mon sérieux jusqu'au bout.

— C'est pourtant très vrai ce que vous dites-là, répondis-je d'un air de conviction, je n'y avais pas songé ; mais, maintenant, soyez persuadé M. Auguste, que je vais profiter de votre juste observation et que très prochainement j'ôterai la moitié

des pièces de mon automate; il y en aura toujours bien assez.

— Oh! certainement, dit le maçon, croyant à la sincérité de mes paroles, certainement qu'il y en aura bien assez...

A ce moment on venait de sonner à la porte du jardin. M. Auguste, toujours exact dans ses fonctions, courut ouvrir, et sa femme m'ayant également quitté, je pus rire tout à mon aise.

N'est-il pas curieux de voir que cette pièce, qui fut visitée de tout Paris et qui me valut de nombreux éloges; que ce dessinateur qui intéressa plus tard si vivement le roi Louis-Philippe et toute sa famille, ne reçut, à son début, que la stupide critique d'un portier! Tant il est vrai que l'on n'est pas plus prophète dans sa maison que dans son pays.

On comprend que je m'inquiétai peu et que je me blessai encore moins des observations de cet étrange censeur; ma levrette ne fut pas remplacée par un caniche et mon mécanisme ne fut point modifié. Je dirai plus, c'est que, dans la suite, si j'avais eu un changement à faire, c'eût été au contraire pour ajouter des apparences de complication; voici pourquoi :

Le public (je ne parle pas du public éclairé) ne comprend généralement rien aux effets mécaniques

à l'aide desquels on peut animer un automate ; mais il éprouve du plaisir à les voir, et le plus souvent il n'en apprécie le mérite qu'en raison de la multiplicité des pièces qui le composent.

J'avais donné tous mes soins à rendre le mécanisme de mon écrivain aussi simple que possible ; je m'étais surtout attaché, en surmontant des difficultés inouies, à faire fonctionner cette pièce, sans qu'on entendît le moindre bruit dans les rouages. En agissant ainsi, j'avais voulu imiter la nature, dont les instruments si compliqués fonctionnent cependant d'une façon tout-à-fait imperceptible.

Croira-t-on que cette perfection même, pour laquelle j'avais fait de si grands efforts, fut défavorable à mon automate?

Dans les premiers temps de son exhibition, j'entendis plusieurs fois des personnes qui n'en voyaient que l'extérieur, s'exprimer ainsi :

—Cet écrivain est charmant ; mais le mécanisme en est peut-être très simple. Oh, mon Dieu ! il faut souvent si peu de chose pour produire de grands effets !

L'idée me vint alors de rendre les rouages un peu moins parfaits et de leur faire produire en diminutif cette harmonie mécanique, que font entendre les machines à filer le lin. Alors le bon public apprécia tout autrement mon ouvrage, et son admiration s'accrut en raison directe de l'intensité de ce tohu-bohu. On

n'entendait plus que ces exclamations : — Comme c'est ingénieux! Quelle complication! et qu'il faut de talent pour organiser de semblables combinaisons!

Pour obtenir ce résultat, j'avais rendu mon automate moins parfait, et j'avais eu tort. Je faisais en cela comme certains acteurs qui, pour produire un plus grand effet, chargent leurs rôles. Ils font rire, mais ils s'écartent des règles de l'art, et sont rarement placés parmi les bons artistes. Plus tard, je revins de ma susceptibilité, et ma machine fut remise dans son premier état.

Mon écrivain une fois terminé, j'aurais pu faire cesser l'emprisonnement volontaire auquel je m'étais condamné, mais il me restait à exécuter une autre pièce pour laquelle le séjour de la campagne m'était nécessaire. Bien que très compliqué lui-même, ce second automate, en raison de la différence de ses combinaisons, me reposait un peu de mon premier travail et m'offrait quelques distractions. C'était un rossignol que m'avait commandé un riche négociant de Saint-Pétersbourg. Je m'étais engagé à produire une imitation parfaite du chant et des allures de ce charmant musicien des bois.

Cette entreprise n'était pas sans offrir des difficultés sérieuses, car, si j'avais déjà exécuté plusieurs oiseaux, leur ramage était tout de fantaisie, et pour le composer

je n'avais consulté que mon goût. Une imitation du chant du rossignol était un travail bien autrement délicat : ici il fallait traduire des notes et des sons presque inimitables.

Heureusement nous étions dans la saison où ce chanteur habile fait entendre ses délicieux accents; je pouvais donc le prendre pour modèle.

De temps en temps après ma veillée, je me dirigeais vers le bois de Romainville, dont la lisière touche presque à l'extrémité de la rue que j'habitais. Je m'enfonçais au plus épais du feuillage, et là, couché sur un bon tapis de mousse, je provoquais, en sifflant, les leçons de mon maître (on sait que le rossignol chante la nuit et le jour, et que le moindre son de sifflet, harmonieux ou non, le met immédiatement en verve).

Il s'agissait d'abord de formuler dans mon imagination les phrases musicales avec lesquelles l'oiseau compose ses mélodies.

Voici de quels souvenirs mon oreille se trouva à peu près frappée : Tiou... tiou... tiou... ut, ut, ut, ut, ut, tchitchou, tchitchou, tchit, tchit, rrrrrrrrrrrrouit..., etc. Il me fallait ensuite analyser ces sons étranges, ces gazouillements sans nom, ces rrrrrrouit impossibles, et les recomposer par des procédés musicaux.

Là était la difficulté; je ne savais de la musique

que ce qu'un sentiment naturel m'en avait appris, et mes connaissances en harmonie devaient m'être d'une bien faible ressource. J'ajouterai que pour imiter cette flexibilité de gosier et reproduire ces harmonieuses modulations, je n'avais qu'un instrument presque microscopique. C'était un petit tube en cuivre de la grosseur et de la longueur environ d'un tuyau de plume, dans lequel un piston d'acier, se mouvant avec la plus grande liberté, pouvait donner les divers sons qui m'étaient nécessaires; ce tube était en quelque sorte le gosier du rossignol.

Cet instrument devait fonctionner mécaniquement : un rouage faisait mouvoir un soufflet, ouvrait ou fermait une soupape pour les coups de langue, les notes coulées et les gazouillements, et guidait le piston suivant les différents degrés de vitesse et de profondeur qu'il était nécessaire d'atteindre.

J'avais aussi à donner de l'animation à cet oiseau : Je devais lui faire remuer le bec en rapport avec les sons qu'il articulait, battre des ailes, sauter de branche en branche, etc. Mais ce travail m'effrayait beaucoup moins que l'autre, car il rentrait dans le domaine de la mécanique.

Je n'entreprendrai point de détailler au lecteur les tâtonnements et les recherches qu'il me fallut faire dans cette circonstance. Il me suffira de dire qu'après bien des essais, j'arrivai à me créer

une méthode moitié musicale, moitié mécanique; je représentai les tons, demi-tons, pauses, modulations et articulations de toute nature, par des chiffres correspondants à des degrés de cercle. Cette méthode répondit à toutes les exigences de l'harmonie et de la mécanique, et me conduisit à un commencement d'imitation que je n'avais plus qu'à perfectionner par de nouvelles études.

Muni de mon instrument, je courus au bois de Romainville.

Je m'installai sous un chêne, dans le voisinage duquel j'avais souvent entendu chanter certain rossignol, qui devait être de première force parmi les virtuoses de son espèce.

Je remontai le rouage de la machine, et je la fis jouer au milieu du plus profond silence.

A peine les derniers sons cessèrent-ils de se faire entendre, que des différents points du bois partit à la fois un concert de gazouillements animés, que j'aurais été presque tenté de prendre pour une protestation en masse contre ma grossière imitation.

Cette leçon collective ne remplissait nullement mon but; je voulais comparer, étudier, et je ne distinguais absolument rien. Heureusement pour moi que tout-à-coup et comme si tous ces musiciens se furent donné le mot, ils s'arrêtèrent, et un seul d'entre eux continua; c'était sans doute le

premier sujet, le Duprez de la troupe, peut-être le rossignol dont je parlais tout-à-l'heure. Ce ténor, quel qu'il fût, me donna une suite de sons et d'accents délicieux, que je suivis avec toute l'attention d'un élève studieux.

Je passai ainsi une partie de la nuit; mon professeur se montrait infatigable et de mon côté je ne me lassais pas de l'entendre; enfin il fallut nous quitter, car, malgré le plaisir que j'éprouvais, le froid commençait à me gagner, et le besoin de repos se faisait sentir. Néanmoins, je sortis de là si bien pénétré de ce que j'avais à faire, que dès le lendemain j'apportai d'importantes corrections à ma machine. Au bout de cinq ou six autres visites au bois de Romainville, je finis par obtenir le résultat que j'avais poursuivi : j'avais imité le chant du rossignol.

Après dix-huit mois de séjour à Belleville, je rentrai enfin dans Paris, chez moi, près de ma femme, près de mes enfants ; je me retrouvai au milieu de mes ouvriers, auxquels je n'eus que des félicitations à adresser.

En mon absence, mes affaires avaient prospéré, et de mon côté j'avais gagné, par l'exécution de mes deux automates, la somme énorme de sept mille francs.

Sept mille francs en faisant de la limaille, comme disait autrefois mon père ! Hélas ! cet excellent homme ne put jouir de ce commencement de mes succès ; j'avais eu la douleur de le perdre quelque temps avant mes revers de fortune. Combien il se fût félicité de m'avoir laissé prendre un état selon ma vocation, et qu'il eût été fier du résultat que je venais d'obtenir, lui, qui se plaisait tant aux inventions mécaniques !

CHAPITRE XII.

La fortune pour lui n'a jamais de caprice.

Un *Grec* habile. — Ses confidences. — Le *Pigeon* cousu d'or. — Tricheries dévoilées. — Un magnifique *truc !* — Le génie inventif d'un confiseur. — Le prestidigitateur Philippe. — Ses débuts comiques. — Description de sa séance. — Exposition de 1844. — Le Roi et sa Famille visitent mes automates.

Revenu à une certaine aisance, je pus alors me donner quelques distractions, revoir quelques amis délaissés, et entre autres Antonio, qui n'eut pas le courage de me garder rancune pour l'avoir abandonné aussi longtemps. Dans nos longues conversations, mon ami ne cessait de m'encourager à la réalisation des projets que lui-même avait fait naître : je veux parler de mes projets de théâtre, dont il certifiait d'avance tout le succès.

Sans négliger mes travaux, j'avais repris mes exercices d'escamotage, et je m'étais remis à la recherche d'escamoteurs. Je voulus voir aussi ces gens adroits qui, faute de pouvoir exercer leurs talents sur un plus grand théâtre, vont dans les cafés exécuter leurs tours. Il y a là en effet des études curieuses à faire : ces hommes ont besoin de recourir à des artifices d'autant plus fins, qu'ils ont affaire à des gens qui ne se font pas faute de chercher à les déjouer. Je rencontrai quelques types intéressants, dans lesquels je trouvai des sujets d'utiles observations. Pourtant, une petite aventure ne tarda pas à me faire comprendre que je devais me tenir sur mes gardes, dans le choix des gens adroits que je recherchais.

Un escamoteur que j'avais jadis rencontré chez le père Roujol, et auquel j'avais rendu un service, me présenta un jour un nommé D..... C'était un jeune homme de figure agréable et distinguée; sa mise avait une certaine recherche, et il se présentait avec les manières d'un homme du monde.

— Monsieur, me dit-il en m'abordant, mon ami m'a dit que vous recherchiez toute personne possédant une certaine adresse. Bien que je ne veuille pas débuter près de vous en m'adressant un compliment, je vous dirai que, faisant ma profession d'en-

seigner des tours d'escamotage aux gens du monde, j'ai pensé pouvoir vous montrer des choses qui vous sont inconnues.

— J'accepte avec empressement votre proposition, répondis-je, mais je vous avertis que je ne suis point un commençant.

Cette présentation se faisait dans mon cabinet; nous nous assîmes près d'une table sur laquelle je fis servir quelques rafraîchissements. C'était là, du reste, un piége que je tendais à mon visiteur pour le rendre plus communicatif.

Je pris un jeu de cartes, et autant pour donner l'exemple à M. le Professeur, que pour lui indiquer le point de départ de ses leçons, je lui fis voir ma dextérité à faire sauter la coupe, et j'exécutai différents tours.

J'observais D. . . . . , pour juger de l'impression que je faisais sur lui. Après être resté sérieux pendant quelques instants, il regarda son compagnon en faisant un léger clignement d'œil dont je ne compris pas la signification. Je m'arrêtai un moment, et sans vouloir provoquer une explication directe, je débouchai une bouteille de vin de Bordeaux et lui en versai quelques rasades. J'eus un plein succès : le vin lui délia la langue, et au milieu d'une conversation qui commençait à tourner à l'épanchement :

— Il faut, Monsieur Robert-Houdin, me dit-il en mettant son verre à sec et en le présentant sans façon pour le faire remplir, il faut que je vous fasse un aveu. Sachez donc que j'étais venu ici avec la conviction que je devais avoir affaire à ce que nous appelons *un pigeon*. Je m'aperçois qu'il en est tout autrement, et comme je ne veux pas compromettre mes *trucs*, qui sont mon *gagne-pain*, je me contenterai du plaisir d'avoir fait votre connaissance.

Ces mots, étrangement techniques, me semblèrent un contraste choquant avec les manières élégantes de mon visiteur. Toutefois, je ne pus me décider à abandonner la partie sans connaître au moins quelques secrets de ce singulier personnage.

— Monsieur, répondis-je un peu désappointé, j'espère que vous reviendrez sur cette décision, et que vous ne sortirez pas d'ici sans me montrer à votre tour comment vous *maniez* les cartes ? Vous me devez bien cela.

A ma grande satisfaction, D..... se ravisa.

— Soit, dit-il en prenant un jeu, mais vous allez voir que nous n'avons pas du tout la même manière de travailler.

Il me serait difficile en effet de donner un nom à ce qu'il exécuta devant moi. Ce n'était pas à proprement parler de la prestidigitation ; c'étaient des

ruses et des finesses d'esprit appliquées aux cartes, et ces ruses étaient tellement inattendues, qu'il était impossible de n'en être pas dupe. Ce *travail*, du reste, n'était que l'exposition de quelques principes dont je connus plus tard l'application.

Tel que ces chanteurs qui commencent par se faire prier, et qui, une fois partis ne peuvent plus s'arrêter, D....., entraîné sans doute, et par la sincérité des éloges que je lui prodiguais, et par le grand nombre de verres de Bordeaux qu'il avait absorbés, me dit avec cet épanchement familier si commun aux buveurs :

— Voyons, mon cher Monsieur, je veux maintenant vous faire encore une confidence. Je ne suis point prestidigitateur, j'ai seulement quelques tours que je montre aux amateurs. Ces leçons, vous devez le comprendre, ne suffiraient pas pour me faire vivre. Je vous dirai donc, ajouta-t-il en vidant encore une fois son verre et en le tendant de nouveau, comme s'il eût voulu me faire payer sa confidence, je vous dirai que le soir je vais dans les cercles où j'ai l'adresse de me faire introduire, et que là, je mets à profit quelques-uns des principes que je viens de vous faire connaître.

— Alors, vous donnez des séances ?

D...... sourit légèrement et répéta ce clignement d'œil qu'il avait fait déjà à son camarade.

— Des séances? répondit-il, non, jamais! Ou plutôt, oui, j'en donne, mais à ma façon; je vous expliquerai cela tout-à-l'heure. Je veux d'abord vous amuser, en vous contant comment je parviens à me faire payer assez généreusement les leçons que je donne à mes amateurs; nous reviendrons après cela à *mes séances*.

Vous saurez que, pour des raisons faciles à deviner, je ne donne jamais de leçons qu'à un élève que je suppose avoir la poche bien garnie. En commençant mes explications, je l'avertis que je le laisse libre de fixer lui-même le prix du tour que je vais lui montrer, et, pendant ma démonstration, je m'arrête un instant pour exécuter un petit intermède qui doit plus tard forcer sa générosité.

Je m'approche de mon *pigeon*, passez-moi le mot.

— Je vous l'ai déjà passé.

— Ah! bien; permettez, lui dis-je, en tirant un des boutons de son habit, voici un moule qui perce l'étôffe et que vous pourriez perdre.

Je jette en même temps vingt francs sur la table, puis je passe en revue tous ses boutons les uns après les autres, et de chacun d'eux je feins de faire sortir une pièce d'or.

Je n'ai exécuté ce tour que comme une plaisanterie sans importance; aussi je ramasse mes

pièces en affectant la plus grande indifférence. Je pousse même cette indifférence jusqu'à en laisser comme par mégarde une ou deux sur la table, mais pour un instant seulement bien entendu.

Je continue ma leçon, et ainsi que je m'y attends, mon élève n'y prête qu'une attention médiocre, tout préoccupé qu'il est des réflexions que je lui ai habilement suggérées.

Ira-t-il offrir cinq francs à un homme qui semble avoir sa poche pleine d'or? Non, c'est impossible; le moins qu'il puisse faire, c'est d'augmenter d'une pièce le nombre de celles que je viens d'étaler sous ses yeux, et cela ne manque jamais d'arriver.

Nouveau Bias, je porte toute ma fortune sur moi. Quelquefois je suis assez riche; alors ma poche est pleine. Assez souvent aussi, j'en suis réduit à une douzaine de ces charmants *jaunets*, mais ceux-là, je ne m'en dessaisis jamais, car ce sont les instruments avec lesquels je puis m'en procurer d'autres. Je vous dirai qu'il m'est arrivé de dîner plus que modestement, et même de ne pas dîner du tout, ayant sur moi ce petit trésor, parce que je me suis fait une loi de ne jamais l'entamer.

— Les séances que vous donnez dans les cercles, dis-je à mon narrateur pour le ramener sur ce chapitre, doivent être nécessairement plus fructueuses.

— En effet, mais la prudence me défend de les donner ausssi souvent que je le voudrais.

— Je ne vous comprends pas.

— Je m'explique. Lorsque je suis dans un cercle, j'y suis en amateur, en fils de famille, et je fais comme bien des jeunes gens avec lesquels je me trouve, je joue. Seulement, j'ai ma manière de jouer, qui n'est pas celle de tout le monde, mais il paraît qu'elle n'est pas mauvaise, puisqu'elle me rend souvent la chance favorable. Vous allez en juger.

Ici mon narrateur s'arrêta pour se rafraîchir, puis, comme s'il se fût agi de la chose du monde la plus innocente et la plus licite, il me montra divers tours, ou plutôt diverses escroqueries fort curieuses, et qu'il exécuta avec tant de grâce, d'adresse et de naturel, qu'il eût été impossible de le prendre en défaut.

Il faut savoir ce que c'est que l'amour d'un art ou d'une science dont on cherche à pénétrer les mystères, pour comprendre l'effet que me produisirent ces coupables confidences.

Loin d'éprouver de la répulsion, du dégoût même pour cet homme, avec lequel la justice pouvait avoir d'un jour à l'autre un compte à régler, je l'admirais, j'étais ébahi. La finesse, la perfection de ses tours m'en faisaient oublier le but blâmable.

Le moment vint enfin où les confidences de mon

Grec (car c'en était un) s'épuisèrent; il prit congé de moi.

D.... m'eut à peine quitté, que le souvenir de ses confidences me revenant à l'esprit, me fit monter le rouge au visage. J'eus honte de moi-même comme si je m'étais associé à ses coupables manœuvres; j'en vins même à me reprocher sévèrement l'admiration dont je n'avais pu me défendre et les compliments qu'elle m'avait arrachés.

Pour l'acquit de ma conscience, je consignai pour toujours cet homme à ma porte. Précaution inutile! car jamais depuis je n'entendis parler de lui.

Qui croirait cependant que c'est à la rencontre de D.... et aux communications qu'il m'avait faites, que je dus plus tard la satisfaction de rendre un service à la société, en démasquant à la justice une escroquerie dont les plus habiles experts n'avaient pu trouver le mot?

Dans l'année 1849, M. B...., juge d'instruction au tribunal de la Seine, me pria de m'occuper de l'examen et de la vérification de cent cinquante jeux de cartes, saisis en la possession d'un homme dont les antécédents étaient loin d'être aussi blancs que ses jeux.

Ces cartes étaient en effet toutes blanches, et cette particularité avait dérouté jusqu'alors les plus minutieuses investigations. Il était impossible à l'œil le

plus exercé d'y découvrir la moindre altération, la plus petite marque, et elles semblaient toutes posséder les qualités des jeux du meilleur aloi.

J'acceptai cette expertise, dans laquelle j'espérais trouver des subtilités d'autant plus fines qu'elles étaient plus cachées.

Ce n'était qu'après mes séances que je pouvais me livrer à ce travail de recherches. Chaque soir, avant de me coucher, je m'attablais près d'une excellente lampe, et j'y restais jusqu'à ce que le sommeil ou le découragement vînt me gagner.

Je passai ainsi près d'une quinzaine de jours, examinant tant avec mes yeux qu'avec une excellente loupe, la matière, la forme et les imperceptibles nuances de chacune des cartes des cent cinquante jeux. Je ne pouvais parvenir à rien découvrir, et de guerre lasse, je finis par me ranger de l'avis des experts qui m'avaient précédé.

— Décidément il n'y a rien à ces jeux, dis-je avec humeur en les jetant, un soir, loin de moi sur la table.

Tout-à-coup, sur le dos brillant d'une des cartes, et près d'un de ses angles, je crois apercevoir un point mat qui m'avait échappé jusqu'alors. Je m'en approche; le point disparaît. Mais, chose étrange! il reparaît à mes yeux dès que j'en suis éloigné.

Quel magnifique *truc!* m'écriai-je dans l'enthou-

siasme d'une idée qui me traversait l'esprit (Le lecteur appréciera, je le pense, le sens de cette exclamation). C'est bien cela! j'y suis! c'est une marque distinctive.

Et suivant certain principe que D..... m'avait indiqué dans ses confidences, je m'assurai que toutes les cartes portaient également un point, qui placé à un endroit déterminé en indiquait la nature et la couleur.

Comprend-on tout l'avantage qu'un Grec pouvait tirer de la possibilité de connaître le jeu de ses adversaires? D..... avait été surpassé dans cette tricherie, car son point de marque, si fin qu'il fût, ne disparaissait pas selon le besoin.

Depuis un quart d'heure, je meurs d'envie de communiquer au lecteur un procédé qui certes ne peut manquer de l'intéresser, mais je suis retenu par l'idée que cette ingénieuse fourberie peut tomber entre des mains criminelles et faciliter de coupables actions.

Pourtant, il est une vérité incontestable: c'est que pour éviter un danger il faut le connaître. Or, si chaque joueur était initié aux stratagèmes de messieurs les escrocs, ces derniers se trouveraient dans l'impossibilité de s'en servir.

Réflexion faite, je me décide à faire ma communication.

Je viens de dire qu'un seul point placé à certain endroit sur une carte suffisait pour la faire connaître. Je vais employer une figure pour le démontrer.

Il faut supposer par estimation la carte divisée en huit parties dans le sens vertical et en quatre dans le sens horizontal, comme dans la figure 1re. Les unes indiqueront la valeur des cartes, les autres leur couleur. La marque se place au point d'intersection de ces divisions. Voilà tout le procédé; l'exercice fait le reste.

Quant au procédé à employer pour imprimer le point mystérieux dont j'ai parlé plus haut, on me permettra de ne pas l'indiquer, car mon but est de signaler une fourberie et non d'enseigner à la faire. Il suffira de dire que vu de près, ce point se confond avec le blanc de la carte, et qu'à distance, la réflection de la lumière rend la carte brillante, tandis que la marque seule reste mate.

Au premier abord, il semblera peut-être assez difficile de pouvoir se rendre compte de la division à laquelle appartient un point isolé sur le dos d'une carte. Cependant, pour peu qu'on veuille y prêter attention, on pourra juger que celui que j'ai mis pour exemple ne peut appartenir ni à la seconde ni à la quatrième division verticale, et, par un raisonnement analogue, on comprendra que ce même point se

trouve en regard de la deuxième division horizontale. Il représentera donc une dame de carreau.

	..As.	..Roi.	..Dame.	..Valet.	..Dix.	..Neuf.	..Huit.	..Sept.
Cœur......								
Carreau....								
Trèfle.....								
Pique......								

FIGURE 1re.

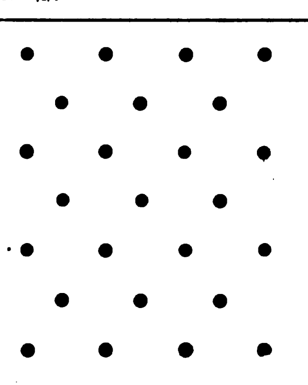
On doit se figurer qu'un Grec, avec ces jeux, joue, je ne dirai pas son honneur, mais sa liberté contre la fortune, et que, en raison de l'importance de l'enjeu, il doit avoir fait des études sérieuses dans un art sur lequel repose tout son avenir.

D'après l'explication que je viens de donner, le lecteur, j'en suis sûr, a déjà pris son parti sur les cartes blanches.

— Puisqu'il peut en être ainsi, se dit-il, je ne jouerai plus qu'avec des cartes tarotées, et j'éviterai d'être trompé.

Malheureusement, les cartes tarotées prêtent encore plus à l'escroquerie que les autres, et pour le prouver, je me vois forcé de faire une seconde communication, et peut-être même une troisième. Supposons un tarot formé de points ou de toutes autres figures rangées symétriquement comme le sont d'ordinaire ces genres de dessins.

FIGURE 2.



Le premier point en partant du haut de la carte, à gauche, ainsi que dans l'exemple précédent, représentera du cœur ; le second en descendant, du carreau ; le troisième du trèfle ; le quatrième du pique. Si maintenant, à l'un de ces points, qui sont naturellement placés par le dessin du tarot, on ajoute un autre petit point, il désignera la nature de la carte.

Ce point devra se placer à l'une des divisions marquées dans la figure 3 ci-dessous; il représentera, au point culminant, un as, en tournant à droite un roi, le troisième sera une dame, le quatrième un valet et ainsi de suite en suivant pour le dix, le neuf, le huit et le sept.



Il est bien entendu qu'il ne faut qu'un seul point comme dans la figure 2, où celui qui est joint au troisième point ou couleur, représentera un huit de trèfle.

Il y a bien encore d'autres combinaisons, mais celles-là sont aussi difficiles à expliquer qu'à comprendre. Ainsi par exemple, j'ai eu à expertiser des cartes tarotées où il n'y avait véritablement aucune marque; seulement les dessins du tarot étaient plus ou moins attaqués par la coupe de la carte et cette simple particularité les désignait toutes.

Il y a aussi les cartes sur le bord desquelles le *Grec* en jouant fait avec son ongle un léger morfil qu'il peut reconnaître au passage. S'il joue à l'écarté, ce sont les rois qu'il a marqués ainsi, et lorsqu'en donnant les cartes ces dernières se présentent sous sa main, il peut, par un tour familier à l'escamotage, les laisser sur le jeu et donner à la place la carte suivante. Cette substitution peut se faire si habilement

qu'il est impossible d'y rien voir. Enfin, j'ai vu des gens dont la vue était si habilement exercée, qu'après avoir joué deux ou trois parties avec le même jeu, ils pouvaient reconnaître toutes les cartes.

Pour revenir aux cartes frelatées, on se demandera comment on peut changer les jeux, puisque dans les cercles et dans les maisons où l'on joue, les paquets ne sont décachetés qu'au commencement de la partie.

Eh ! mon Dieu, c'est encore bien simple.

On s'informe du marchand de cartes où ces maisons se fournissent. On lui fait d'abord quelques petits achats pour lier connaissance; on y retourne plusieurs fois pour le même motif; puis un beau jour, on se dit chargé par un ami d'acheter une douzaine de sixains ou plus ou moins selon l'importance du magasin.

Le lendemain, sous prétexte que les jeux ne sont pas de la couleur qui a été demandée on les rapporte.

Les paquets sont encore cachetés, le marchand, plein de confiance, les échange contre d'autres.

Mais le grec a passé la nuit à décacheter les bandes et à les recacheter par un procédé connu en escamotage; les cartes ont toutes été marquées et remises en ordre; le marchand les a maintenant dans son magasin; le tour est fait; on les attend à domicile.

Toutes ces supercheries certes sont fort redoutables; eh bien ! il y en a une bien plus redoutable encore, c'est la télégraphie imperceptible. On en jugera,

lorsque je dirai que sans la moindre apparence de communication, le *Grec* peut parfaitement recevoir d'un compère, par des principes analogues à ceux de ma *seconde vue*, l'annonce du jeu de son adversaire.

J'aurais certainement beaucoup d'autres *trucs* à signaler, mais je m'arrête. Je crois en avoir assez dit sur les escrocs et leurs tricheries, pour engager tout joueur à ne tenir les cartes que vis-à-vis de personnes dont la probité ne peut être mise en doute.

Maintenant, autant pour faire oublier les détails quelque peu compromettants que je viens de donner, que pour reposer mon esprit de descriptions qui, j'en suis certain, ont dû paraître beaucoup plus courtes au lecteur qu'à moi-même, je vais revenir à la prestidigitation proprement dite, en donnant une notice biographique sur un physicien-sorcier-magicien-prestidigitateur, dont le succès dans Paris fut, vers cette époque, des plus éclatants.

Philippe Talon, originaire d'Alais, près Nîmes, après avoir exercé la douce profession de confiseur à Paris, s'était vu forcé, par suite d'insuccès, de quitter la France.

Londres, ce pays de Cocagne, cet Eldorado en perspective, était à deux pas; notre industriel s'y rendit et ne tarda pas à fonder un nouvel établissement dans la capitale des Trois-Royaumes-Unis.

Le confiseur français avait bien des chances de

réussite. Outre que les Anglais sont très friands de *chatteries*, on sait que la confiserie française a eu de tout temps, chez les enfants d'Albion, une renommée qui ne peut être comparée qu'à celle dont a joui jadis en France le *véritable* cirage anglais.

Néanmoins, malgré ces avantages, il paraît que de nouvelles amertumes se glissèrent bientôt dans son commerce; les brouillards de la Tamise, d'autres disent des spéculations trop hasardeuses, vinrent fondre les fragiles marchandises du nouveau magasin et les mirent en déconfiture.

Talon plia bagage une seconde fois et quitta Londres pour aller à Aberdeen demander l'hospitalité aux montagnards écossais, auxquels en échange il proposa ses séduisantes sucreries.

Malheureusement, les écossais d'Aberdeen, fort différents des montagnards de la *Dame Blanche*, ne portent ni bas de soie ni souliers vernis, et font très peu d'usage des pâtes de jujube et des petits fours. Aussi le nouvel établissement n'eût pas tardé à subir le sort des deux autres, si le génie inventif de Talon n'avait trouvé une issue à cette position précaire.

Le confiseur pensa avec raison que pour vendre une marchandise, il est bon qu'elle soit connue et que, pour qu'elle soit connue, il faut s'occuper de la faire connaître.

Fort de ce judicieux raisonnement, Talon sut

bien forcer les Aberdeenois à manger ses bonbons, après toutefois les leur avoir fait payer.

A cette époque, il y avait à Aberdeen une troupe de comédiens qui se trouvaient dans la position des sucreries de Talon : ces artistes étaient incompris et peu goûtés.

En vain le directeur avait-il monté une pantomime à grand renfort de changements à vue et de transformations ; le public était resté sourd à ses appels réitérés.

Un beau jour, Talon se présente chez l'impresario écossais : « Monsieur, lui dit-il sans autre préambule, je viens vous faire une proposition qui, si elle est acceptée, remplira votre salle, j'en ai la conviction.

— Expliquez-vous, Monsieur, dit le directeur affriandé, mais peu confiant dans une promesse qu'il avait de bonnes raisons de croire difficile à réaliser.

— Il s'agit simplement, poursuivit Talon, de joindre à l'attrait de votre spectacle l'annonce d'une loterie dont je ferai tous les frais. Voici quelle en sera l'organisation : chaque spectateur en entrant paiera en sus du prix de sa place la somme de six pences (60 centimes), qui lui donneront droit à :

1° Un cornet de bonbons assortis ;

2° Un numéro de loterie, avec lequel il pourra gagner le gros lot représenté par un magnifique

bonbon monté, de la valeur de cinq livres (125 francs).

Talon promit en outre un divertissement nouveau, dont il confia le secret avec recommandation de ne pas le divulguer.

Ces propositions ayant été agréées, on mit sur le tapis la question d'intérêt. Le marchand de sucreries n'avait aucune raison de tenir la dragée haute au directeur; le marché fut promptement conclu.

L'intelligent Talon ne s'était point trompé ; le public alléché par l'appât des bonbons, par l'attrait de la pantomime et par une surprise qu'on lui promettait, accourut en foule, et remplit la salle.

La loterie fut tirée ; le gros lot fit un heureux, et les douze ou quinze cents auters spectateurs, munis de leurs cornets de bonbons, se consolèrent de leur déception en se faisant entre eux des échanges de douceurs.

Dans d'aussi heureuses dispositions, la pantomime fut trouvée charmante.

Cependant cette pièce tirait à sa fin et l'on n'avait encore d'autre surprise que celle de ne pas l'avoir encore vue arriver, lorsque tout-à-coup, à la fin d'un ballet, les danseurs s'étant rangés en cercle, comme pour l'apparition d'un premier sujet, un bruit aigu se fait entendre et un superbe polichinelle, riant de sa voix aigre et chevrotante, s'élance d'un bond sur le devant de la scène et fait un magnifique écart.

C'était Talon, revêtu des deux bosses de coton et de l'habit pailleté.

Notre nouvel artiste s'acquitta avec un rare talent de la danse excentrique de Polichinelle et fut couvert de bravos.

Pour remercier le public de son bienveillant accueil, le danseur essaya une révérence dans l'esprit de son rôle, mais il la fit si malheureusement, que le pauvre Polichinelle tomba violemment sur le côté sans pouvoir se relever.

On s'approche en toute hâte, on soutient le blessé. Il se remet un peu ; il veut parler; on écoute ; il se plaint d'une côte cassée et demande avec instance des pilules de Morisson [1]. On se rend à ses désirs, et un domestique se hâte d'apporter des pilules d'une grosseur exagérée.

Le public, qui jusque-là compâtissait à la douleur de Polichinelle et se tenait dans un silencieux attendrissement, commence à flairer une plaisanterie. Il sourit d'abord, puis rit aux éclats, lorsque le malade prenant une des pilules, l'escamote habilement en feignant de l'avaler tout d'un trait. Une seconde suit la première, et la demi-douzaine ayant pris la même route, Polichinelle se trouva tout à fait remis, salua gracieusement, et fit sa retraite au milieu de bruyants *hurahs*.

---

[1] C'est une sorte de panacée universelle pour le peuple anglais.

Philippe venait de faire sa première séance : le confiseur avait troqué le bâton de sucre d'orge pour celui de magicien.

Cette scène burlesque eut un succès fou. Les recettes qu'elle fit faire, chaque soir, vinrent reconforter la situation financière du Directeur et de son habile associé, de sorte que le marchand de bonbons, qui avait liquidé son fonds de boutique dans ses représentations, n'eut plus qu'à fermer la porte. Il partit pour donner dans d'autres villes des représentations de son nouveau talent.

Où le nouveau magicien avait-il puisé les éléments de son art? Je l'ignore. Il est probable (c'est toujours avec des probabilités que se comblent les lacunes de l'histoire), il est probable que Talon avait appris l'escamotage comme la danse de Polichinel, pour sa satisfaction personnelle et le plaisir de ses amis. Ce qu'il y a de certain, c'est que la séance qu'il donna devant les naïfs spectateurs d'Aberdeen ne fut pas de première force, et que c'est à la suite de ces premiers succès qu'il se perfectionna dans l'art auquel il dut plus tard sa réputation.

Abdiquant désormais les sucreries, le vêtement de Polichinelle, et la *pratique* [1], Philippe (c'est ainsi que

---

[1] Instrument que l'on met dans la bouche pour imiter la voix de Polichinelle.

s'appela dès lors le prestidigitateur), parcourut les provinces d'Angleterre en donnant d'abord de très modestes représentations. Puis son répertoire s'étant successivement augmenté d'un certain nombre de tours pris çà et là aux escamoteurs de cette époque, il *attaqua* les grandes villes et vint à Glasgow, où il se fit construire une baraque en bois pour y donner des représentations.

Pendant la construction de son temple de magie, Philippe distingua parmi les ouvriers menuisiers employés à cet ouvrage, un jeune garçon de bonne mine qui lui sembla doué d'une intelligence toute particulière ; il voulut l'attacher à ses entreprises théâtrales et le faire paraître en scène comme aide magicien.

Macalister (c'était le nom du jeune menuisier), avait inné en lui le génie des *trucs* et des *ficelles* ; il n'eut à faire aucun apprentissage dans cet art mystérieux, et comprenant tout de suite les finesses de l'escamotage, il composa quelques tours qui lui méritèrent les éloges de son maître.

Depuis ce moment, soit par suite du concours de Macalister, soit pour toute autre cause, tout sembla réussir à Philippe, qui se mit à *travailler en grand*, c'est-à-dire qu'il abandonna les baraques, pour la scène plus noble du théâtre des grandes villes.

Après avoir longtemps voyagé dans l'Angleterre, il passa en Irlande, et donna des représentations à Dublin. Ce fut dans cette ville qu'il fit l'acquisition de deux tours, auxquels il dut plus tard un véritable succès.

Trois Chinois, venus en France pour y présenter divers exercices très surprenants, avaient essayé de donner à Paris quelques représentations qui, faute d'une publicité convenable, n'eurent d'autre résultat que de brouiller les trois habitants du Céleste-Empire. En France aussi bien qu'en Chine, lorsqu'il n'y a pas de foin au ratelier, les chevaux se battent, dit-on; nos trois jongleurs n'en étaient pas venus à cette extrémité, mais ils s'étaient séparés. L'un d'eux s'en alla à Dublin, et ce fut là que sur la demande de Philippe, il lui enseigna le tour des *poissons* ainsi que celui des *anneaux*.

Le premier de ces trucs une fois acquis, Philippe se trouva très embarrassé, il lui fallait une robe pour son exécution.

Prendre un costume de chinois eût été chose plus que pittoresque, l'ex-confiseur n'ayant dans la physionomie aucun des caractères d'un mandarin. Il ne fallait pas non plus songer à une robe de chambre. Si riche qu'elle eût été, la séance de magie

eût pris un caractère de sans-façon que le public n'aurait pas toléré.

Philippe sut se tirer de cette difficulté : il s'habilla en magicien. C'était une innovation hardie car, jamais jusqu'alors, un escamoteur n'avait osé endosser la responsabilité d'un tel costume.

Possesseur de ces deux nouveaux tours, Philippe conçut le projet de revoir son ingrate patrie et de se réconcilier avec elle en lui présentant les résultats de ses travaux. Il vint donc à Paris dans l'été de l'année 1841 et donna des représentations dans la salle Montesquieu.

Le tour des *poissons*, celui des *anneaux*, un brillant costume de magicien, un superbe bonnet pointu, une séance bien organisée et convenablement présentée, attirèrent chez lui grand nombre de spectateurs, parmi lesquels le hasard conduisit le directeur d'un des théâtres de Vienne.

L'Autrichien enchanté de la représentation, proposa, séance tenante, au prestidigitateur un engagement à participation de recette.

Philippe accepta d'autant plus volontiers, que pendant la saison d'hiver pour laquelle il s'engageait, la salle Montesquieu était réservée pour des bals publics. D'un autre côté cet engagement lui donnait le temps de faire construire un théâtre dans lequel

il pourrait à son retour continuer tranquillement le cours de ses représentations.

Dans le service de l'Autriche,
Le militaire n'est pas riche ;

a dit l'auteur du Châlet, et pour ce motif d'opéra, ainsi que pour d'autres encore, notre voyageur n'était pas sans éprouver de vives inquiétudes à l'endroit de ses futures recettes. Il ignorait sans doute que l'Autriche ne devait cette mauvaise réputation qu'à l'exigence de la versification française, et que cette rime *riche* arrivant après une négation indispensable à la structure du vers, avait tout naturellement rendu pauvre le militaire de l'Autriche.

L'artiste ne tarda pas du reste à être tranquillisé ; il reconnut que la capitale de cette nation calomniée de par les règles de la poésie, valait mieux que sa réputation ; il en rapporta pour preuve nombre de thalers, avec lesquels il paya les frais de construction d'un théâtre que, pendant son absence, on lui avait élevé au bazar Bonne-Nouvelle.

Philippe avait encore recruté dans sa route quelques nouveautés. Il apportait avec lui plusieurs automates qu'il devait montrer dans ses réprésentations.

L'ouverture de la salle Bonne-Nouvelle fit sensation dans Paris; on vint en foule voir ce fameux *truc des poissons*, auquel les spectateurs de la salle Montesquieu avaient déjà fait une réputation méritée.

Que le lecteur veuille bien entrer avec moi dans le palais des prestiges (c'est ainsi que s'appelait ce nouveau temple de magie), je le ferai assister à quelques-unes des expériences du magicien.

Le palais des prestiges n'était point un monument, ainsi que pouvait le faire supposer son titre; mais lorsqu'on était arrivé au bout de la galerie du premier étage du bazar Bonne-Nouvelle, on passait sous une porte de couloir et l'on était tout étonné de se trouver dans une salle fort convenablement distribuée pour ce genre de spectacle. Il y avait des stalles, un parterre, un rang de galeries et un amphithéâtre. La décoration en était proprette et élégante, et par-dessus tout on y était confortablement assis.

Un orchestre,,composé de six musiciens d'un talent contestable, exécutait une symphonie avec accompagnement de *mélophone,* sorte d'accordéon récemment inventé par un nommé Lecler, chargé de la direction musicale du *palais.*

Le rideau se lève.

Au grand étonnement des spectateurs la scène est plongée dans la plus profonde obscurité.

Un monsieur, tout de noir habillé, sort d'une porte latérale et s'avance vers nous. C'est Philippe ; je le reconnais à son accent voilé et quelque peu teinté de provençal. Tous les autres spectateurs le prennent pour le régisseur; on est interdit; on

craint une annonce d'autant plus fâcheuse que ce monsieur porte le pistolet au poing.

L'incertitude est bientôt dissipée; Philippe se fait connaître. Il annonce qu'il se trouve en retard pour ses préparatifs; mais que pour ne pas faire attendre tout le temps nécessaire à l'éclairage de son laboratoire, il va d'un coup de pistolet allumer les innombrables bougies dont sa scène est ornée.

Bien que l'arme à feu ne soit pas nécessaire à l'expérience, et qu'elle n'ait d'autre but que de jeter de la poudre aux yeux des spectateurs, les bougies se trouvent subitement enflammées au bruit de la détonation.

On bat des mains de toutes parts, et c'est justice, car ce *truc* est saisissant de surprise. Si applaudi qu'il soit cependant, il ne l'est jamais autant qu'il le mérite en raison du temps qu'exige sa préparation, et des mortelles angoisses qu'il cause à l'opérateur.

En effet, ainsi que toutes les expériences où l'électricité statique joue le principal rôle, cette magique inflammation n'est pas infaillible. Lorsque ce malheur arrive, la position de l'opérateur se trouve d'autant plus embarrassante que le phénomène a été annoncé comme une œuvre de magie. Or, un magicien doit être tout puissant, et s'il n'en est pas ainsi, il doit éviter à tout prix ces fiasco qui lui font perdre aux yeux du public le prestige de son omnipotence.

La scène une fois éclairée, Philippe commençait sa séance. La première paι tie, composée de tours d'un médiocre intérêt, était rehaussée par la présentation de quelques curieux automates, tels que :

Le *Cosaque*, que l'on eût pu aussi bien appeler le *Grimacier*, pour les contorsions comiques auxquelles il se livrait. C'était du reste un très habile escamoteur; que ce cosaque car il faisait passer adroitement dans ses poches divers bijoux que son maître avait empruntés à des spectateurs;

Le *Paon magique*, faîsant entendre son ramage anti-mélodieux, étalant son somptueux plumage et mangeant dans la main ;

Et enfin un *Arlequin* semblable à celui que possédait Torrini.

Après la première partie de la représentation, le rideau se baissait pour les préparatifs d'une séance que le programme indiquait sous le titre de *Une fête dans un palais de Nankin.* Titre attrayant pour les marchands de cette étoffe, mais qui n'avait été choisi, sans doute, que pour rappeler au spectateur le tour chinois qui devait couronner la séance.

A cette seconde apparition, la scène était entièrement transformée; les tapis de tables, assez modestes d'abord, avaient été remplacés par des brocarts étincelants de dorures et de pierres précieuses (vues de loin). Les bougies, déjà si nombreuses, s'étaient encore multipliées, e donnaient au théâtre l'aspect

d'une fournaise ardente, véritable demeure d'un suppôt du diable.

Le magicien paraissait. Il était revêtu d'un riche costume que, dans son admiration, le public estimait d'un prix à épuiser les richesses de Golconde.

La Fête de Nankin commençait par le tour des *Anneaux* venant des Chinois.

Philippe prenait légèrement entre ses doigts des anneaux de fer qui avaient vingt centimètres environ de diamètre, et, sans que le public pût s'expliquer comment, il les faisait entrer les uns dans les autres, et en formait des chaînes et des faisceaux inextricables. Puis, tout-à-coup, quand on croyait qu'il lui serait impossible de débrouiller son ouvrage, il l'effleurait du souffle, et les anneaux se séparant tombaient à ses pieds.

Ce tour produisait une illusion charmante.

Celui qui lui succédait, et que je n'ai pas vu faire par d'autres que par Philippe, ne lui cédait pas en intérêt.

Macalister, le menuisier écossais, qui servait en scène sous la figure d'un nègre nommé Domingo, apportait sur une table deux pains de sucre encore garnis de cet affreux papier que l'épicier vend dans son commerce aux prix des denrées coloniales.

Philippe empruntait une douzaine de foulards (non pas des foulards de compères); il les mettait

dans un large canon de fusil, et lorsqu'on lui avait désigné un des deux pains de sucre, il faisait feu dessus. Il le cassait ensuite à coups de hache, et tous les foulards s'y trouvaient réunis.

Venait ensuite le *Chapeau de Fortunatus*.

Philippe, après en avoir fait sortir de ce chapeau, qui n'était autre que celui d'un spectateur, une innombrable quantité d'objets, en retirait enfin des plumes de quoi garnir au moins un lit d'édredon. Mais ce qui amusait et faisait surtout rire dans ce tour, c'était un enfant, que le prestidigitateur avait fait mettre à genoux au-dessous de cette singulière avalanche, et qui s'y trouvait complètement enseveli.

Un autre tour à effet était celui de la *Cuisine de Parafaragaramus*.

Sur l'invitation de Philippe, deux écoliers montaient près de lui sur la scène. Il les habillait aussitôt, l'un en marmiton, l'autre en cuisinière de bonne maison. Ainsi affublés, les deux jeunes *cordons bleus* subissaient toutes sortes de plaisanteries et de mystifications (c'était de l'école Castelli).

L'escamoteur passait ensuite à l'exécution du tour. A cet effet, il suspendait à un trépied un énorme chaudron de cuivre entièrement plein d'eau, et il ordonnait aux deux cuisiniers d'y mettre des pigeons morts, un assortiment de légumes et force assaisonnements. Alors il chauffait le dessous du ré-

cipient avec une flamme d'esprit de vin et prononçait quelques paroles sacramentelles. A sa voix, les pigeons, redevenus vivants, prenaient leur volée en s'échappant de la chaudière. L'eau, les légumes et les assaisonnements avaient complètement disparu.

Philippe terminait ordinairement ses soirées par le fameux tour chinois, qu'il appelait pompeusement *les Bassins de Neptune* ou *les Poissons d'or*.

Le magicien, revêtu de son brillant costume, montait sur une espèce de table basse qui l'isolait du parquet. Après quelques évolutions pour prouver qu'il n'avait rien sur lui, il jetait un châle à ses pieds, et lorsqu'il le relevait, on voyait apparaître un bassin de cristal rempli d'eau, dans lequel se jouaient des poissons rouges.

Cet exercice se recommençait trois fois avec le même résultat.

Voulant enchérir sur ses confrères du Céleste-Empire, le prestidigitateur français avait ajouté à leur tour une variante qui terminait gaiement la séance. En jetant une dernière fois le châle à terre, il en faisait sortir plusieurs animaux, tels que lapins, canards, poulets, etc.

Ce *truc* était exécuté, sinon gracieusement, du

---

[1] Ce tour, ainsi que celui de l'éclairage électrique, avaient été imaginés par un physicien nommé Her Dôbler; c'est de lui que Philippe les tenait

moins de manière à exciter une vive admiration parmi les spectateurs.

En général, Philippe était très amusant dans ses soirées. Ses expériences étaient exécutées avec beaucoup de conscience, d'adresse et d'entrain, et je n'hésite pas à dire que le prestidigitateur du bazar Bonne-Nouvelle pouvait passer alors pour un des meilleurs de l'époque.

Philippe quitta Paris, l'année suivante, et continua depuis à donner ses séances à l'étranger ou dans les provinces de la France.

Les succès de Philippe n'auraient pas manqué de raviver encore mon désir de hâter la réalisation de mes projets de théâtre, si à cette époque un malheur ne fût venu me jeter dans un profond découragement. Je perdis ma femme.

Resté seul avec trois enfants en bas-âge, il me fallut, si inhabile que je fusse aux soins du ménage, en surveiller la direction. Aussi, au bout de deux ans, volé par les uns, trompé par les autres, j'avais perdu peu à peu l'aisance que mon travail avait apporté dans ma maison, et je marchais à ma ruine.

Poussé par les exigences de ma position, je songeai à me refaire un intérieur : je me remariai.

J'aurai tant de fois l'occasion de parler de ma nouvelle épouse, que je me dispenserai pour le mo-

ment de lui rendre le tribut d'éloges qui lui sont si bien dus. D'ailleurs je ne suis pas fâché d'abréger ces détails d'intérieur, qui, très importants dans ma vie, ne sont dans ce récit que d'un bien faible intérêt.

L'exposition de 1844 allait avoir lieu; je demandai et j'obtins l'autorisation d'y présenter les objets de ma fabrication. L'emplacement que l'on m'assigna, situé en face de la porte d'honneur, fut sans contredit un des plus beaux de la salle.

Je fis ériger un gradin circulaire, sur lequel je mis un spécimen de toutes les pièces mécaniques que j'avais exécutées jusqu'alors. Dans le nombre figurait en première ligne mon *écrivain*, que M. G.... avait bien voulu me confier pour cette circonstance.

J'eus, je puis le dire, les honneurs de l'exposition. Mes produits étaient constamment entourés d'une foule de spectateurs d'autant plus empressés, que le divertissement auquel ils assistaient se donnait gratis.

Louis-Philippe faisait des visites journalières au Palais de l'Industrie, et mes automates lui avaient été signalés comme méritant son attention. Il témoigna le désir de les voir, et me fit annoncer sa visite, vingt-quatre heures à l'avance. J'eus donc le temps nécessaire pour mettre tout en ordre.

Le Roi arriva tenant le Comte de Paris par la main.

Je me plaçai à sa gauche pour lui donner l'explication de mes différentes pièces. La Duchesse d'Orléans était près de moi; les autres membres de la famille royale formaient cercle autour de Sa Majesté. La foule, maintenue par les gardiens du Palais et les agents de police, laissait un vide autour de mon exposition.

Le Roi fut d'une humeur charmante et sembla prendre plaisir à tout ce que je lui présentai. Il m'interrogeait souvent, et ne manquait aucune occasion de faire valoir son excellent jugement.

Pour terminer la séance, on s'était arrêté devant mon *écrivain*. Cet automate, on doit se le rappeler, écrivait ou dessinait, suivant la question qui lui était posée.

Le Roi lui fit cette demande:

Combien Paris renferme-t-il d'habitants?

L'écrivain leva la main gauche qu'il tenait appuyée sur son bureau, comme pour indiquer qu'il fallait lui remettre une feuille de papier. Quand il l'eut reçue, il écrivit très distinctement :

Paris contient 998,964 habitants.

Le papier passa des mains du roi dans celles de sa famille, et chacun se plut à reconnaître la perfection des caractères; mais je vis que Louis-Philippe avait une critique à me faire; son sourire plein de finesse

l'annonçait assez. Aussi ne fus-je point surpris, lorsque me montrant le papier qui lui était revenu :

— Monsieur Robert-Houdin, me dit-il, vous n'avez peut-être pas réfléchi que ce chiffre ne se trouvera pas d'accord avec le nouveau recensement, que l'on est sur le point de terminer.

Contre mon attente, je me sentais à mon aise devant ces illustres visiteurs.

— Sire, répondis-je avec assez d'assurance pour un homme peu habitué à se trouver en face d'une tête couronnée, j'espère qu'à cette époque mon automate sera devenu assez intelligent pour faire des corrections, s'il y a lieu.

Le Roi parut satisfait de ma réponse.

Je profitai de cette bonne disposition pour lui faire connaître que mon Ecrivain Dessinateur était également poète, et j'expliquai que l'on pouvait lui proposer, sous forme de demande, un quatrain incomplet, qu'il achèverait par le mot répondant à la question contenue dans les trois premiers vers.

Le Roi choisit celui-ci :

Lorsque dans le malheur, accablé de souffrance,
Abandonné de tous, l'homme va succomber,
Quel est l'ange divin qui vient le consoler ?
C'est.....

L'espérance, ajouta l'écrivain sur la quatrième ligne, complétant ainsi le quatrain.

— C'est vraiment charmant, me dit le Roi. Mais, Monsieur Robert-Houdin, ajouta-t-il à demi-voix et d'un ton confidentiel : pour faire un poète de votre écrivain, vous lui avez donc donné de l'instruction ?

— Oui, Sire, selon mes faibles moyens.

— Alors mon compliment s'adresse au maître plus encore qu'à l'élève.

Je m'inclinai pour remercier le Roi, autant pour son compliment que pour la manière délicate dont il m'avait été adressé.

— Dites-moi, maintenant, Monsieur Robert-Houdin, reprit Louis-Philippe, je vois, d'après la notice placée au bas de cet automate, qu'il joint à son double talent d'écrivain et de poète celui de dessinateur. S'il en est ainsi, voyons, fit-il en s'adressant au Comte de Paris, choisissez vous-même le sujet d'un dessin.

Pensant être agréable au Prince, j'eus recours à l'escamotage pour influencer sa décision, et, grâce à ce stratagème, il choisit une couronne.

L'automate commença à tracer les contours de cet ornement royal avec la plus rare perfection, et chacun suivait ce travail avec intérêt, lorsqu'à mon grand désappointement, le crayon du dessinateur, venant à se casser, la couronne ne put être achevée.

Désolé de ce contre-temps, je veux faire recom-

mencer; le roi me remerciant, m'en empêcha.

— Puisque vous savez dessiner, dit-il au Comte de Paris, vous achèverez vous-même cet ouvrage.

Cette séance, outre qu'elle fut le prélude du bienveillant intérêt que me témoigna plus tard la famille d'Orléans, eut peut-être quelqu'influence sur la décision du jury, qui, j'aime à le croire, obéissant aussi à sa propre conscience, m'accorda une médaille d'argent.

CHAPITRE XIII.

Projets de réformes. — Construction d'un théâtre au Palais-Royal. — Formalités. — Répétition générale. — Singulier effet de ma séance. — Le plus grand et le plus petit théâtre de Paris. — Tribulations. — Première représentation. — Panique. — Découragement. — Un prophète faillible. — Réhabilitation. — Succès.

Il pourrait sembler étrange de me voir passer tour-à-tour de mes travaux en mécanique à mes études sur la prestidigitation. Mais si l'on veut bien réfléchir que ces deux sciences devaient concourir au succès de mes séances, on comprendra facilement que je leur portais un même degré d'affection, et qu'après avoir parlé de l'une je parle de l'autre. Les préoccupations de l'exposition ne me faisaient point oublier mes projets de théâtre.

Les instruments destinés à mes futures représentations étaient sur le point d'être terminés, car je n'avais jamais cessé d'y travailler. Je me trouvais donc en mesure de commencer mes séances aussitôt que l'occasion s'en présenterait. En attendant, je m'occupais à noter les diverses modifications que je me proposais d'apporter à un grand nombre d'idées reçues parmi mes devanciers en escamotage.

Ma séance devait avoir deux caractères bien distincts : l'adresse et la mécanique, représentées par des automates et de la prestidigitation. L'une devait aider au charme de l'autre en délassant l'esprit par une agréable variété.

Me rappelant les principes de Torrini, je rêvais une scène élégante et simple, dégagée de ces innombrables instruments en tôle vernie, dont l'assemblage nommé *Pallas* par les escamoteurs, ressemble plutôt à une boutique de bimbeloterie qu'à un cabinet de *Physicien.*

Plus de ces énormes couvercles en métal sous lesquels se mettent les objets que l'on veut faire disparaître et dont les secrètes fonctions ne peuvent échapper à l'imagination même la plus naïve. Des appareils en cristal opaque ou transparent, selon le besoin, devaient suffire pour toutes mes opérations.

Je voulais, dans l'exécution de mes tours, supprimer l'usage des boîtes à double fond, dont quelques

escamoteurs avaient fait un si grand abus, ainsi que des instruments destinés à donner le change sur l'adresse de l'opérateur.

La véritable prestidigitation ne doit pas être l'œuvre d'un ferblantier, mais celle de l'artiste lui-même; on ne vient pas chez ce dernier dans le but de voir fonctionner des instruments.

On doit penser, d'après le blâme que j'ai porté sur les compères, que j'en supprimai complètement l'usage. J'ai toujours considéré cette tricherie comme peu digne d'un prestidigitateur, car elle fait douter de son adresse. D'ailleurs, j'avais plusieurs fois servi moi-même de compère, et je me rappelais l'impression défavorable que cet emploi m'avait laissé sur le talent de mon partenaire.

Des becs de gaz recouverts de globes dépolis devaient remplacer sur ma scène ces myriades de bougies ou de cierges, dont l'éclat n'a d'autre résultat que d'éblouir les spectateurs et de nuire ainsi à l'effet des expériences.

Parmi les réformes que je devais apporter sur la scène, la plus importante de toutes était la suppression de ces longs tapis de table tombant jusqu'à terre, sous lesquels on a toujours supposé, avec quelque raison, un auxiliaire pour les tours d'adresse. Ces immenses boîtes à compère devaient être remplacées par des consoles en bois doré, genre Louis XV.

Je m'abstenais, bien entendu, de tout costume excentrique.

Il n'est jamais entré dans mes idées de rien changer aux vêtements que le bon goût impose, et j'ai toujours pensé que les accoutrements bizarres, loin d'attirer aucune considération à celui qui les porte, jettent au contraire sur lui de la défaveur.

Je m'étais tracé aussi pour mes représentations une ligne de conduite dont je ne me suis du reste jamais écarté : c'était de ne faire ni calembourgs, ni jeux de mots, et encore moins de me permettre aucune mystification, dussé-je être sûr d'en obtenir le plus grand succès.

Je voulais, enfin, présenter des expériences nouvelle, dégagées de tout charlatanisme, et sans autres ressources que celles que peuvent offrir l'adresse des mains et l'influence des illusions.

C'était, on le voit, une régénération complète des séances de prestidigitation.

Mais le public accepterait-il ces importantes réformes ? se contenterait-il de cette élégante simplicité? Là était mon inquiétude.

Il est vrai que j'étais encouragé dans cette voie de réformes par Antonio, le confident habituel de mes plans et de mes pensées.

— Ne vous inquiétez pas du succès, me disait-il, n'avez-vous pas pour vous encourager des précé-

dents qui attestent le bon goût du public et sa facilité à accepter les réformes basées sur la raison?

Rappelez-vous Talma, apparaissant tout-à-coup sur la scène du Théâtre-Français, revêtu de la simple toge antique, alors qu'on jouait les tragédies en habit de soie, en perruque à poudre et en talons rouges.

Je me rendais à ce raisonnement, sans reconnaître toutefois la justesse de la comparaison. En effet, Talma pouvait imposer son goût au public par l'autorité de son talent et de sa réputation; tandis que moi, qui n'avais encore aucun grade dans la hiérarchie des adeptes de la magie, je tremblais de voir mes innovations mal accueillies.

Nous étions au mois de décembre de l'année 1844. N'ayant plus rien qui pût désormais m'arrêter, je me décidai à frapper le grand coup, c'est-à-dire qu'un matin je sortis, bien déterminé à chercher enfin l'emplacement de mon théâtre.

Je passai la journée entière le nez au vent, tâchant de trouver un endroit qui réunît à la fois les convenances de quartier, les chances de recettes et beaucoup d'autres avantages. Je m'arrêtais de préférence aux plus beaux emplacements, devant les plus belles maisons, mais je ne rencontrais rien qui me satisfît complètement.

A bout de recherches, j'en vins à rabattre singu-

lièrement de mes prétentions et de mes exigences. Ici c'était un prix fabuleux pour un local qui ne me convenait qu'à moitié ; là, des propriétaires qui ne voulaient pour aucun prix une salle de spectacle dans leurs maisons ; enfin partout des obstacles et des impossibilités.

Je courus ainsi tout Paris, pendant quinze jours, passant alternativement des plus vastes aux plus modestes demeures, et je finis par me convaincre que le sort s'était décidément déclaré contre mes projets.

Antonio me tira d'affaire. Ce brave ami, qui avait bien voulu s'occuper de ces recherches, vint m'annoncer qu'il avait trouvé pour moi, dans le Palais-Royal, un appartement pouvant être facilement converti en salle de spectacle.

Je me rendis aussitôt au numéro 164 de la galerie de Valois, où je trouvai, en effet, réunies toutes les conditions que j'avais si longtemps cherchées ailleurs.

Le propriétaire de cette maison rêvait vainement, depuis longtemps aussi, un locataire bénévole qui, tout en lui payant un prix exorbitant pour son appartement, y entrât sans demander aucune réparation. Que l'on juge si je fus bien accueilli, lorsque j'accordai non-seulement le prix qui m'était demandé, mais que je passai enoutre par toutes les exigences d'impositions de portes et fenêtres, de concierge, etc.

J'aurais donné bien plus encore, tant j'avais peur que cette maison si désirée ne vînt à m'échapper.

Le marché une fois conclu, je m'adressai à un architecte, qui ne tarda pas à me présenter le plan d'une charmante petite salle que j'adoptai immédiatement. Quelques jours après on se mit à l'œuvre; les cloisons furent abattues, le terrain fut débarrassé et les charpentiers commencèrent l'érection de mon théâtre. Il devait contenir de cent quatre-vingts à deux cents personnes.

Quoique petite, cette salle était tout ce qu'il fallait pour mon genre de spectacle. En supposant, d'après mon fameux calcul de supputations, qu'elle fût constamment pleine, son exploitation devenait pour moi une excellente affaire.

Antonio, toujours plein de zèle pour mes intérêts, rendait des visites assidues à mes ouvriers et stimulait leur activité.

Un jour, mon ami fut frappé d'une idée subite :

— Ah çà, me dit-il, avez-vous pensé à demander à la préfecture de police la permission de construire votre théâtre ?

— Pas encore, répondis-je, avec tranquillité. On ne peut me la refuser, puisque cette construction ne change rien aux dispositions architecturales de la maison.

— C'est possible, ajouta Antonio, mais à votre

place je ferais immédiatement cette démarche, afin de n'avoir pas plus tard quelque difficulté à redouter de ce côté.

Je suivis son conseil, et nous nous rendîmes ensemble au bureau de M. X..... qui avait alors la direction des affaires théâtrales.

Après une heure d'antichambre, nous fûmes introduits devant le chef de bureau. Celui-ci, absorbé en ce moment par une lecture intéressante, ne sembla pas même s'apercevoir de notre présence.

Au bout de dix minutes cependant, M. X..... posa lentement son livre, ouvrit et ferma quelques tiroirs, sonna le garçon de bureau, donna des ordres, releva ses lunettes, et nous fit signe qu'il était disposé à écouter une phrase que j'avais déjà commencée deux ou trois fois, sans pouvoir la finir.

Cet impertinent sans-façon me faisait bouillir le sang; pourtant, je dis aussi poliment que me le permettait le dépit : Je viens, Monsieur, vous demander l'autorisation d'ouvrir, dans un des bâtiments du Palais-Royal, une salle de spectacle destinée à des séances de prestidigitation et à l'exposition de pièces mécaniques.

— Monsieur, me répondit assez sèchement le chef de bureau, si c'est le Palais-Royal que vous avez choisi pour l'emplacement de votre salle, je

puis vous annoncer que vous n'obtiendrez pas la permission.

— Pourquoi cela, Monsieur? demandai-je tout consterné.

— Parce qu'une décision ministérielle s'oppose à ce qu'aucun nouvel établissement se forme dans cette enceinte.

— Mais, Monsieur, pensez donc que rien ne me faisant connaître cette décision, j'ai loué un appartement pour un long bail et que mon théâtre est en ce moment en voie de construction. C'est ma ruine que ce refus d'autorisation; voyons, que voulez-vous que je fasse maintenant?

— Ce n'est point mon affaire, répliqua dédaigneusement le bureaucrate, je ne suis pas entrepreneur de spectacle. Sur ce, M. X..... suivant la méthode employée par MM. les avocats et médecins pour annoncer qu'une consultation est terminée, se leva, nous reconduisit jusqu'à la porte et, tournant lui-même le bouton, nous indiqua clairement ce qui nous restait à faire.

Aussi désespérés l'un que l'autre, nous restâmes, Antonio et moi, plus d'une heure à la porte de la préfecture de police, nous creusant vainement la tête pour sortir de ce pas critique. Malgré nos raisonnements, nous arrivions toujours à cette conclusion désolante, que nous n'avions d'autre parti à prendre

que d'arrêter les travaux de construction, et chose plus désolante encore, d'entrer en composition avec le propriétaire B..... pour la résiliation de mon bail.

C'était ma ruine, Antonio le comprenait comme moi et ne pouvait s'en consoler.

— Eh mais! fit-il tout-à-coup en se frappant le front... une idée... Dites-moi : à l'époque de l'exposition dernière, n'avez-vous pas vendu une pendule mystérieuse à un banquier, M. Benjamin Delessert?

— En effet, mais quel rapport peut-il y avoir entre.....

— Comment, vous ne comprenez pas? M. Delessert est frère du préfet de police. Allez le voir, on le dit excellent; peut-être vous donnera-t-il un bon conseil et même mieux que cela. S'il voulait parler à son frère en votre faveur, nous serions sauvés, car M. Gabriel Delessert est tout puissant en affaire de théâtre.

J'adoptai avec transport le conseil d'Antonio et je le mis tout de suite à exécution.

M. Benjamin Delessert me reçut avec bonté, me complimenta sur ma pendule, dont il était très satisfait, et me fit visiter sa magnifique galerie de tableaux, où elle se trouvait placée.

Enhardi par ce bienveillant accueil, je lui fis part de l'embarras où je me trouvais.

— Allons, M. Robert-Houdin, me dit-il, consolez-vous ; nous pourrons peut-être arranger cette affaire. Précisément je donne une grande soirée mercredi prochain, et mon frère doit y assister. Faites-moi le plaisir d'y venir également ; vous nous donnerez une petite séance de vos tours d'adresse, et lorsque M. le Préfet vous aura apprécié, je lui parlerai de votre affaire avec tout l'intérêt que je vous porte.

Le mercredi, je me rendis chez mon nouveau protecteur, qui eut la bonté de me présenter à quelques-uns de ses invités, en faisant, de confiance, un grand éloge de mes talents en prestidigitation. Du reste ma séance eut lieu, et si je dois en juger par les félicitations que je reçus, je puis dire qu'elle justifia ces compliments anticipés.

Huit jours s'étaient à peine écoulés depuis cette soirée, que je reçus du Préfet de police une invitation de passer à son cabinet. Je m'y rendis en toute hâte, et M. Gabriel Delessert m'annonça que, grâce à l'insistance qu'il y avait mise, il était parvenu à faire revenir le ministre sur sa décision. « Vous pouvez donc maintenant, ajouta-t-il, aller prendre votre permission dans les bureaux de M. X..... où elle a été déposée pour quelques formalités. »

J'étais curieux de voir la réception qui me serait faite, lorsqu'au sortir du cabinet de son supérieur, je courus chez le chef de bureau.

Cette fois, M. X..... se montra à mon égard d'une politesse si outrée, qu'elle compensait largement les façons cavalières dont il avait usé lors de notre première entrevue. Loin de me laisser debout, il m'eût offert volontiers deux chaises au lieu d'une, et lorsque je sortis de son cabinet, il m'accabla de tous les égards que l'on doit à un homme protégé par un pouvoir supérieur. J'étais trop heureux pour garder rancune à M. X..... de ses procédés ; nous nous quittâmes donc parfaitement réconciliés.

Je fais maintenant grâce au lecteur des tribulations sans nombre qui signalèrent mon interminable construction; les mécomptes de temps et d'argent dans ces sortes d'affaires sont choses trop ordinaires pour qu'il en soit question ici.

Le terme de tous ces ennuis arriva, et ce fut avec le plus vif plaisir que je vis le dernier des ouvriers disparaître pour ne plus revenir.

Nous étions alors au milieu du mois de juin; j'espérais débuter dans les premiers jours de juillet. A cet effet je hâtais mes préparatifs, car chaque jour était une perte énorme, attendu que je dépensais beaucoup et que je ne gagnais rien.

Plusieurs fois en famille et devant Antonio, j'avais répété la mise en scène et le *boniment* de mes expériences.

Quelques-uns de mes lecteurs ne comprennent

peut-être pas le sens du mot *boniment* ; je vais l'expliquer.

Ce mot, tiré du vocabulaire des anciens escamoteurs, n'a pas d'équivalent dans la langue française. Comment en effet exprimer ce que l'on dit en exécutant un tour? Ce n'est pas un discours, encore moins un sermon, une narration, une description. Le *boniment* est tout simplement la fable destinée à donner à chaque tour d'escamotage l'apparence de la vérité. Il m'arrivera quelquefois encore, pour des raisons analogues à celle-ci, de me servir de mots techniques, mais j'aurai soin d'en donner la signification.

J'avais donc fait déjà quelques répétitions partielles ; je résolus d'en faire une qui précédât la répétition générale. Comme je n'étais pas entièrement sûr de la réussite de mes expériences, je n'invitai qu'une demi-douzaine d'amis intimes, qui devaient me donner leur avis avec la plus grande sévérité. Cette séance fut fixée au 25 juin 1845.

Ce jour-là je fis mes préparatifs avec autant de soin que si j'eusse dû, le soir même, faire mon grand et solennel début. Je dis solennel, car il faut que je confesse que depuis un mois environ j'étais possédé d'une panique anticipée, à laquelle je ne pouvais attribuer d'autre cause que mon tempérament excessivement nerveux et impressionnable.

Je passais mes nuits dans une complète insomnie ; l'appétit m'avait entièrement abandonné, et ce n'étais qu'avec un serrement de cœur indéfinissable que je pensais à mes séances. Moi, qui jusqu'alors avais traité si légèrement les représentations que je donnais devant mes amis ; moi, qui avais obtenu près des habitants d'Aubusson un véritable succès de début, je tremblais comme un enfant.

C'est qu'autrefois je donnais mes séances devant des spectateurs toujours bienveillants, toujours souriants ou toujours prêts à sourire ; c'est qu'autrefois le plus ou moins de succès de mes expériences n'entraînait aucune conséquence pour l'avenir. Maintenant, j'allais paraître devant un véritable public, et je tremblais à la seule pensée

« De ce droit qu'à la porte il achète en entrant. »

Au jour indiqué, à huit heures précises, mes amis étant arrivés, le rideau se leva, je parus sur la scène.

Une demi-douzaine de sourires accueillirent mon entrée ; cela raffermit mon courage et me donna même un certain aplomb.

La première de mes expériences fut présentée assez convenablement. Et pourtant le *boniment* était bien mal su et surtout bien mal dit ! Je le récitais à la façon d'un écolier qui cherche à se rappeler sa

leçon. La bienveillance de mes spectateurs m'était acquise, je continuai bravement.

Pour faire comprendre ce qui va suivre, il est bon de dire que pendant toute la journée des nuages épais avaient concentré sur Paris une atmosphère lourde et étouffante. La brise du soir, loin d'apporter de la fraîcheur, envoyait jusque dans l'intérieur des appartements des bouffées d'air chaud, soufflées comme par un calorifère.

Or, j'en étais à peine arrivé au milieu de la première partie, que déjà deux de mes spectateurs subissaient l'influence soporifique du temps et de mon *boniment*. J'excusais d'autant plus les deux dormeurs que, moi-même, je sentais peu à peu s'appesantir mes paupières. N'ayant pas l'habitude de dormir debout, je tenais bon.

Mais, on le sait, rien n'est contagieux comme le sommeil ; aussi l'épidémie fit-elle de rapides progrès. Au bout de quelques instants, le dernier des *survivants* laissa tomber sa tête sur sa poitrine et compléta un sextuor, dont les ronflements, allant toujours *crescendo*, finirent par couvrir ma voix.

Cette situation était accablante. J'essayai, en parlant plus haut, de combattre l'engourdissement de mes spectateurs ; je ne réussis qu'à faire entr'ouvrir une ou deux paupières, qui, après quelques clignements ébahis, se refermèrent aussitôt.

Enfin la première partie de la séance se termina tant bien que mal; le rideau se baissa pour l'entr'acte.

Avec quel plaisir je m'étendis dans un fauteuil pour goûter un instant de repos! Cinq minutes devaient me suffire; je me les accordai d'autant mieux, qu'il ne me fut pas possible de faire autrement, car je m'endormis aussitôt.

Mon fils, qui me servait en scène, n'avait pas attendu jusque-là : il s'était, sans plus de façon, étendu sur le tapis et dormait d'un profond sommeil, tandis que ma femme, énergique et courageuse, luttant contre l'ennemi commun, veillait près de moi, et dans sa tendre sollicitude se gardait bien de troubler un repos qui m'était si nécessaire. D'ailleurs elle avait regardé par le *trou* du rideau, et nos spectateurs lui semblaient si heureux, qu'elle ne voyait aucune difficulté à prolonger leur béatitude. Mais insensiblement ses forces trahirent son courage, et ne pouvant résister à l'attrait de se joindre au chœur général, elle s'endormit à son tour.

De son côté, le pianiste, qui formait à lui seul mon orchestre, ayant vu le rideau baissé et le plus grand silence régner sur ma scène, pensa que ma représentation était terminée et se décida à partir.

Or, le concierge avait pour consigne de fermer le robinet général du gaz lorsqu'il verrait descendre

le pianiste. Ce départ devait lui annoncer que la séance était finie. Mon employé, voulant montrer son exactitude au début de son service, se hâta d'obéir à mes injonctions, et il plongea la salle dans la plus complète obscurité.

Il y avait environ deux heures que nous jouissions de ce bienfaisant sommeil, lorsque je fus réveillé en sursaut par un bruit confus de voix et de réclamations. Je me frotte aussitôt les yeux et cherche où je suis. Ne voyant rien, la frayeur me saisit au milieu de cette profonde obscurité. « Suis-je donc aveugle ? m'écriai-je tout ému, je n'y vois plus! »

— Eh! parbleu, nous n'y voyons pas non plus! s'écrie une voix que je reconnais pour être celle d'Antonio. De grâce, donnez-nous de la lumière!

— Oui, oui, de la lumière! répétèrent en chœur mes cinq autres spectateurs.

Chacun de nous fut bientôt sur pied; le rideau qui nous séparait des réclamants fut levé, puis, ayant allumé des bougies, nous vîmes cinq de nos dormeurs qui se frottaient les yeux et cherchaient à se reconnaître, tandis que le pauvre Antonio sortait en maugréant des stalles, sous lesquelles il était tombé pendant son sommeil.

Tout s'expliqua alors; on rit beaucoup de l'aventure et l'on se sépara en remettant la partie à une autre fois.

Du 25 juin au 1er juillet, époque fixée pour ma première représentation, il n'y avait que cinq jours A quiconque sait ce que sont les préparatifs d'une première représentation, et surtout ceux, beaucoup plus importants encore, de l'ouverture d'un théâtre, de laps de temps devra sembler bien court, car il reste toujours tant à faire dans les derniers moments ! Aussi le 1er juillet était arrivé que je n'étais point en mesure de jouer. Ce ne fut que trois jours après qu'eut lieu l'ouverture depuis si longtemps annoncée.

Ce jour-là, par une coïncidence bizarre, l'Hippodrome et les *soirées fantastiques* de Robert-Houdin, la plus grande et la plus petite scène de Paris, faisaient leur début.

Le 3 juillet 1845, on vit placardées sur les murs de la capitale deux affiches : l'une énorme, c'était celle de l'Hippodrome ; l'autre, beaucoup plus modeste, annonçait mes représentations. Ainsi que dans la fable du chêne et du roseau, le grand théâtre, malgré l'habileté de ses administrateurs, a subi de nombreuses péripéties de fortune ; le petit a joui constamment de la faveur publique.

J'ai religieusement conservé une épreuve de cette première affiche, dont le format et la couleur sont, du reste, invariablement restés les mêmes depuis cette époque.

Je la copie textuellement ici, tant pour donner une idée de la simplicité de sa rédaction, que pour rappeler le programme des expériences que j'offrais alors à la curiosité publique.

AUJOURD'HUI JEUDI, 3 JUILLET 1845,

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

DES

SOIRÉES FANTASTIQUES

de

ROBERT-HOUDIN.

AUTOMATES, PRESTIDIGITATION, MAGIE.

La séance sera composée d'expériences entièrement nouvelles de l'invention de M. Robert-Houdin,

TELLES QUE :

La Pendule cabalistique.	Pierrot dans l'œuf.
Auriol et Debureau.	Les Cartes obéissantes.
L'Oranger.	La Pêche miraculeuse.
Le Bouquet mystérieux.	Le Hibou fascinateur.
Le Foulard aux surprises.	Le Pâtissier du Palais-Royal.

ON COMMENCERA A 8 HEURES.

Ouverture du Bureau, a 7 heures 1/2. — Prix des Places :

Galerie, 1 fr. 50 ; Stalles, 3 fr. ; Loges, 4 fr. ; Avant-scènes, 5 fr.

J'ai déjà expliqué plus haut les effets de quelques-unes des pièces mécaniques portées sur ce programme, c'est-à-dire *la Pendule cabalistique, Auriol et Debureau, le Pâtissier du Palais-Royal* et *l'Oranger*. Ce que je n'ai point expliqué, c'est le *boniment*

dont la présentation de chaque pièce est accompagnée et qui donne lieu à une série de tours d'escamotage de la plus grande difficulté. Pour mieux s'en rendre compte, je renverrai le lecteur à la fin de cet ouvrage, où j'ai placé la description de toutes mes expériences, afin que mon récit n'en fût pas interrompu.

Le jour de ma première représentation était enfin arrivé. Dire comment je passai cette mémorable journée, serait chose impossible : tout ce que je me rappelle, c'est qu'à la suite d'une insomnie fiévreuse, causée par la multiplicité de mes occupations, je dus tout organiser, tout prévoir, car j'étais à la fois directeur, machiniste, auteur et acteur. Quelle effrayante responsabilité pour un pauvre artiste, dont la vie s'était passée jusque-là devant ses outils !

A sept heures du soir, mille choses me restaient encore à faire, mais j'étais dans un état de surexcitation qui doublait mes forces et mon énergie ; je vins à bout de tout.

Huit heures sonnèrent et retentirent dans mon cœur comme la dernière heure du condamné; jamais, à aucune époque de ma vie, je n'éprouvai pareille émotion, pareille torture. Ah! si j'avais pu reculer! s'il m'avait été possible de fuir, d'abandonner cette position que j'avais si longtemps désirée, avec quel bonheur je me serais remis à mes paisibles

travaux ! Et pourtant, pourquoi cette folle terreur? Je ne saurais le dire ; car les trois quarts de ma salle étaient occupés par des personnes sur l'indulgence desquelles je pouvais compter.

Je fis un dernier effort sur ma pusillaminité.

— Allons, me dis-je, du courage! je joue ici mon nom, ma fortune, l'avenir de ma famille ; du courage !

Cette pensée me ramina ; je passai à plusieurs reprises la main sur mes traits contractés, je fis lever le rideau, et, sans réfléchir davantage, je m'avançai résolument sur la scène.

Mes amis, qui n'ignoraient pas mes souffrances, me saluèrent de quelques bravos.

Cet accueil bienveillant me rendit la confiance, et, ainsi qu'une douce rosée, rafraîchit mon esprit et mes sens ; je commençai.

Prétendre que je m'en acquittai passablement, serait faire preuve d'amour - propre , et je serais pourtant bien excusable, car à chaque instant je recevais des spectateurs de nombreuses marques d'approbation. Comment distinguer les applaudissements du public ami de ceux du public payant? Je me faisais volontiers illusion, et mes expériences y gagnèrent.

La première partie était terminée ; le rideau se baissa pour l'entr'acte. Ma femme vint aussitôt m'em-

brasser avec effusion pour m'encourager et me remercier de mes courageux efforts.

Je puis l'avouer maintenant : je crus que seul j'avais été sévère envers moi, et qu'il était possible que tous ces applaudissements fussent de bon aloi. Cette croyance me fit un bien extrême ; et pourquoi m'en cacherais-je? des larmes de bonheur vinrent humecter mes yeux, que je me hâtai d'essuyer, afin que l'attendrissement ne nuisît pas aux apprêts de la seconde partie de ma séance.

Le rideau se leva de nouveau, et je m'approchai des spectateurs avec le sourire sur les lèvres. Je jugeai de ce changement de ma physionomie par celle des spectateurs, car ils se mirent tout de suite à l'unisson de ma bonne humeur.

Combien de fois depuis n'ai-je pas constaté cette faculté imitative du public? Êtes-vous nerveux, contrarié, mal disposé? votre figure porte-t-elle l'empreinte d'une impression fâcheuse? aussitôt votre auditoire, imitant la contraction de vos traits, fronce le sourcil, devient sérieux et paraît peu disposé à vous être favorable. Entrez en scène, au contraire, la face épanouie ; les fronts les plus sombres s'éclaircissent. Chacun semble dire à l'artiste : Bonjour, un tel, ta figure me plaît; je n'attends que l'occasion de t'applaudir. Tel semblait être en ce moment mon public.

L'enjouement m'était d'autant plus facile, que je commençai par mon expérience de prédilection, *le foulard aux surprises*, macédoine de tours d'adresse. Après avoir emprunté un foulard, j'en faisais successivement sortir une multitude d'objets de toute nature, tels que des bonbons, des plumets de toute grandeur, jusqu'à celui de tambour-major, des éventails, des journaux comiques, et, pour terminer, une énorme corbeille de fleurs, dont je distribuais les bouquets aux dames. Ce tour réussit parfaitement ; il est vrai que je le possédais au bout des doigts.

Je continuai par la présentation de *l'oranger*. J'avais lieu de compter sur ce tour, car dans mes répétitions intimes c'était un de ceux dont je m'acquittais le mieux.

Je fis d'abord quelques escamotages qui lui servaient d'encadrement, et je m'en tirai à merveille. Je pouvais donc croire que j'allais obtenir un véritable succès, lorsque tout-à-coup une pensée subite me traversa l'esprit et vint paralyser complètement mes moyens. J'étais possédé d'une panique qu'il faut avoir éprouvée pour la comprendre. Je vais tâcher de la rendre sensible par une comparaison.

Lorsqu'on commence à nager, le professeur vous fait cette recommandation importante : Ayez confiance, et tout ira bien. Si l'on suit cet avis, on se

soutient facilement sur l'eau, et il semble que ce soit chose toute naturelle; alors on sait nager.

Mais il arrive parfois qu'une réflexion prompte comme l'éclair saisit votre esprit : Si les forces allaient me manquer! se dit-on. Dès lors on précipite ses mouvements, la peur augmente, on redouble de vitesse, l'eau ne soutient plus, on barbote, on s'enfonce, et si une main secourable ne vient à votre secours, vous êtes perdu.

Telle était ma situation sur la scène; j'avais été subitement saisi de cette pensée: « Si j'allais me tromper! » Et tout aussitôt, comme si j'étais sous l'action d'un ressort qui se détend, je commence à parler vite, je redouble de vitesse tant j'ai hâte de finir, je me trouble, et comme le timide nageur, je barbote sans pouvoir sortir du chaos de mes idées.

Oh! alors j'éprouve une torture, une angoisse que je ne saurais décrire, mais qui pourrait être mortelle, si elle se prolongeait.

Le public est froid et silencieux; mes amis auraient mauvaise grâce à applaudir; ils se taisent. J'ose à peine regarder dans la salle et mon expérience se termine sans que je sache comment.

Je passe à la suivante; mais mon système nerveux est monté à un degré d'irritabilité qui ne me permet plus d'apprécier ce que je dis ni ce que je fais. Je sens seulement que je parle avec une volu-

bilité étourdissante, de sorte que les quatre derniers tours de ma séance se trouvent faits en quelques minutes.

Le rideau se baissa fort heureusement; j'étais à bout de mes forces; un peu plus, et j'allais être obligé de demander grâce.

De ma vie je ne passai une nuit aussi affreuse que celle qui suivit cette première séance. J'avais la fièvre, on doit le comprendre; mais ce mal n'était rien en comparaison des souffrances morales dont j'étais accablé. Je ne me sentais plus l'envie ni le courage de reparaître en scène, je voulais vendre, céder, donner même au besoin un établissement dont l'exploitation était au-dessus de mes forces.

— Non, me disais-je, je ne suis pas né pour cette vie d'émotions; je veux quitter cette atmosphère brûlante du théâtre; je veux, au prix même d'un brillant avenir, retourner à mes douces et tranquilles occupations.

Le matin, incapable de me lever, et du reste fermement résolu à en rester là de mes représentations, je fis ôter l'affiche qui annonçait la séance du soir.

J'avais pris mon parti sur toutes les conséquences de cette résolution. Aussi, le sacrifice accompli, je me trouvai beaucoup plus tranquille et je cédai même à l'impérieux besoin d'un sommeil que je m'étais longtemps refusé.

Mais me voici enfin arrivé au moment où je vais laisser pour n'y plus revenir, les tristes et ennuyeux détails des nombreuses infortunes qui ont précédé mes représentations. On ne verra pas sans quelque surprise à quelle futile circonstance je dus de sortir de ce découragement, qui me semblait devoir durer toujours.

Personne n'ignore que les impressions éprouvées par les gens nerveux sont aussi vives que peu durables, et j'ai déjà dit que mon tempérament était éminemment impressionnable.

Le repos que j'avais pris dans la journée et que je goûtai dans la nuit qui suivit, rafraîchit mon sang et mes idées J'envisageai dès lors ma situation sous un aspect tout autre que la veille. Déjà même je ne pensais plus à vendre mon théâtre, lorsqu'un de mes amis, ou soi-disant tel, vint me rendre visite.

Après m'avoir exprimé ses regrets de la fin malheureuse de mes débuts auxquels il assistait :

— Je suis entré te voir, me dit-il, parce que j'ai vu ton établissement fermé, et que j'étais bien aise de t'exprimer ma façon de penser à ce sujet. Je te dirai donc, pour te parler franchement (j'ai remarqué que cette phrase dans un exorde est toujours suivie de quelque mauvais compliment que l'on veut faire passer à la faveur d'une amicale franchise), je te dirai donc que tu as parfaitement raison de quitter

une profession au-dessus de tes forces, et que tu as sagement agi en prenant de bonne grâce un parti auquel tu aurais été contraint tôt ou tard. Du reste, ajouta-t-il d'un air capable, je l'avais bien prédit; j'ai toujours pensé que tu faisais une folie, et que ton théâtre ne serait pas plus tôt ouvert que tu serais obligé de le fermer.

Ces mauvais compliments, adressés sous le manteau d'une franchise apocryphe, me blessèrent vivement. Il m'était facile de reconnaître que ce donneur d'avis, sacrifiant à son amour-propre la faible affection qu'il avait pour moi, n'était venu me voir que pour faire étalage de sa perspicacité et de la justesse de ses prévisions, dont il ne m'avait jamais dit un mot. Or, ce prophète infaillible, qui prévoyait si bien les événements, était loin de se douter du changement qu'il opérait en moi. Plus il parlait, plus il m'affermissait dans la résolution de continuer mes représentations.

— Qui te fait croire que mon établissement soit fermé? lui dis-je d'un ton qui n'avait rien d'affectueux. Si je n'ai point joué hier, c'est que brisé par la fatigue que j'ai supportée depuis quelque temps, j'ai voulu, mes débuts une fois terminés, me reposer au moins un jour. Tes prévisions se trouveront donc fort en défaut, lorsque tu sauras que je joue ce soir même. J'espère, dans ma seconde représentation,

prendre une revanche devant le public, et cette fois je serai jugé moins sévèrement par lui que par toi. J'en ai l'assurance.

La conversation prenant cette tournure, ne pouvait longtemps se prolonger; mon donneur de conseils, mécontent de ma réception, me quitta.

Je ne l'ai jamais revu depuis.

Je ne garde aucune rancune à cet ami. Au contraire, s'il lit ce récit, qu'il reçoive ici l'expression de mes remercîments pour l'heureuse révolution qu'il a si promptement opérée en moi, en blessant au vif mon amour-propre.

Des affiches furent aussitôt placardées pour annoncer la représentation du soir, et, tout en repassant dans mon imagination les endroits de ma séance où j'avais besoin d'apporter des modifications, je fis tranquillement mes préparatifs.

Cette seconde séance marcha beaucoup mieux que je ne l'eusse espéré, le public se montra satisfait. Malheureusement ce public était peu nombreux et conséquemment la recette très faible. Néanmoins, j'acceptai ce mécompte avec philosophie, car le succès que je venais d'obtenir me donnait confiance en l'avenir.

Au reste je ne tardai pas à avoir des sujets réels de consolation.

Les illustrations de la presse parisienne d'alors

vinrent assister à mes représentations et rendirent compte de mes expériences dans les termes les plus flatteurs.

Quelques chroniqueurs de journaux comiques firent aussi sur mes séances et sur moi-même des allusions très plaisantes.

L'un d'eux, à cette époque collaborateur du *Charivari*, dont il possède aujourd'hui la direction, me fit dans ce journal un article plein de gaîté, de verve et d'entrain, qu'il terminait par cette petite pièce de vers.

Tous les Robert passés furent de grands coupables,
Tous portaient les surnoms de brigands ou de diables;
Mais celui de nos jours,
Celui qu'on appela le grand Robert-Macaire,
Fit croire par ses tours
Qu'on ne verrait jamais son pareil sur la terre.
Héritier de ce nom qui fut toujours fatal,
Un sorcier vient de naître!
Est-il né pour le bien? est-il né pour le mal?
Comment le reconnaître?
Ce qui semble certain;
C'est que Robert-Houdin
Veut de sa noble race
Continuer la trace,
Car il n'a qu'un seul but, un but bien arrêté,
C'est celui de voler.......... à la postérité.

Enfin, le journal l'*Illustration* voulant aussi me

témoigner sa sympathie, confia au talent d'Eugène Forey le soin de reproduire ma scène.

Une telle publicité éveilla bientôt l'attention de l'élite de la société Parisienne; on vint voir mes séances; on se donna rendez-vous à mon théâtre, et dès lors commença pour moi cette vogue qui ne m'a jamais quitté depuis.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES DU TOME PREMIER.

Blois. — Imp. et Lith. Lecesne.